402353
Sullet

N. IORGA

Professeur à l'Université de Bucarest,
Correspondant de l'Institut de France,
Agréé à la Sorbonne.

□□□

LES ÉCRIVAINS RÉALISTES EN ROUMANIE

comme témoins du changement = de milieu au XIX-e siècle =

PARIS

LIBRAIRIE UNIVERSITAIRE J. GAMBER
7, Rue Danton, 7
MCMXXV

iblioteca Centrală Universitară
București

OTA 402353
dublet
NVENTAR 27987

LES ÉCRIVAINS RÉALISTES EN ROUMANIE

Comme témoins du changement de milieu au XIX-e siècle

A. 10.469

P. Georgescu

LES ÉCRIVAINS RÉALISTES EN ROUMANIE

comme témoins du changement de milieu au XIX-e siècle

CONFÉRENCES DONNÉESEN SORBONNE

PAR

N. IORGA

Professeur à l'Université de Bucarest,
Correspondant de l'Institut de France,
Agréé à la Sorbonne.

Facultatea de Filosofie și Litere din București
BIBLIOTECA CENTRALĂ

PARIS

LIBRAIRIE UNIVERSITAIRE J. GAMBER

7, Rue Danton, 7

MCMXXV

548/1930

Dubut
402353

Biblioteca Centrală Universitară
București
Cota 402353 Dubut
Inventar 279887

BIBLIOTECA
CENTRALĂ UNIVERSITARĂ
BUCUREȘTI



LES ÉCRIVAINS RÉALISTES EN ROUMANIE

comme témoins du changement de milieu au XIX-e siècle

— Conférences données en Sorbonne —

I.

Introduction.

47887

S'il s'agissait de présenter à un public étranger les conteurs roumains pour leur importance littéraire, pour leur valeur esthétique, la prétention serait sans doute grande, mais ce n'est pas un historien littéraire, ni un philosophe s'occupant d'esthétique qui s'adresse à re public: c'est un historien, et il s'agit alors de chercher, en tant qu'historien, des renseignements sur la vie spirituelle, sur la vie d'âme du Sud-Est européen et, spécialement, des Roumains. Alors la question change, et on ne demandera pas aux conteurs roumains ce qu'ils ne peuvent pas donner, ce qu'ils ne peuvent pas donner étant donné l'âge de la langue littéraire roumaine, par égard aux difficultés qu'il fallait vaincre, et, en même temps, les courants très différents d'origine qu'il fallait harmoniser.

Si on peut retirer d'un brève analyse de la littérature narrative roumaine des renseignements historiques, concernant aussi la vie politique et sociale du Sud-Est de l'Europe, si ces renseignements peuvent s'ajouter à d'autrès pour servir à former une synthèse définitive de la vie intellectuelle de ces régions et des différentes formations politiques et sociales dans des régions bien caractérisées de l'Europe, alors j'aurai rempli mon but, qui n'est pas plus ambitieux que cela.

Mais j'ai aussi d'autres excuses à présenter pour le sujet que j'ai choisi, et les voici: je pourrais dire que l'histoire contemporaine reste à écrire. Ce que nous avons, en fait d'histoire contemporaine, même pour l'Occident, pour l'Europe centrale ou occidentale, ce n'est qu'une préparation à la vraie histoire contemporaine, qu'on n'a pas même encore entreprise. Employer les journaux, employer les compte-rendus des séances du Parlement et de différentes conférences, employer les matériaux qui se présentent en grand nombre et en première ligne peut donner certaines lignes de l'histore contemporaine, mais l'histoire contemporaine ne peut être un résumé des débats du Parlement, ni la présentation des actes diplomatiques avec l'explication qu'ils peuvent demander; l'histoire contemporaine ne peut pas être non plus une suite de biographies politiques ou de biographies littéraires. C'est un peu plus que cela; si on peut employer le procédé biographique pour l'antiquité, et encore, si on peut l'employer pour le moyen-âge, étant donné le petit nombre de personnalités à présenter, il est impossible de le faire à une époque de démocratie, — si on doit employer le mot, et on doit l'employer dans un certain sens,—où les personnalités ne veulent pas s'effacer, mais finissent par être effacées contre leur volonté. Il faut donner autre chose que les personnalités saillantes, auxquelles on ne permet pas d'être saillantes, car, aussitôt qu'elles se détachent du milieu, il y a différents moyens d'y rapporter celles qui sentent l'ambition bien naturelle et dangereuse d'être un peu pour elles-mêmes.

Alors, si on veut avoir une histoire contemporaine, cette histoire contemporaine doit être, avant tout, un peu l'histoire de tout le monde. Et non pas celle des actes vulgaires de la vie. Elle doit s'attacher à cette partie essentielle, à cette partie première et créatrice qui est l'âme, puisque, en dépit de certaines théories qu'on est en train de réaliser, de la façon que l'on sait, dans telle région de l'Europe, l'humanité vit encore par son âme, et les efforts matériels ne sont que les manifestations continuelles de cette âme, en tant que l'âme peut s'exprimer dans des efforts matériels, ce qui est encore une question.

Une grande partie de l'âme d'un individu, d'une classe, d'une société passe sans doute dans l'effort matériel, mais, pour se rendre compte de ce que ce effort matériel peut avoir d'o-

riginalité et de valeur, il faut recourir à son principe qui est cette âme. Cette âme est exprimée dans la littérature. Et voici un autre point de vue duquel un historien a la possibilité, a le devoir de considérer la littérature.

Ces vieux livres qu'on ne lit plus sont, parfois, ceux qui ont été le plus lus, eux qui sont maintenant les plus abandonnés.

Chaque génération veut avoir sa part; il y a aussi un „égoïsme sacré" dans le domaine des lettres, et on demande d'oublier les anciens pour se faire voir et pour se faire valoir. Cela n'est pas toujours très digne d'éloges, mais, cependant, c'est absolument naturel.

Eh bien! cette littérature abandonnée, cette littérature négligée, cette littérature méprisée, la littérature des prédécesseurs, contient autre chose que des modes qu'on répudie ou des systèmes littéraires qui ont vécu, qu'un vocabulaire qui a vieilli, que des formes syntétiques dont on ne veut plus, les trouvant un peu encombrantes, dans leur air vieillot, pour les élans d'une nouvelle génération, créatrice d'une nouvelle littérature. Cette littérature peut servir à quelque chose. On ne peut pas connaître une époque de la vie politique et sociale d'une nation de l'humanité sans recourir à la littérature oubliée. Et je devine, je prévois un moment où il y aura des histoires contemporaines qui, au lieu de renvoyer, dans les notes, aux discours faits par Un Tel, tel jour de grand triomphe, dans une assemblée législative, feront un renvoi à tel roman, feront un renvoi à telle oeuvre poétique, à tel produit littéraire. En tout cas, cela est plus durable que les discours; ceux qui en font s'en rendent compte, et Dieu sait si j'en ai fait moi-même! Ces choses-là durent très peu, tandis que l'oeuvre littéraire conserve quelque chose, je dirai: de la fraîcheur d'une époque qui a disparu, qui s'est envolée, et c'est une excuse pour des produits littéraires médiocres.

Je le dis dès le commencement: je n'ai pas l'intention de plaider, pour ma propre nation, ni les circonstances atténuantes, dont elle peut ne pas avoir besoin, ni, dans l'autre sens, de la présenter comme réalisant, plus que d'autres nations, des mêmes régions d'ailleurs, l'idéal esthétique de l'humanité. S'il y a des productions médiocres qui pourront paraître, sous la forme d'analyses ou sous la forme d'extraits devant le public, j'aurai toujours cette excuse que ce sont des documents de vie, que c'est

une psychologie dont nous avons besoin pour connaître l'histoire d'une époque.

Je dis „nous avons besoin", ce qui peut paraître très prétentieux, puisque quiconque n'appartient pas à cette nation ne lit pas cette littérature et ne pourrait même pas s'adresser aux originaux, et, quant aux traductions, ces traductions n'existent pas pour la plupart. Je ne dirai pas: „Cela peut bien servir aussi à la psychologie de votre nation", mais cela peut servir à la psychologie générale de l'humanité.

Je crois avoir raison lorsque je dis que l'humanité s'ignore encore dans des éléments qui, pour ne pas être les plus grands, peuvent être cependant très caractéristiques. L'histoire de l'humanité peut à peine être entreprise; on ne sait jamais où est l'humanité; on la cherche où la carte est plus grande, où la statistique présente le plus grand nombre d'individus, où il y a la plus grande quantité de richesses, et ou oublie quelque chose.

Sans doute, le Sud-Est de l'Europe ne représente pas, pour l'époque contemporaine, ce que la Grèce représentait pour l'antiquité, et il est presque inutile de le dire; mais, cependant, il est bien possible que dans telle ou telle région médiocre de surface, contenant une population peu nombreuse et se trouvant, en ce qui concerne le développement de la civilisation contemporaine, à un degré qui n'est pas celui des nations plus avancées, — il est bien possible, dis-je, que là on puisse trouver des éléments qui peuvent servir à expliquer la vie intellectuelle de l'humanité de cette époque à un degré plus élevé que celles qui se trouvent dans d'autres régions, plus favorisées.

Combien est fragmentaire et incomplet tout ce que nous avons, en fait d'histoire, après l'antiquité! Et, encore, pour l'antiquité, on est en train d'introduire l'histoire de l'Orient, et toutes les proportions changent; je ne dis pas que la Grèce diminue, mais la Grèce s'explique d'une autre façon, et Rome elle-même apparaît dans une autre lumière à la suite des monarchies orientales. Mais l'opération qu'on pratique pour l'antiquité, cette opération qui consiste à voir ce qu'on peut voir, à ne laisser rien de ce qui peut être vu et peut servir à l'explication de l'ensemble, cette opération doit être faite aussi pour l'histoire du moyen-âge et pour l'histoire moderne et pour celle de ce que nous ap-

pelons, d'une façon très prétentieuse, pour quelques dizaines d'années, l'époque contemporaine. Et je crois qu'il est nécessaire de pénétrer dans des domaines qui ne sont pas encore explorés, de chercher des éléments de compréhension très intéressants dans ces régions-là.

D'autant plus qu'il y a des régions que je définirai ainsi: **régions de tradition,** qui retiennent et qui concentrent des éléments appartenant à d'autres régions.

On dit très souvent : Byzance s'arrête là. Or, au cours des discussions du récent Congrès d'études byzantins, on s'est aperçu, à chaque moment, que Byzance existe encore. Il n'y a plus d'empereur chrétien à Constantinople, mais il y avait, jusque hier, un empereur ottoman qui n'était que la copie de l'empereur byzantin. On croit que l'art byzantin est fini, et on bâtit encore, dans le Sud-Est de l'Europe, des églises dont les lignes et dont les ornements appartiennent visiblement à l'art byzantin. Je ne parlerai pas de ce qu'on appelle certaine morale byzantine, qui s'est si largement répandue à travers l'Europe qu'on la retrouve un peu partout; il n'y a pas de pays qui en soit exempt. De sorte que, dans le domaine des formes politiques, dans le domaine d'une certaine morale qui se confond avec la politique, dans ces domaines Byzance existe. Il y a des choses qui datent de plusieurs milliers d'années et qui sont actuelles; il y a là-dedans des choses qui viennent certainement de la préhistoire; il y a, chez certaines populations, en Albanie et ailleurs, des faits qui tiennent à des phénomènes bien antérieurs à la première manifestation écrite de la vie de l'humanité. Il y a des races qui sont mortes seulement en apparence: la race gauloise, est, ici, un peu partout; ailleurs, chez nous, la race thraco-illyre, qui était une des grandes races, surtout en ce qui concerne les Thraces,—les Illyres bordant toute l'Adriatique et pénétrant jusqu'au fond du Tyrol et les Thraces occupant toute la Péninsule des Balcans jusqu'aux Carpathes ; même les régions ucrainiennes font partie du grand héritage des Thraces et l'Asie Mineure appartenait à la même race, race nombreuse, race très bien douée, ayant des qualités tout-à-fait supérieures. Tout ce qui appartenait aux anciens Thraces vit encore dans les éléments de la pensée populaire, sous toutes les formes, dans

cette région du Sud-Est de l'Europe; ils pensent, ils sentent, ils créent, ils admirent la beauté, ils la rendent dans une forme qui correspond à ces civilisations qu'on pourrait appeler préhistoriques, bien que „préhistorique" n'a aucun sens: si c'est préhistorique, alors on ne sait rien, et, si on sait quelque chose, alors ce n'est plus préhistorique, mais il y a des termes qu'on emploie seulement pour la facilité des comunications scientifiques.

Et, alors, si je parle du passé roumain tel qu'il peut se présenter dans des oeuvres littéraires du commencement du XIX-e siècle, ce ne sont plus les Roumains seuls qu'on peut connaître, ce ne sont plus seulement certaines phases de la vie des Roumains qu'on peut distinguer par cette oeuvre littéraire. On verra, même dans cette première partie, combien toute la vie de l'Orient européen et beaucoup de côtés de l'Orient asiatique vivent dans ces romans roumains, surtout dans un roman roumain qui n'est pas tout-à-fait oublié, celui qui, datant d'environ 1860, recueille des éléments un peu plus anciens.

Il y a ici comme une synthèse de la vie du Sud-Est européen et de la vie orientale qui appartient aux régions de l'Asie Mineure, et, lorsque, dans une autre partie de ces études, j'essaierai de dégager les éléments de la vie patriarcale des Roumains et des régions voisines dans des oeuvres littéraires en prose qui datent de la moitié du siècle passé, on verra, dans cette vie populaire rurale, dans cette vie de village, des choses qui ne sont pas seulement de chez nous, qui sont de toute la Péninsule des Balcans et qui sont encore de l'Asie Mineure, qui sont des îles de l'Archipel, du Sud même de l'Italie. Car, si on va en Sardaigne, en Sicile, mais surtout en Sardaigne si on va dans certaines vallée des Alpes, on retrouvera les mêmes éléments, la même façon de vivre dans le village, qui n'est que la façon de vivre de nos régions. Et j'oserai même dire que, dans les régions scandinaves, dans le Nord de l'Europe (parce que les Scandinaves ont été, à un certain moment, sur le Dniéper, les voisins de la civilisation thrace) des éléments populaires se rencontrent qui sont communs à tous les héritiers de la race thraco-illyre. J'ajouterai que, dans des oeuvres littéraires comme celles de Björnsterne Björnson, ces beaux romans traduits en français dès il y a une quarantaine d'années, on trouve, sans doute, une vie rurale qui correspond absolument à la vie

rurale roumaine, à celle qu'on peut intituler: vie rurale du Sud-Est européen, jusqu'au moment actuel.

Arrivant maintenant au premier chapitre de ces études, on me permettra, de rappeler certains faits, de caractère général européen, concernant le roman historique.

Il y aura là deux avantages: d'abord, je n'affirmerai pas des choses tout-à-fait étrangères aux préocupations du public et, en même temps, cette série de conteurs roumains se présentera dans une atmosphère beaucoup mieux connue et qui servira à interpréter les éléments particulièrement roumains que je présenterai ensuite.

On s'imagine trop souvent que le roman historique a une ancienneté, un âge et une origine qu'il n'a pas, et on ne s'est pas demandé assez souvent d'où vient le roman historique. Le XVIII-e siècle ne l'avait pas, ou, s'il paraissait l'avoir, ce n'était pas un roman historique; c'était une intrigue, un récit que l'on plaçait à telle ou telle époque; le nom des héros et des héroïnes pouvait être historique, mais il n'y avait rien, dans le milieu, rappelant l'époque à laquelle on présentait cette intrigue où on faisait défiler les différents actes du récit.

Pour arriver au roman historique, il a fallu certaines apparitions littéraires qui datent de la fin du XVIII-e siècle. Car le roman historique ne commence pas d'une façon spontanée; il est une forme dérivée d'un autre genre littéraire.

A la fin du XVIII-e siècle, les ballades populaires écossaises paraissent et il y a l'admirable ballade de Burns, qui s'inspirait directement de la vie écossaise contemporaine. Ces ballades ont eu une très large célèbrité, et, aussitôt après, on a eu la révélation d'Ossian,—Macpherson, affublé en Ossian, en barde du commencement du moyen-âge, de l'époque des invasions barbares—, et l'oeuvre d'Ossian exerça une profonde influence sur tous les publics européens et sur toutes les productions qui appartiennent à cette époque.

De la forme versifiée, de la forme poétique, on a ensuite passé, naturellement, à l'autre façon de présenter la légende ou l'histoire, qui est la façon de Walter Scott. N'oublions pas que Walter Scott lui-même a commencé par des ballades versifiées

qu'on a trop oubliées pour s'être tenu surtout à l'oeuvre en prose, au roman proprement dit du même écrivain.

Ensuite, après Walter Scott, on voit, un peu partout, une tendance à mettre les légendes ou les éléments d'histoire propres à chaque nation dans une forme littéraire qui était celle du roman historique. Et je me demande si, dans l'oeuvre si variée d'Alexandre Dumas, qui, par l'initiative, lui appartient même dans les parties qu'il n'a pas rédigées lui-même—et on sait le nombre et même la valeur de certains de ses collaborateurs, —si, dans l'oeuvre d'Alexandre Dumas, qui a pénétré un peu partout (et on pourrait dire deux mots sur la façon dont Alexandre Dumas a pénétré en Roumanie, sur la façon très large et très profonde dont il a été lu et imité en Roumanie), il n'y a pas un reflet du grand succès qu'a eu l'oeuvre de son prédécesseur anglais.

Quant à l'Italie, elle a eu un roman historique bien supérieur à celui de Walter Scott et d'Alexandre Dumas. Walter Scott est bien mort; de temps en temps, il y a une nouvelle édition de „Waverley" ou d'„Ivanhoe", mais je me demande combien nombreux est le public qui lit ces nouvelles éditions. Alexandre Dumas passe maintenant au cinématographe, mais, pour la lecture courante, il est, depuis longtemps, abandonné. Tandis qu'on lira, autant qu'il y aura d'intérêt pour le roman, cette admirable oeuvre de Manzoni, „Les Fiancés". Toute la vie de l'Italie médiévale est retenue et fixée définitivement dans ces pages. A côté, il y a des écrivains italiens de mérite inférieur, connus par leur activité dans d'autres domaines, qui, cependant, comme Massimo d'Azeglio dans „Niccolò de' Lapi", ont laissé des images de la vie italienne à la fin du moyen-âge, dans des pages absolument inoubliables.

Le roman historique allemand n'est pas si ancien et n'a jamais joui de la large popularité qu'ont eue les oeuvres littéraires, dans ce domaine du roman, qui ont été écrites en Angleterre et en France.

Or, en Roumanie, cette nouvelle coutume littéraire de donner la forme du roman aux souvenirs de l'histoire, aux échos de la légende, a pénétré, dès le début de l'époque romantique, et le premier des écrivains roumains qui a ainsi essayé de rendre

le passé, est, je crois, Constantin Negruzzi. Mérimée était un écrivain ayant au plus haut degré le souci du style, et Negruzzi l'avait aussi, de la façon dont l'avait l'écrivain français, bien que je ne croie pas qu'il y ait eu une influence directe de Mérimée sur le Moldave, son contemporain; mais la façon de traiter les sujets est la même que celle de l'écrivain français, qui lui est notablement supérieur: une critique très aiguë dans la forme littéraire, une attitude réservée à l'égard de tout ce qui pourrait se présenter comme parure romantique, un sens très net des proportions.

Seulement, Constantin Négruzzi n'a pas été un écrivain de carrière et, s'il est arrivé à présenter certaines parties du passé roumain, du passé moldave dans ses nouvelles, il faut l'expliquer de cette façon: à un certain moment du XIX-e siècle, les chroniques moldaves ont été publiées. Ces chroniques moldaves représentent un des monuments les plus intéressants de l'historiographie de l'Europe orientale au XVII-e et au XVIII-e siècle, et je me propose de donner une édition du texte roumain en traduction française ou même, puisque les éditions de texte roumain sont assez bien faites, de donner uniquement la traduction française de ces chroniques en roumain qui contiennent un grand nombre de renseignements ne regardant pas uniquement l'histoire des pays danubiens et carpathiques, mais l'histoire de toute cette région du Sud-Est européen.

La publication par un homme d'un très haut mérite, Michel Kogălniceanu, de ces chroniques—et Kogălniceanu, lui-même a essayé des nouvelles historiques perdues dans des revues, qui n'ont plus été reproduites—a donné à Constantin Negruzzi l'idée de faire passer, dans un récit d'imagination, le contenu de ces chroniques.

Pour se rendre compte de l'attitude de ce conteur à l'égard du roman historique, on peut lire dans l'„Anthologie" rédigée par M. Septime Gorceix avec ma collaboration, qui s'est bornée à lui donner uniquement la traduction telle quelle du texte roumain, les pages d'une de ces nouvelles qui présente un épisode de la carrière du roi polonais Jean Sobieski, traversant la Moldavie, vers 1691, pour y rencontrer l'opposition d'un petit nombre de guerriers montagnards, à demi paysans, à demi soldats, qui défendaient une citadelle. Il attaque cette

citadelle, croyant trouver toute une armée derrière ses murs. et, lorsque ces prétendus soldats capitulent, le roi de Pologne s'aperçoit qu'il n'y avait, au commencement, que douze pauvres paysans plus ou moins armés, dont un certain nombre étaient morts pendant le siège et dont les autres passaient devant la brillante armée polonaise transportant le corps de leurs camarades tués pendant le conflit. L'épisode se trouve dans l'Histoire de l'Empire Ottoman par Démétrius Cantemir, grande personalité littéraire que ce prince de Moldavie connaissant, en même temps, les sources grecques, orientales et les sources latines, occidentales et réussissant à mettre ensemble ces différents éléments d'inspiration pour créer une oeuvre qui a bien un cachet original.

L'écrivain moldave contemporain, fils d'un petit boïar, fonctionnaire d'une carrière très médiocre, s'inspirant de ses lectures françaises et un peu de ses lectures russes,—car il lisait l'oeuvre de Pouchkine, — arrive à rendre assez chichement l'épisode héroïque de la défense de la citadelle de Neamț par les soldats-paysans.

Cette façon de rendre le passé est caractéristique, non seulement pour Constantin Négruzzi, mais pour sa génération entière. Ce sont des choses qu'il n'a pas vues, bien entendu, car il n'était pas né en ...1686; mais il écrivait à une époque où l'histoire des Roumains était encore en formation. Ses connaissances d'histoire universelle étaient aussi extrêmement réduites; il n'avait aucune idée de ce que le roi Jean Sobieski a été pour l'histoire de l'humanité. Cette grande personnalité en est visiblement amoindrie, et l'armée polonaise ne se présente pas dans l'état où elle était à ce moment: l'auteur n'a pas **la vision historique.**

Les propres réflexions de Négruzzi ne manquent pas. Ce n'est pas une narration objective; on voit que l'auteur souligne certaines parties de son sujet, qu'il prononce des jugements, qu'il se déclare pour tel où tel des combattants; il a une attitude, disons: de Roumain combattant. Mais ce qui frappe en première ligne, c'est ce fait que le milieu manque complètement; ne connaissant pas le milieu de l'époque, le conteur ne cherche pas à le rendre. La forteresse, c'est une forteresse quelconque; l'armée, c'est une armée qui se traîne après de jours de famine et d'er-

rements, mais on ne distingue pas ce qui est caractéristique pour cette armée. Tout cela est très vague: ce sont des lignes abstraites tracées pour introduire aussitôt le récit de l'aventure.

Mais le même écrivain a traité quelque chose de beaucoup plus important dans une autre nouvelle: il a traité certains moments de la carrière du terrible prince moldave, sorte de Néron, qui fut, au XVI-e siècle, Alexandre Lăpuşneanu, malade, que sa maladie poussait à des actes de cruauté: à plusieurs reprises, il tua ses boïars, qui étaient cependant assez nombreux, puisqu'il en est resté jusqu'au aujourd'hui. Il traitait son pays d'une façon qui n'était pas à proprement parler philanthropique et ne s'en sentait que mieux. La physionomie d'Alexandre, espèce d'Ivan le Terrible roumain, a pu frapper un écrivain.

La nouvelle de Costantin Negruzzi est courte; mais s'il avait écrit un roman sur ce même sujet, il aurait procédé de la même façon que pour „Sobieski et les Roumains".

Alexandre est, bien entendu, un mauvais prince, un prince cruel, l'assassin de sa noblesse; c'est un homme sans pitié. Il y a le jugement de Dieu qui le punira: on le voit mourir, il demande à revêtir l'habit d'un moine, car il veut, de cette façon, se présenter pur de ses péchés devant le Créateur. Ces moments existent dans la chronique, et l'auteur les rend, mais il n'a pas caractérisé le prince; il ne l'a pas présenté, lui non plus, dans son milieu, et ce milieu est particulièrement intéressant au moment où, en Occident, il y avait à peine une Cour de princes.

La Cour s'est formée en Italie; elle a passé d'Italie en Occident, et il a fallu Catherine de Médicis pour avoir la vraie Cour royale en France. Mais, au moment où cette Cour, qui avait existé en Espagne, passait d'Italie en France et de France en Allemagne, à ce moment la Cour était une grande réalité dans le Sud-Est de l'Europe. La vie byzantine s'y maintenait, et le prince d'un petit pays, comme cet Alexandre Lăpuşneanu, était entouré d'un personnel nombreux et brillant; les grandes dignités de l'Empire d'Orient s'y conservaient; il y avait de la richesse, et, comme on ignorait le budget de l'État, il fallait qu'une partie du public subvienne aux besoins de la Cour. Des marchands de Pologne, des marchands de Turquie passaient à travers le pays: il y avait donc de l'argent à dépenser. Il y avait

également une vie intellectuelle assez développée, et tout cela pouvait entrer dans cette autre oeuvre de Constantin Negruzzi.

Mais c'est un abstrait, dont la manière de présenter les choses est absolument celle de Mérimée. Ce qui l'intéresse, c'est de présenter d'une façon linéaire, pourrais-je dire, les évènements mêmes qui forment le fond de son sujet.

A la même époque, il y en a eu d'autres qui, s'inspirant de la même publication des chroniques moldaves, ont essayé de donner une image du passé. Il y a eu ainsi un écrivain dont l'importance n'est pas assez reconnue dans son propre pays et qui mériterait au moins un siècle après ses premières manifestations littéraires d'avoir ce qui lui est dû. Il s'appelait Georges Assaki. Moldave, fils de prêtre, ayant fait des études à Vienne, en Italie; dessinateur de grand talent, imprimeur artistique, auteur et initiateur de tableaux qui figuraient encore, dans mon enfance, sur les murs des maisons des boïars intellectuels en Moldavie; introducteur des rythmes italiens, des plus difficiles rythmes italiens dans une langue littéraire qui était sur le point de se former. On s'imagine la difficulté qu'il y a à vaincre dans une langue qui se forme à peine, qui cherche des néologismes, à laquelle on donne d'abord trop peu de néologismes ou de mauvais néologismes grecs ou turcs, qu'on écarte pour les remplacer par des néologismes latins, par des néologismes italiens. Si l'on se rend compte de la difficulté énorme qu'il y avait à faire passer dans cette langue qui n'était guère fixée, qui était en discussion, la forme cristalline du sonnet italien — et il y a réussi— on comprendra alors l'importance du geste hardi que représente la littérature d'Assaki et la place qu'il conserve dans la littérature roumaine.

Mais, si ses sonnets sont encore très intéressants, la façon de rendre le passé roumain l'est beaucoup moins. Un vent de romantisme[1] soufflait sur le pays, et alors les héros du passé roumain, des héros à fibre forte, des héros d'énergie, et non pas sans doute des sentimentaux, encore moins des phraseurs, ces héros réels soupirent, sourient aux étoiles, et les figures féminines se présentent, je ne dirai pas : comme dans les romans

[1] Voy. nos *Études roumaines*, II, Paris 1924.

de George Sand (sur lesquels on peut revenir, car il y a de très belles choses dans George Sand), mais de la manière de ceux qui ont donné la contrefaçon des romans de cet écrivain. Car il y a eu aussi dans le roman italien, à une certain date, l'influence du style romantique français, influence qui est, il faut bien le dire, déplorable. Ainsi Giovanni Verga, un très grand écrivain, qui a fait des romans comme „Les Malavoglia" et „Mastro don Gesualdo", a commencé par des récits romanesques dans ce style.

Donc, à côté du récit dont Constantin Negruzzi donne la ligne, il y a d'autres qui plongent le sujet dans une vague atmosphère, faisant disparaître tout ce qui est contour, tout ce qui est couleur, tout ce qui est réalité dans la pensée, le sentiment et l'action.

279887

Mais après cette première génération de conteurs roumains s'adressant au passé, et au passé des princes du XVI-e et du XVII-e siècles, donc au passé-héroïque, il y a eu autre chose: il y a eu la connaissance du passé, d'un côté par des réminiscences qu'on pouvait consulter sur ces époques, qui pouvaient refaire la topographie d'une ville, rendre l'aspect d'une foule, le caractère d'une pompe solennelle. Et, en même temps, les études historiques avaient progressé, les documents commençaient à être étudiés, les recueils d'archives étaient ouverts.

Vers 1860, il y a eu ainsi une autre série de conteurs roumains qui se sont inspirés de ces deux sources ou d'une seule, selon les circonstances de la vie des écrivains; ils se sont adressés aux seuls témoins du passé ou, en même temps, aussi aux témoignages des documents écrits.

Je citerai deux de ces écrivains qui sont, sans doute, les plus remarquables, bien qu'ils n'eussent pas été des écrivains de profession. Car, dans une vie publique qui commençait à peine dans sa forme moderne, comme la vie publique des Roumains, on était tellement sollicité de tous côtés que celui qui commençait en écrivain finissait en homme politique, mais il ne m'est jamais arrivé de voir quelqu'un commençant par être homme politique et finissant par la littérature.

Un de ces écrivains a été assez connu, à Paris il y a une cinquantaine d'années: c'est Alexandre Odobesco. Odobesco s'est fixé

Facultatea de Filosofie și Litere din București

parmi les archéologues par la publication d'un grand ouvrage sur le trésor prétendu gothique (et qui n'est guère gothique) de Pietroasa. Secrétaire de la Légation de Roumanie à Paris, il y avait fait auparavant ses études, il avait voyagé en Europe; c'était un esprit très bien doué, ayant le sens inné du pittoresque, même la passion jusqu'au vice de ce pittoresque. Je l'ai connu personnellement et je sais la façon dont il rédigeait: il commençait par écrire d'une certaine façon, et puis il plaçait le pittoresque sur son premier récit, ce qui n'est pas la meilleure façon de l'avoir, car ce n'est plus la vision première, mais un élément artificiel qui s'ajoute à l'autre, et on voit très bien où est introduit le placage.

L'archéologue qu'il était connaissait très bien l'archéologie ancienne, mais il connaissait beaucoup moins l'archéologie roumaine. Ayant devant lui l'exemple de Constantin Negruzzi, l'exemple d'Assaki beaucoup moins, il a cherché une autre figure de prince-tyran, et on voit très bien l'imitation.

Comme les Moldaves ont eu Alexandre, tueur de boïars, à demi fou, la Valachie a eu, à la même époque, Mircea „le Pâtre". C'était, du reste, un phénomène général dans l'Orient de l'Europe. Mircea n'était pas un pâtre de troupeaux, mais seulement un grand marchand de bestiaux, descendant de la dynastie valaque et il avait gagné, en payant argent comptant à Constantinople, ce trône roumain. Et, à côté de cet autre prince terrible, il y a une femme, la sienne, qui ne l'est pas moins, et Odobesco a préféré intituler sa nouvelle du nom de cette femme. Au lieu de dire „Mircea le Pâtre", il a dit: „La princesse Kiajna".

La différence entre Odobesco et entre l'autre est celle-ci: le conteur valaque a le souci de l'archéologie, car c'est sa profession; il a donc le désir d'introduire le milieu; ses personnages ne figurent pas entre les lignes droites tracées des quatre côtés de la page. Lui, il veut voir la vie contemporaine, il veut voir une Cour qui fonctionne, une armée qui entoure cette Cour; il lui faut du mouvement. Mais, cependant, ses moyens étaient encore très restreints, et lorsque, chez cet autre conteur, il est question de rendre le passé roumain, on a devant soi des scènes, des défilés qui seraient d'après la coutume de nos anciens. On peut savoir cependant pertinemment de quelle façon à été fabrique le récit. Ces coutumes ce sont celles du XVIII-e ou du commen-

cement du XIX-e siècle. Les autres, celles qui ne faisaient pas partie du cérémonial, sont les coutumes générales des enterrements roumains et, en plus, il y a des choses qui pourraient être transportées de cette vie roumaine du XIV-e siècle dans la vie de n'importe quelle nation ayant, à un certain moment, le souci d'enterrer un mauvais prince que conduit au tombeau une femme aussi méchante que lui.

Mais je crois que le type physique de Kiajna, Odobesco aurait pu le connaître, puisqu'il figure dans des fresques du XVI-e siècle au monastère de Snagov, qui est encore près de Bucarest et qu'il a visité et décrit. Le type physique est cependant faussé, et aussi le type moral. L'auteur veut le monstre féminin, et il le fabrique; tandis que, chez la vraie Kiajna, la méchanceté était très problématique, et, quant à son aspect physique, je peux assurer qu'il était sympathique: une très belle femme à chevelure blonde abondante, vêtue de vêtements de brocart, lui donnant l'air imposant, n'avait rien de ce caractère terrible que lui inflige Odobesco.

Mais celui qui, parmi les Roumains, a osé le plus, qui a créé une oeuvre étendue, qui, à côté du roman dont je présenterai quelques spécimens, a tenté de faire revivre le passé roumain et en a été empêché seulement par une mort prématurée car sa carrière a été médiocre, n'ayant pu persévérer dans une activité littéraire qui s'annonçait sous les meilleurs auspices, est Nicolas Philémon (Filimon).

Le nom est grec („Philémon et Baucis" de Florian), mais je doute que l'écrivain de ce nom, qui est mort vers 1870, eût été d'origine grecque. Au contraire, son roman est plutôt destiné à faire ressortir les mauvais côtés de la vie roumaine à l'époque des Phanariotes, et ce sont, chez lui, toujours les Grecs qui en sont coupables, sans qu'il se souciât du fait que chaque Grec noble, à cette époque, était un peu Roumain et que chaque Roumain noble était un peu Grec, de sorte que toute cette boïarie s'etendait au mal comme larrons en foire; il n'y avait pas de grande distinction à faire entre ceux qui étaient venus d'ailleurs et qui avaient épousé des femmes du pays, et entre ceux qui étaient du pays et pouvaient avoir épousé des femmes venant du Phanar de Constantinople.

C'était la société supérieure du Sud-Est européen, la dernière efflorescence de Byzance. Elle n'avait pas de caractère national; on se distinguait d'après ses habitudes, d'après ses aptitudes, d'après ses vertus, d'après ses vices, mais on ne peut pas en faire deux catégories au point de vue national.

Philémon avait commencé par une activité romantique qui ne nous intéresse guère : des nouvelles à sujets italiens, avec des sbires, avec des exécutions, des masques, avec des rencontres inattendues, des moments terribles où sombre tout un amour longtemps entretenu, avec des espérances qui se sont effondrées. On sait ce que c'est: dans n'importe quelle littérature, c'est cela.

Mais, à un certain moment, Philémon a été employé aux Archives de l'État de Bucarest. Il avait commencé, dans le domaine des études sur le réel, par présenter une certaine catégorie très intéressante de ses contemporains. La société roumaine, en 1860, était sans doute une société en pleine transformation; elle l'est encore, mais aujourd'hui il y a tout de même des distinctions plus nettes entre les classes, tandis qu'à cette époque, ces distinctions n'existaient pas; il y avait des catégories en pleine décadence, une ancienne société qui, lentement, s'effondrait et il y avait des nouveaux qui jouaient des coudes, cherchant à s'ouvrir la voie. Les nouveaux n'étaient pas très intéressants à leurs débuts; ils commençaient par des humiliations à la coutume de l'Orient, par certains actes d'hommage servile, pour se venger ensuite contre ceux auxquels ils avaient été contraints de rendre cet acte hommagial à ce point de leur carrière.

Philémon a commencé donc par une nouvelle qu'il présentait cette fois sans aucun souci du milieu, puisqu'il s'agissait de choses contemporaines; il a commencé par plaisanter ce qu'il appelait „les gentilshommes de faubourg", ceux qui débutent par faire la cour aux bonnes et aux femmes de chambre et qui arrivent plus tard, dans des conditions plus favorables, à un degré supérieur de la société.

Et le fonctionnaire des archives, celui qui avait été chantre d'une église de Bucarest, qui avait pris place, pendant de longues années, au lutrin, lui qui était l'ami d'un poète populaire, Antoine Pann, et qui avait des relations de chaque côté, vivant dans un milieu quasi-„peuple", possédait deux éléments dont pouvait sortir

le roman historique avec tous ses caractères, avec tout ce qui sert à former sa synthèse: il avait, avec la vie populaire, les réminiscences recueillies sur les lèvres mêmes das témoins de l'époque phanarioté finissante et, en même temps, dans ses archives, les documents contemporains dont certains sont introduits dans son récit.

Il y avait autre chose aussi: vers 1860, commençait une querelle de partis, qui, sous d'autres formes, dure encore. D'un côté, les défenseurs de la tradition et, de l'autre, les innovateurs. Les innovateurs ne se servent pas toujours d'éléments appartenant à l'ancienne société; ils préfèrent sans doute ceux qui sont intéressés à la faire disparaître et à la remplacer par la nouvelle. Ces acolytes n'étaient pas pris ordinairement dans les masses populaires. Car les paysans arrivent à avoir une action importante dans la vie publique de la Roumanie seulement vers 1870, et, avant cette époque, il n'y avait que les petits boïars, les petits employés qui exerçaient une influence importante sur la nouvelle vie du pays.

Or, certaines personnes en étaient gênées, et, pour combattre ces intrus, pour dévoiler ces usurpateurs, pour écarter ceux qui n'avaient aucun autre droit que le droit—je ne dirai pas de leur talent, mais le droit de leur initiative, de leur hardiesse à s'infiltrer, Philémon a écrit un roman qui devait avoir aussi une seconde partie, mais cette seconde partie n'a jamais été écrite: „Parvenus anciens et parvenus nouveaux" **(Ciocoii vechi şi noi).**

Les „parvenus anciens", il les a présentés tels qu'ils vivaient encore vers 1820. Mais j'ai dit que le roman a été écrit pour mettre au pilori les nouveaux: c'est là son vrai but. Il commence donc par les anciens pour avoir seulement le repoussoir, ce que l'auteur voulait étant la satire politique du moment. On s'en aperçoit bien, du reste, par sa préface même. Il dit:

„Le parvenu, le **ciocoiu** cherche avec ardeur à niveller l'état de la société d'après une méthode plus pratique que celle des vrais communistes. La tentative réussit admirablement; la situation de notre communiste s'améliore avec la même rapidité avec laquelle se ruine celle de son maître...

„Le **ciocoiu** ou le fils de **ciocoiu,** devenu homme politique, se distingue de l'honnête homme sous plusieurs points de vue,

mais surtout par sa façon de se conduire. Il ne se prononce définitivement pour aucune doctrine politique, il ne devient l'adepte fidèle d'aucun parti, et pas parce que son esprit serait objectif et impartial, mais pour pouvoir mieux exploiter toutes les doctrines et tous les partis à son avantage.

„L'amour de la patrie, la liberté, l'égalité et le dévouement sont ses paroles sacramentales qu'il lance, dans les réunions publiques ou privées, mais, pour lui, ces vertus civiques qu'il exhibe avec tant de pompe ne sont que les marches par lesquelles il vent s'élever au pouvoir et parfois, quand tout cela ne lui sert pas assez, il prend son refuge auprès de l'étranger et en accepte des situations dans sa patrie.

„Arrivé à ce degré de grandeur pour lequel il a souffert toutes les humiliations et a épuisé toutes les déclamations sur le sujets de toutes les vertus du monde, sans sincérité aucune, le **ciocoiu** lève le marque de l'hypocrisie et se dévoile dans la nudité misérable et vicleuse de son âme mesquine...".

C'est assez bien écrit et c'est très juste. Et en cherchant à faire voir cette société roumaine de 1810-1820, Philémon a imaginé une intrigue. L'intrigue est brève et mauvaise. Le fils d'un petit boïar arrive à Bucarest, il se présente à un grand boïar d'origine phanariote; il est capable de toutes les platitudes. Le grand boïar lui donne d'abord le soin d'administrer sa cour, son ménage, ses serviteurs; puis, comme le maître avait certaines relations qu'il fallait surveiller, il donne à „son humble serviteur" un office qui est ordinairement rempli à Constantinople par des êtres humains appartenant à une certaine catégorie sans sexe. Malgré sa jeunesse, Dinu Păturică („le petit plié en deux") consent à être le gardien du sérail monogame du grand boïar roumain. Après quelque temps, il arrive à écarter les autres et à rester le titulaire de la charge. Dans cette situation, il exploite le patron de façon à lui faire perdre toutes ses terres. Mais, à la fin, comme l'ancien régime phanariote cesse et qu'il y a le nouveau régime des princes indigènes, qui punit les coupables et rémunère ceux dont la vertu a trop longtemps attendu, on voit le parasite puni de ses mauvais services. On voit, en même temps, le grand Phanariote qui finit d'une façon digne de sa vie entière. Quant à la femme, elle trouve moyen de passer le Danube, ayant en Turquie des personnes qui

s'intéressent à son sort. N'est-ce pas que l'intrigue est très simple et qu'elle est mauvaise?

Car il y a de la moralité, une moralité trop visible pour exercer une vraie influence sur l'esprit des lecteurs; on voit bien à quoi cela mène. Mais ce qui est très intéressant, ce qui est très bon et nous sert à nous, historiens, en première ligne, c'est la reconstruction historique, qui est parfaite, en comptant la vue intégrale de l'ancienne Bucarest, de la Bucarest d'il y a cent ans, avec toutes ses catégories.

Les caractéristiques des classes sociales de cette vie roumaine de 1810 à 1820 se présentent colorées et vivantes dans le roman de Philémone.

Voici d'abord le prince vassal des Turcs. Le prince était, à cette époque, Jean Caradja ; on le croyait énormément riche, bien qu'un de mes amis, qui en descend, prétende, et même par écrit, que sont aïeul est mort pauvre, ce qui ne signifie guère que sa richesse n'eût existé et qu'elle n'eût été gagnée par certains procédés plus souvent critiquables.

Il est juste cependant de reconnaître que l'„avide tyran" Caradja a fondé un gymnase grec, une Académie hellénique dont le rôle a été assez important dans le développement intellectuel de l'Orient en Europe. Sa Cour avait un grand air. On y voyait sa fille Ralou, traductrice d'ouvrages français en grec, son fils aîné, Constantin, qui se faisait traîner par les rues de Bucarest sur une espèce de char d'Apollon avec six cerfs attelés, portant le manteau blanc, le khandschar en brillants, à côté des châles et des robes précieuses de sa soeur.

Il y a les boïars, et l'écrivain satyrique les décrit de cette façon, qui, je peux l'assurer, est d'une vérité très approximative, car, s'il y avait des boïars comme ceux que décrivit Philémon, il y en avait bien d'autres, — avec ceux-là seuls qu'a décrits Philémon, le pays ne vivrait pas en ce moment.

La définition littéraire doit être réduite donc à certaines catégories morales, à certaines catégories sociales: on ne peut pas l'appliquer à la noblesse entière.

„Nos boïars vivent dans les plaisirs et ne pensent qu'aux in-
„trigues pour renverser les princes, croyant que les nouveaux
„qui viendront leur donneront des fonctions plus importantes,

„leur livreront le pays pour le traire encore plus. Ils ne pensent „guère à leurs biens héréditaires. Ils ont des terres, et n'en „connaissent pas les limites, ni le revenu annuel; ils ont des „vignobles sans savoir leur étendue; ils ont des fabriques, des „étangs, des vergers et autres qu'ils donnent à ferme pour „rien, et les fermiers ne se contentent pas de cent pour cent; „ils tirent leur gain sur le dos des paysans, ruinent les forêts „et les installations des terres, et souvent vont jusqu'à vendre „du territoire qui leur est confié."

À côté, il y a les hégoumènes grecs qui rentrent dans la même satire:

„L'hégoumène grec, l'archimandrite, à la grasse nuque..., avec „cinq, sept ou huit concubines dans ses appartements, et les „douze ou trente filles du village dont il se rit, qui bat les pau„vres serfs de ses biens, leur prend jusqu'aux cendres de l'âtre, „les pend par les pieds, les enfume comme des renards et puis, „leur montrant le fouet à douze lanières de plomb, leur dit: „Fais sortir ton argent, misérable rustre, ou je ferai éclater „ta peau sous le fouet."

Encore, il faut dire qu'une partie des hégoumènes grecs pratiquaient le système, mais il y en avait d'autres qu'on ne pourrait pas faire entrer dans la même caractéristique.

Quant aux agents du pouvoir, les agents subalternes font sortir des villages pour un festin dans la forêt „cinq agneaux „gras, du beurre frais, des oeufs et quatre ou cinq mesures de „vin, et, si on vous demande l'argent, dites-leur que c'est „pour préparer le relais de l'**ispravnic**". A ceux qui sont encore bons, on leur dit qu'ils „ne comprennent ni l'époque, ni les „gens du milieu dans lequel ils vivent."

Voici maintenant l'usurier oriental qui se nourrit de luxe et qui entretient ses vices: Costa le Borgne vend „les soieries de „Venise, les toulpans, les rubans, les réseaux et les dentelles „de Leipsick, les fez blancs de Constantinople, les châles de „l'Iran, les diamants de toute espèce, les rubis, les émeraudes „et les perles de plus fameux joaillers de Constantinople", et quand quelqu'un entre pour faire un achat, ses filles sont là pour remplir leur mission, et le marchand borgne lui pabrle de cette façon: „O quel miracle, Louxandritza, Marguiolitza! Re„gardez-le, mes fillettes, le noble seigneur ! N'est-ce pas qu'il

„ressemble à un prince? Combien tout cela te sied, jeune sei-
„gneur! Le vêtement paraît coupé sur ta mesure. Allons conclure
„le marché en deux mots. Je t'aime beaucoup; je ne sais pas
„ce que tu as pour me charmer ainsi. L'objet me coûte douze
„mahmoudiés, mais, pour te faire plaisir, je te le donne pour
„dix. Allons! qu'il te porte bonheur."

L'occidental est représenté par tel baron russe dont la profession est reliée surtout au jeu des cartes et par les musiciens allemands qui sont appelés, de temps en temps, pour accompagner et pour faire jouir d'un moment de répit les „laoutars".

Un aspect favorable est assuré aux seuls bourgeois de Bucarest que l'auteur, chantre, journaliste, fonctionnaire, connaît et aime. Ce bon bourgeois de Bucarest passe sa soirée dans les jardins de Breslea, de Barbălată, de Cişmegiu et de Giafer. „Là chaque corporation ou chef de famille étend ses nippes et
„avec ses commensaux et amis boit et mange. Puis ils se pren-
„nent à danser la ronde ancestrale et les joyeuses danses latines.
„Des vieillards eux-mêmes se laissent prendre à leur gaîté. On
„y voit le couvre-chef carré du staroste des tailleurs, le bonnet
„du marchand qui va au pays des Cosaques, celui du fabricant
„des jaquettes en peau fine, le bonnet à roue du marchand de
„boccasins et le kalpak fourré de l'Arménien vendeur de fil
„de coton.

„Les enfants s'arrêtent aux vendeurs ambulants de sucreries;
„ils jouent à la balle et aux os de mouton; les fillettes à la ca-
„che-cache ou à l'aveuglette. Les serviteurs partent en avant,
„avec les plats et les gourdes. Ils retournent par corporations.
„En hiver, on joue aux cartes: la **concina,** le jeu hongrois au
„sou de Marie-Thérèse **(mariaşul)** et „la petite courrone" [1].

Les boïars mangent dans „le jardin de Skoupho", dans „les vignes de Brâncoveanu sur la colline de Spirea", dans „le jardin de Bellio près de Văcăreşti".

Quant au paysan, il est représenté surtout par sa plainte versifiée, par sa chanson douloureuse:

„Feuille verte de seigle,

dit la chanson populaire,

Justice n'est plus chez nous:
Si au prince tu te plains,

[1] Résumé.

Il t'envoie au Spatar.
Tu t'en vas au Divan,
Un an tu perds ton temps.
Si aujourd'hui suis au bois,
Le pistolet en ceinture,
Le fusil sur le dos,
Pourquoi ne me demandes pas
Quel est le feu qui me brûle?
J'ai eu mère et père,
Large maison abondante,
Dix vaches sous le hangar,
De l'argent dans les poches,
Mais le Grec, le maudit,
M'a ravi tout cela:
Parents, femme, enfants.
Ne m'est resté au monde
Que moi et mes habits.
Feuille verte de jasmin,
Allons, frères, comme haïdoucs,
Sauvons-nous d'étrangers,
De fermiers et **ciocoïs.**

Ils viennent devant Dinu apporter „des poulets, une écuelle à oeufs ou un pot de beurre", Ils se plaignent qu'on leur prend les bestiaux, qu'on les bat, qu'on s'empare de leurs filles, qu'on les atelle comme des boeufs au char qui porte le bois, qu'on les pend la tête en bas et les enfume de piment, qu'on les oint de miel et les lie aux arbres pour être piqués par les mouches et les cousins, qu'ils sont prêts à passer en terre turque.

Si cependant on prend le bel ouvrage rédigé par un Français, Vaillant, en Roumanie, vers 1840, les trois volumes de sa „Romanie"; si on consulte l'écrit de Félix Colson, qui présente la vie de la nation roumaine entière dans ce qu'elle avait d'essentiel; si on s'adresse à des témoignages d'art comme les scènes de vie roumaine données par toute une série d'artistes français qui ont visité la Roumanie vers 1840, et dont le mieux doué, le plus énergique a été sans doute Raffet, dont le plus abondant

a été Bouquet (il y a même tel de ces artistes français qu'on est en train de découvrir aux archives de l'École des Beaux-Arts de Paris, avec les dessins inédits du pays qu'il a laissés), alors on peut voir autre chose:

On peut voir un prince, qui, même lorsqu'il n'épargne pas les revenus de son pays et le contribuable qui paie ces revenus, représente la majesté déchue des empereurs d'Orient et qui, tout en étant Grec d'origine, se soumet aux traditions sacrées de ce pays qui conserve des coutumes millénaires.

On peut y voir des boïars dont tel a été crayonné d'une façon sympathique par Philémon lui-même, des boïars qui vivent en grande partie à la campagne, qui sont les compagnons du paysan, qui bâtissent l'église où ils se retrouvent avec leurs frères plus pauvres, qui établissent des écoles pour l'enseignement, qui sont parfois les premiers traducteurs de français, qui s'inscrivent parmi les plus zélés introducteurs des idées occidentales, qui donnent au pays sa première impulsion, cette impulsion qu'avaient oubliée les gens de 1848 et ceux de 1860, lorsqu'ils rejetaient dans l'ombre, dans cette ombre noire, avec tant de crauté, une entière catégorie sociale par laquelle a vécu le pays entier.

Et, à côté, des fonctionnaires qui n'étaient ni meilleurs ni pires que les fonctionnaires, je ne dirai pas de tout l'Orient, mais de bien des pays de l'Europe. A ce moment, vers 1820, je ne crois pas que l'administration autrichienne, très respectueuse des formes, était au fond plus morale que l'administration phanariote des pays roumains.

Puis cette bourgeoisie qui est présentée par Philémon lui-même ayant des agapes comme les premiers chrétiens, avec des scènes rurales et des coutumes anciennes qui rappellent la Grèce, Et, au fond, ce paysan, qui, s'il souffre, s'il se plaint, s'il prend le fusil, est, en même temps, en état de créer un ordre nouveau, de le défendre contre l'étranger qui attaque le pays et de le consolider contre les éléments intérieurs qui seraient en état de s'attaquer et à son avoir et à sa dignité humaine.

II.

Patriarcalisme moldave et transylvain chez les conteurs roumains, entre 1870 et 1880.

Après la reproduction du passé sur la base des souvenirs et des documents chez les conteurs roumains jusque vers 1870, il nous faut passer à un autre chapitre: celui de la littérature que j'appellerai patriarcale. Et voici ce que j'entends par cette formule:

Une littérature populaire **voulue** n'est pas une littérature patriarcale. On peut chercher des motifs nouveaux dans la vie des classes rurales, et ces motifs, on les trouve. Si on se proposait de chercher de ces motifs dans la vie des classes rurales en France, on en trouverait assez, d'autant plus que, si les provinces ont disparu de par les mesures de la Révolution, elles sont (c'est, du moins, l'opinion d'un étranger) la grande réalité de la vie spirituelle, je dirai même: la grande réalité de la vie française prise dans son ensemble. Au moins, on pourrait s'adresser à cette vie des provinces pour trouver une nouvelle inspiration à toute la littérature française, qui ne serait pas condamnée à chercher du nouveau dans des analyses plus ou moins oiseuses et dans des sujets orientaux fantastiques qu'on emprunte parfois à tort à la mauvaise morale des auteurs étrangers.

Mais, à côté de cette littérature voulue, qui, cherchant du nouveau, voulant une inspiration inédite, s'adresse à la vie des masses rurales, qui sont toujours plus intéressantes, parce qu'elles sont les conservatrices opiniâtres de traditions dont l'ancienneté dépasse parfois les comptes faits par siècle pour atteindre des milliers et des milliers d'années, qui vivent dans ces traditions, il y en a une autre.

L'écrivain n'a pas voulu donner du nouveau. Il n'avait guère la conscience que ce qu'on écrit couramment est chose usée, qu'il faut remplacer; il n'a aucun contact avec le public, et il peut même arriver que ce ne soit pas un écrivain de profession.

Les trois écrivains roumains que je veux présenter ici, n'ont pas été des écrivains de métier:

L'un a beaucoup écrit, mais ayant une profession à côté et s'occupant, en première ligne, de cette profession, il n'a pas été un homme de lettres.

Le second a été un paysan devenu prêtre, puis défroqué.

Le troisième, un homme politique qui écrivait à ces heures et qui, sans doute, lorsqu'il a atteint ses vingt ans, ne se doutait guère qu'il laissera des traces dans la littérature de son pays. Il a bien fait une traduction du Dante, assez habilé, mais sans rien de l'énergie du magnifique, du terrifiant original, car il travaillait en guise de distraction; en tout cas sur le retour de l'âge cette traduction du Dante n'était pas le dernier acte d'une carrière littéraire dûement remplie.

Donc, voici des écrivains qui ne sont pas, en première ligne, écrivains, qui ne se proposent pas d'écrire; ils n'ont pas la conscience du moment où il y a un tournant dans le mouvement de la littérature à laquelle ils appartiennent; ils écrivent grâce à une provocation extérieure, à un hasard de leur vie, à des amitiés, à leur présence accidentelle dans un cercle littéraire; et ils n'ont pas de critique pour les appuyer, pour les exhorter, pour les diriger.

Au moment où ces trois écrivains ont paru, entre 1870 et 1880, il y avait un cercle littéraire, mais, à côté de ce cercle littéraire qui, du reste, ne dirigeait pas la façon dont ont écrit ces trois écrivains, il n'y avait pas **d'opinion littéraire.** Les revues étaient très peu nombreuses; les journaux ne s'occupaient guère (et nous sommes, aujourd'hui, loin de l'époque à laquelle les journaux se sont occupés, d'une façon suivie, impartiale, de la littérature courante) de la production littéraire. En plus, ce ne sont pas des intelligences très compliquées, — surtout le deuxième et le troisième; ce sont des gens plutôt simples, bien que l'un d'eux eût suivi les cours d'un séminaire et l'autre eût terminé des études de Droit. Seulement, ce qu'ils racontent,

ce sont les seules choses qu'ils puissent raconter, et, au lieu de chercher dans des domaines pour lesquels il leur faudrait faire des études spéciales, entreprendre des voyages, commencer ces „enquêtes", devenues habituelles dans la littérature occidentale du XIX-eme siècle,—mais qu'on pourrait, à juste titre critiquer, parce que ce n'est pas après une étude de quelques mois ou même de quelques années, étude faite dans des buts littéraires, qu'on arrive à connaître ce qu'une classe a d'essentiel, et il peut arriver, ce qui est arrivé dans certaines littératures européennes que nous connaissons, que la valeur morale d'un pays soit infiniment supérieure à la valeur morale qui ressortirait de ces expositions romanesques, d'après enquêtes, et que l'étranger y croie—, ils viennent d'un milieu qu'il connaissent bien, qu'ils aiment et, il faut ajouter encore quelque chose, qu'ils respectent. Parce que, pour bien parler d'un milieu national, d'un milieu social, d'un milieu intellectuel, il faut commencer par deux actes: l'aimer vraiment et le respecter. Aussitôt qu'on considère le sujet littéraire de la même façon qu'un savant (et il y a des savants qui aiment aussi leur sujet), qu'un philologue, qu'un archéologue traite une question tout-à-fait spéciale, on n'arrivera jamais à saisir les secrets de cette vie.

Voilà donc toute une série d'écrivains qui ne sont pas faits pour la littérature, auxquels on ne demande pas leur littérature, qui arrivent à écrire des choses qui sont des souvenirs: des souvenirs présentés comme des souvenirs, ou des souvenirs employés pour une nouvelle ou un roman, et qui présentent, en même temps que des tableaux de moeurs, en même temps que des psychologies, qui sont interessantes, originales, une impression intégrale du milieu. Ils ne poursuivent aucun autre but, et, si on croit l'apercevoir, il correspond à la façon d'être même de l'écrivain.

Aucun d'eux n'a commencé par intention, n'a continué par enquête pour arriver à sa production littéraire, et on verra, pour le premier de ces écrivains, qui est le plus doué et celui qui est arrivé à fournir une plus large oeuvre littéraire, on verra qu'il y a tout de même ce qu'on pourrait appeler une direction. Une direction, pas une tendance, car cette direction n'est pas voulue. Il est comme sa classe à lui; il connaît parfaitement

cette classe qu'il représente, parce qu'il lui appartient par toutes ses fibres. Il ne prêche pas; il semble dire: — Moi, je suis comme cela; les miens me ressemblent. C'est la vie qu'il faut mener, car c'est la vie que je mène, car c'est la vie qu'on menait autour de moi.

Voici quel est le sens de cette littérature réaliste patriarcale. Il y a comme un souffle de paix sociale et morale qui domine toute leur oeuvre, et, sans conflits dramatiques, au dernier moment, l'écrivain qui a suscité le problème doit **apaiser.** La paix est, du reste, sans cesse dans l'oeuvre; une âme calme, sereine la domine toute entière. C'est donc une littérature absolument saine et par ce fait supérieure, bien que, sous le rapport du style, elle ait été très souvent dépassée.

Celui des trois qui a vécu dans le milieu moldave, le prêtre dont je parlais tout-à-l'heure, celui-là a un style très intéressant pour les philologues, par le vocabulaire tout nouveau, par les tournures de phrases et les expressions populaires. On emploie certains de ses produits pour des études de séminaire philologique. Lorsqu'on arrive à l'interpréter, on est bien sûr de connaître le roumain, — on pourrait dire le roumain d'une certaine région, — mais, tout de même, ce sont des devinettes offertes à l'étranger à chaque pas, dans son oeuvre, et les traductions (on en a essayé!) sont forcément médiocres.

En dehors de cet écrivain, si les autres cherchent quelque chose qui dépasse le milieu, qui surpasse la forme courante, c'est d'une façon presque inconsciente. Ce ne sont pas des amateurs de style nouveau. C'est pourquoi le style des modernes paraît plus pittoresque, plus serré aussi; il y a une émotion plus concentrée dans la littérature roumaine qui part de 1880 et s'étend jusqu'à nos jours.

Et il est bien explicable que cette littérature méprise un peu ses devanciers, mais il y a, dans la littérature patriarcale, un équilibre, une santé morale que les nouveaux n'ont jamais réalisée et n'arriveront jamais à le faire.

Sans idées préconçues, sans tendances poursuivies avec opiniâtreté sous les fermes trompeuses du métier littéraire, ces écrivains arrivent à intéresser, et, en présentant quelques-uns d'entre

eux, je crois pouvoir susciter un certain intérêt pour cette phase d'une littérature européenne qui n'est pas des plus grandes, mais qui peut paraître, de temps en temps, plus intéressante que les littératures anciennes, parce que celles-ci ne sortent pas des traditions bien connues et des méthodes depuis longtemps appliquées.

Une autre explication préalable s'impose aussi: Les autres littératures du Sud-Est de l'Europe ont, bien entendu, leurs conteurs au XIX-e siècle.

Mais il y a par dessus ce qui distingue les écrivains roumains comme une âme du Sud-Est de l'Europe entier. Il m'est arrivé, très souvent, à la lecture de nouvelles et de romans appartenant aux littératures des nations voisines, d'avoir le sentiment que je suis chez moi, et je crois que, si un Serbe, un Grec, un Bulgare lisait la production romanesque des Roumains, il aurait le même sentiment qu'il ne s'est pas détaché de son pays.

La littérature serbe, dans les trois ou quatre dernières dizaines d'années, a des conteurs très remarquables. On a abandonné la grande tradition historique, en relation avec le cycle épique des combats nationaux, et on est arrivé à un réalisme qui a produit une littérature nombreuse et intéressante. Il correspond au nôtre. Lorsqu'on prend un récit de Karkavitza, le conteur grec, on sent très bien qu'entre cet écrivain, entre ces récits et ce que, sur un sujet analogue, pourrait faire un Roumain, il y a des points de similitude qui ne sont pas du tout fortuits.

Il y a une différence marquée entre tout ce que peut donner le Sud-Est de l'Europe et entre ce que donne n'importe quelle autre région du centre et de l'Occident du continent, et ceci malgré les imitations, malgré la profonde influence que la littérature occidentale a exercée sur toute la littérature de ces régions du Sud-Est de l'Europe.

Il y a ceci, et il y a autre chose encore : il y a la possibilité des comparaisons. Chaque fois que, dans la vie des nations voisines de la nation roumaine, il y aurait quelque chose qui pourrait paraître intéressant pour l'explication des phénomènes littéraires, des phénomènes psychologiques présentés par la littérature roumaine d'une époque, il faut s'y arrêter. Je partirai toujours de la littérature que je connais le mieux. Mais

on pourrait essayer, partant d'une autre base nationale, pour cette période littéraire aussi.

J'arrive maintenant aux trois écrivains d'inspiration patriarcale: Jean Slavici, Jean Creangă et Nicolas Gane.

Slavici est un „Transylvain", en prenant ce terme dans un sens qui n'est pas le sens propre, le sens géographique. Toutes les provinces qui ont été attribuées à la Roumanie par les traités de paix, toutes les provinces détachées de la Hongrie pour des motifs nationaux et ajoutées, pour ces motifs nationaux, à la Roumanie, rentrent, d'après la façon courante de s'exprimer, dans cette notion de la Transylvanie.

Le nom premier de cet écrivain n'était pas Slavici, mais Sârbu. Sa région à lui est sur les rives du Murăş (Maros en hongrois), au Nord du Banat, d'où il est parti pour faire des études supérieurs à Budapest, pour pratiquer pendant des années le métier de journaliste national et s'établir ensuite, poursuivi et menacé par le régime magyar, en Roumanie, à Bucarest, où, après une longue et féconde activité littéraire et scolaire, il s'est mérité par son attitude pendant la grande guerre une réprobation sur laquelle j'évite d'insister ici.

D'abord ce „Transylvain" qui n'est pas Transylvain appartient donc à une région dont le caractère rural se distingue du caractère rural de la Transylvanie proprement dite.

Et ceci aura une influence, une profonde influence sur ses conceptions, sur son attitude.

Le paysan de Transylvanie est, en effet, un homme au caractère historique; c'est un rural n'ayant pas au-dessus de lui de classe dominante appartenant à sa nation.

A un certain moment même, il a créé une classe historique, qui s'est confondus dans les rangs de l'aristocratie magyare: le roi Mathias y appartenait par son père, le grand Jean Hunyadi, héros de croisade, et par sa mère aussi, une Szilagyi, une Silaghi, originaire du district de nobles du Sălagiu. Ce paysan a vécu, jusqu'aux dernières années, sous une domination étrangère: celle de la nation magyare, qui a duré plus de mille ans.

Mais, néanmoins, cette classe a une conscience du passé qui manque aux paysans colonisés dans les régions qui bornent,

à l'Occident, la Transylvanie, dans ces régions où est né, où s'est formée l'âme de l'enfant qui devait être ensuite le nouvelliste, le romancier Jean Slavici.

Entre la terre de Transylvanie et entre le paysan roumain il y a une relation millénaire. Ils s'entrepénêtrent. La terre a, plus ou moins, le caractère de la race qui l'habite. Elle a été transformée par cette race et, dans cette race même, il y a tous les éléments qui viennent de cette terre. C'est, sans doute, la vie ruraie la plus intéressante, celle qui tient au sol et celle qui tient à l'histoire.

Maintenant, il ne faut pas s'imaginer que les paysans qui sont dans ces régions de l'Ouest de la Transylvanie, dont vient Slavici n'ont aucune attache au sol de là-bas. Non. Ces territoires ont été habités, depuis les époques les plus anciennes, par des Roumains. Seulement, il y a eu des changements dans cette régions non protégée, qui n'est pas un pays de montagnes. La Transylvanie forme un cirque montagneux; on y pénètre avec difficulté et on y est retenu; on y est enfermé pour des siècles lorsqu'on y est entré, mais on peut empêcher les autres d'y entrer, et, si les autres y entrent, il y a un moment où ils sont forcés d'en sortir, tandis que dans les régions où est né notre conteur, il y a la plaine. Or, la plaine est envahissable; l'invasion peut y pénétrer et s'y établir. Dans cette région, par suite du fait qu'il n'y a pas de barrières, différentes nations se sont infiltrées, se sont mêlées, sont entrées en concurrence.

On critique l'oeuvre des diplomates de la Conférence de Paris, qui n'étaient pas, sans doute, des géographes (et ils n'arriveront jamais à le devenir), mais il faut tenir compte de ce fait que ces infiltrations ont dû déterminer des frontières d'un caractère tellement mêlé avec, à chaque pas, des oasis, des formations intercalées.

De ce fait, ces provinces ont été, pendant longtemps, un territoire de défense contre les Turcs et un territoire d'abri des défenseurs pour les territoires voisins. La Maison d'Autriche a été, à son heure, maîtresse de ces territoires. Or elle avait un système tout spécial de leur donner des habitants: elle les déplaçait comme on change de place les meubles d'une chambre. Il y avait, avant tout, des raisons fiscales, puisque l'Autriche

a été un État financier, un État destiné à alimenter par tous les moyens la Cour et une catégorie assez nombreuse et assez brillante de personnes qui entouraient cette Cour des Habsbourg. On prenait donc des habitants d'une région et on les transposait dans une autre, où on leur accordait des privilèges, des exemptions d'impôts, où on leur faisait de bonnes chaussées, en marge desquelles on leur bâtissait des maisons. Il y avait même un type tout particulier de maison qu'on peut appeler „la maison coloniale autrichienne", qui est la maison des bords du Rhin, n'ayant rien de correspondant aux nécessités du sol même sur lequel on la transporte. C'est une boîte de pierre dans laquelle on fait entrer les individus humains, une façon d'écurie supérieure pour le bétail humain de l'empereur et roi.

Ce bétail pensant on le prenait de tous côtés, on l'invitait, de toutes les régions, à venir, on l'y plaçait, lui taillant des biens-fonds plus ou moins correspondants, et on créait ainsi une vie qui n'était guère historique.

Si on passe de la Moldavie ou de la Valachie en Transylvanie, même, où la colonisation saxonne a donné le type général de l'habitation, on est aussitôt frappé du changement de style. L'habitation des anciennes principautés danubiennes est une création individuelle du pays, une création sur des bases millénaires, une création d'art. Il y a de l'âme du paysan dans chaque poutre, dans chaque colonnette, dans la forme de chaque fenêtre. Si on passe les montagnes, on voit la maison allemande du Rhin, de la Meuse, de la Moselle, qui, au moyen-âge, a voyagé jusque dans ces régions. Et puis, dans ces districts à l'Ouest de la Transylvanie, il y a l'autre maison, la maison transportable du gouvernement autrichien, celle qu'il faut habiter nécessairement: très confortable, mais n'ayant aucune originalité. La rue du village n'est pas la rue qui s'est formée par les maisons; ce sont les maisons qui se sont formées par la rue.

Ici les Roumains peuvent donc être anciens, mais les villages ne le sont pas toujours. Il y en a qui viennent des colonisations appartenant au XVIII-e siècle.

Dans ces provinces un caractère tout spécial de la race finit par s'établir. On est partout, en fonction de son ciel, de sa steppe, ou de sa vallée, de sa montagne; on est en fonction de sa pluie et de son beau temps; on est en fonction du sourire du soleil

et du froncement de sourcil des nuages, mais on est, en même temps, en fonction de la maison qu'on habite, on est façonnable par son domicile. Le domicile est façonnable par l'homme, mais l'homme est aussi façonable par son domicile.

En Transylvanie, on est aussi en pays de servage, de servage pour le Roumain, et pas seulement pour le Roumain. C'est un territoire historique du moyen-âge, qui y survit jusqu'à ce moment. Il y a eu cela jusque dans les races privilégiées, Magyars, Saxons, ces derniers n'appartenant pas en entier aux „sièges", aux sedes de leur „université" politique médiévale, qui ont partagé avec le Roumain ce joug servile.

Le paysan est donc là à chaque moment courbé par cette ancienne servitude historique, et elle peut rendre l'âme lâche : or une âme lâche n'est pas productive dans le domaine de la littérature. Mais ce n'est pas seulement cette lâcheté d'âme qui vient du servage; il y a aussi autre chose: une mélancolie, une tristesse, réunie à une profondeur d'analyse dans cette pauvre âme torturée, qualités qui sont, sans doute, des éléments créateurs de la littérature. On est plus intérieur sous le joug que dans la liberté. La liberté, c'est le mouvement en avant; le servage c'est le retour à soi-même, et ce retour à soi-même est, sans doute, un des grands moyens d'inspiration dans toute littérature, comme dans toute musique et dans tout art.

Or, dans les régions où s'est formé Slavici, il n'y a pas cela; il y a la liberté paysanne. Le paysan sent qu'il a été invité à venir. On lui a dit: „Venez; on vous donne ceci pour que vous restiez". Alors, lui, il se sent maître du sol, il se sent maître de sa personne, et, s'il y a une mélancolie, cette mélancolie n'est pas celle de sa condition sociale: c'est cette mélancolie, inexplicable, qui forme le charme de l'âme roumaine et de l'âme du Sud-Est de l'Europe en général, cette mélancolie mélangée à un enthousiasme tout-à-fait particulier, à un mysticisme spécial,— et Dieu sait combien on abuse de ce terme de mysticisme, qu'on emploie sans se rendre compte de ce qu'il signifie. Il y a ces nuances d'âme qui appartiennent à l'ancienne race des Thraces, dont nous sommes tous des héritiers. Car tout cela n'est guère latin, et vient d'une profondeur qui dépasse de beaucoup la couche latine elle-même, rurale et très intéressante.

Constatons maintenant le rapport très étroit, très intime qu'on trouve dans toute la vraie littérature roumaine, dans toute la littérature qui n'est pas d'imitation, et je dirai même dans toute la littérature de ce Sud-Est de l'Europe, entre la nature et les hommes. Le conteur, sans qu'il s'en rende compte, présente, à chaque moment, le correspondant dans le milieu naturel de l'état d'âme de l'homme. L'homme cultivé arrive à se détacher de cette influence; l'homme qui n'est pas cultivé,— et, lorsque je dis cela, j'entends l'homme qui n'est pas cultivé **livresquement**, parce qu'il peut arriver que la race non cultivée ait, au fond de son être, des éléments de civilisation très anciens; lesquels, en fin de compte, se manifestent par un instinct moral, qui est en roumain **l'omenie**, ce sens social supérieur à la simple **humanitas**, l'élixir le plus précieux qu'on puisse distiller d'une civilisation — est sans cesse en fonction de nature, et le conteur se sentira obligé lui-même de présenter le phénomène naturel correspondant à l'action de son héros.

Voici, par exemple, la façon dont notre conteur commence une de ces nouvelles:

„Le vent du nord siffle et hurle, agitant en tous sens les gla-
„çons. Les murs des maisons, les croisées des fenêtres, l'écorce
„des arbres, l'enclos des jardins, tout est également couvert
„d'une dure croûte de glace.

„Dans le jardin de l'église, sur la place devant, sur les rues
„qui y débouchent, de tous côtés, les passants à pied et ceux
„dans leurs charrettes se pressent vers la chaleur de l'abri.

„Vers le soir, les gouttes glacées commencent à tomber plus
„denses, et le vent fait plus librement des siennes.

„L'un après l'autre, les charretiers sortent de l'auberge, der-
„rière le jardin, où ils étaient cachés, montent dans la charrette,
„saisissent les freins, et chacun se hâte vers son village.

„Au bout, une seule charrette est restée, un seul charretier, le
„Père Marian...."

On a ainsi donné l'accord général, la note dominante de la nature et, maintenant, le héros paraît, influencé par toute cette vie de la soirée couverte de glaçons.

„Presque deux heures depuis qu'il a quitté sa charrette der-
„rière laquelle il avait cherché protection contre le mauvais

„temps. Il avait pensé, un moment, à entrer, lui aussi, dans „l'auberge; n'ayant rien à y chercher, il a fléchi. Son manteau, „son bonnet de laine, ses cheveux lisses et sa grosse mous- „tache sont glacés. Il reste cependant appuyé sur le bois qui „est derrière la charrette, calme, impassible, le visage serein, „comme si le monde, tel qu'il est, lui souriait.

„Depuis que les lanternes sont allumées, il regarde le vent qui „joue avec les rayons; il le contemple saisissant la flamme „vive et ployante, s'évertuant à la déraciner. Tantôt la flamme „s'éteint, et un germe de lumière seul clignotte, tantôt elle „se réveille plus large et plus obstinée à vivre.

„Le Père Marian regarde. Des larmes surgissent dans ses „yeux, se figent dans ses cils. Depuis longtemps il fait nuit, „et il regarde constamment, comme s'il voulait interpréter le „mystère de la vie par le jeu de cette flamme.

„Enfin, il se met en mouvement. Un sourire calme traverse „sa figure.

„— Eh! dit-il, le vent souffle, il souffle et, cependant, elle ne „s'éteint pas..."

C'est la leçon de philosophie et de morale que prend, à chaque moment, le Père Marian rien qu'en regardant la nature.

„Cependant, le cheval est trempé, les oreilles abaissées sur „le tissu agité par le vent. Au mouvement fait par son maître, „il lève la tête et coule un regard en arrière..."

Parce que, comme dans l'ancienne vie populaire, ces gens, qui sont de plein accord avec la nature, ont, en même temps, des **relations d'âme** avec le monde animal qui les entoure. On verra ainsi le cheval qui arrive à convaincre son maître qu'il ne doit pas se rendre coupable d'un crime; le cheval, ployant son encolure sur l'épaule de son maître, l'exhorte, fraternellement, à la douceur. Celui-ci jettera le couteau et semblera dire: Je ne peux pas tuer; mon cheval m'a parlé à sa façon. Il y a quelque chose de la bonté des êtres qui est entrée en moi, et je ne tuerai pas, parce que, lui, l'être bon, m'a parlé:

„Le jeune cheval se prit à hennir doucement entre les dents, il tourna la tête vers son maître et le vieillard vit l'éclat jaune de ses grands yeux. „Cârlan", dit-il. Et dans ce seul mot était comprise toute sa douleur.

„Le cheval d'un mouvement se détacha de l'écurie, puis il revint et, baissant la tête, colla son encolure au visage de son maître.

„Le Père Marian eut un grand frisson. Il se rappela la nuit qui venait à peine de finir, lorsqu'il restait tenant le couteau dans la main crispée, pendant que sa fille parlait à Costan. Il se vit pleurant comme alors sur l'encolure du cheval, trop faible pour pouvoir modérer sa fille dans ce moment d'éclat passionné.

„C'est impossible, s'écria-t-il terrifié. Je ne peux pas le tuer. Que la volonté du Père soit accomplie!"

Revenant au Père Marian, le vieillard s'adresse lui aussi à son cheval et lui parle:

„Pauvre toi", dit le vieillard, „toi non plus n'as été mis au „monde sous une bonne étoile..."

„Il s'approche du cheval, lui tire les oreilles, prend le sac et „le jette dans la charrette, puis il monte et part [1]".

Dans cette page, il y a comme un résumé, non seulement de la façon d'écrire de M. Slavici, mais, en même temps, de la façon de sentir de tous ces gens.

Voici cependant ce même paysan en dehors de la nature. Il est dans son village; dans ce village, il se sent maître. Il y a le fonctionnaire pour le servir, mais il n'y a personne pour le dominer. C'est le paysan colonisé. Il est le correspondant du Boer de l'Afrique méridionale. Il sait que c'est lui qui a créé tout, et, alors, parmi les siens, il passe comme un roi.

Mihu, le paysan, est sorti, il est parti d'abord vers la mairie, puis vers l'église. „Tenant son long bâton dans la main „droite, il allait au beau milieu de la rue, la tête élevée, à grandes enjambées et dans un balancement de sa taille. Partout sur „son chemin, à droite et à gauche, les hommes se levaient et découvraient leur tête; les femmes se tenaient dans une attitude „décente, et les jeunes mariés, les jeunes filles et les enfants „s'empressaient de lui toucher la main du front. Il faisait signe „de la tête à droite et à gauche, s'informant de la santé de chacun; prenait les filles par le menton, leur parlait, plaisantant

[1] *Une vie perdue.*

„sur le mariage. Il distribuait des sous aux enfants, et, s'ils „étaient de bonne souche, faisait l'éloge de leur beauté et, lentement, il poursuivait son chemin.[1]".

Maintenant, dans ce monde villageois aussi, règne, à son heure, l'amour.

Cet amour n'a rien du raffinement maladif dont se nourrit toute une littérature qui finit par infester la société, parce que l'amour est chose saine entre êtres sains. Dans ce monde rural, il y a bien cette santé dans les relations de l'homme et de la femme. Voici Sébasta, amoureuse sans le dire, s'adressant à Costan, qui le sent bien, lui.

„Tout-à-coup, à la poste, elle s'arrêta, prit Costan par les deux épaules:

„— Veux-tu, dit-elle, comme en rêve, être mon mari?

„Costan regarda longuement ses yeux brûlants, et, sentant „qu'il est hors de ses sens, lui répondit, timide, mais décidé:

„— Je te veux, même si ce n'était que pour un jour avant „de mourir.

„Puis sans y penser, il l'entoura de son bras.

„— Laisse-moi, laisse-moi, s'écria-t-elle, le repoussant de ses „bras comme un homme.

„Puis elle se jeta, comme affolée, dans sa chambre."

Voici maintenant la même jeune fille à l'église. C'est le moment d'un grand office. Les paysans, dans cette église rurale, participent activement. On ne chante pas dans les églises de chez nous, de l'ancien royaume, surtout dans ce monde de bourgeois et de nobles et de fonctionnaires, mais là-bas, chez eux, ils chantent, et les fonctions de chantres sont remplies par des paysans.

Rien n'est plus beau que d'entrer dans une de ces églises et de voir les places réservées pour les plus considérés de ces paysans. On ne voit pas leurs noms écrits au-dessus des stalles, mais on a le spéctacle, magnifique et émouvant, de la série digne des vieillards, s'appuyant sur leurs bâtons d'un royal geste de berger, pour écouter l'office.

Le chantre de ce village-là aime une jeune fille, et l'office s'en ressent:

[1] *L'opinion du village (Gura Satului).*

BIBLIOTECA CENTRALĂ

„A la messe, l'église était pleine; aujourd'hui, tout le village „est venu chanter: „Christ est ressuscité".

„Marian a lu les Actes des Apôtres; Stan, le chantre, a cir- „culé à travers l'église, portant sa boîte à offrandes, la tête „élevée en signe de fête, s'arrêtant chaque fois qu'on en- „tonnait: Gloire au Père.

„Devant Hélène aussi, il a passé. Il s'est arrêté devant elle, „la considérant avec bienveillance.

„Boujor a chanté l'hymne, la chanson sacrée.

„Quand il a prononcé les paroles: „L'ange s'écria", comme „une flèche passèrent les sons du chant dans l'âme d'Hélène. „Elle rougit. Son coeur battit plus fort et ses yeux restèrent „fixés sur les lèvres du chantre.

„Boujor avait chanté souvent et s'y entendait; mais elle „paraissait redouter que, cette fois, il se compromettrait et, de „fait, lorsque Boujor arriva au passage: „—„Lève-toi main- „tenant", où le chant est le plus beau, ses yeux rencontrèrent, „parmi une centaine d'autres, deux yeux dont le regard fixe „le rendit muet. „Lève-toi"..., et plus rien. Le chant qu'il avait „tant de fois chanté bien, ne lui revenait plus. Il s'arrêta au „milieu. Un instant, son regard se fixa sur celui d'Hélène, puis „il parcourut, effrayé, tout ce qui était autour de lui, livres et „gens.

„Le chant l'avait quitté et la voix lui manquait.

„Hélène voulait s'enfuir de l'église et, cependant, à ce mo- „ment, à ce moment juste, elle ne le pouvait pas.

„En avant, poursuis, en avant, cela marchera", disait son „regard, et ce regard rendit à Boujor la suite et la voix. Il „continua le chant, et dans son chant il y avait toute son „âme."

Veut-on savoir comment se prépare dans le calme sacré de la maison maternelle ces simples âmes, si délicates? Écoutez:

„Le métier à tisser et le métier à canevas sont deux champs sur lesquels personne ne sait semer les fleurs comme Hélène. On en parle tout autour aussi loin qu'arrive la bonne nouvelle. On dirait qu'il y a un charme dans ses doigts. Elle a eu, aussi, quelqu'un d'expérimenté pour le lui enseigner. Toute sa vie la Mère Sanda n'a fait que des carpettes et des chemises à fleurs.

Il y a peu de jeunes filles qui se marient à Vezura sans la vouloir marraine, car elle a toujours quelque chose sous la main pour la dot de la mariée. Mais Hélène commence à la dépasser elle-même. Elle trouve la forme et les proportions, traçant la bande entre les fleurs, apposant le vert au rouge, fixant sur le fond blanc la fleur noire, à côté une feuillette en fil d'or, le tout si bien fondu ensemble qu'il paraît n'être pas travaillé, mais bien sortir de la tige."

J'ai dit que cette littérature a tout de même une direction; cette direction est une direction morale [1]. Dans tous les récits de M. Slavici, on voit ceci: des gens qui se sont querellés entre eux, de vieilles inimitiés de famille qui ont duré pendant des années; puis à un certain moment ils doivent se réconcilier nécessairement. Une fête de famille, un rien parfois qui fait que quelque chose s'est mu dans toutes ces âmes, et alors on voit aussitôt disparaître la haine accumulée. Et cela se fait de la manière la plus simple et la plus douce.

Voilà: les deux paysans ennemis vont ensemble et, tout-à-coup, le chemin se partage: il y a un chemin à droite et un chemin à gauche. L'un d'eux veut prendre vite le chemin de gauche, et alors celui qui désire la réconciliation dit:

— Non, prenons le chemin de droite.

Et, lorsqu'il a dit: „prenons le chemin de droite", cela signifie que la réconciliation s'est accomplie.

Et, dans les **Voisins,** l'autre répond:

„ — Allumez les chandelles, apportez les chandelles et allumez-les, car il est bon et grand le jour où nous sommes arrivés.

„Les yeux se remplirent de larmes, alors que Baciu et Anne restaient les yeux abaissés et leur fils regardait joyeusement et le coeur ouvert les commensals.

---

[1] Voici cependant un recueil de sentences montrant une attitude absolument paysanne, de soumission absolue aux lois de la nature dominante:

„L'homme ne fait rien, rien lui-même; tout se passe à travers sa vie."

„C'est en vain que l'homme cherche à s'opposer aux instincts de la nature."

„L'homme ne vit qu'une fois, et misérable est celui qui ne prend pas de cette vie ce qui est sous la main."

Et pour l'attitude envers le milieu humain:

„Les moments viennent, les moments s'en vont; le monde poursuit sa marche, et l'homme est tantôt avec le monde, tantôt contre lui."

„Ici, continua André, ici, voisin, ici, voisine. Faites place. Ici, aux premières places. Soyez les parrains de la plus belle des noces. Viens, garçon, et apprends comment l'homme se réjouit de la joie d'un autre homme."

Ou bien, dans la maison d'un paysan qui est en inimitié avec un autre, il y a des noces; le voisin regarde, sa haine fléchit de plus en plus, et il se décide, il prend la grande décision. Il s'adresse à sa femme et lui dit:

— Prenons un présent et passons dans la maison voisine.

A celui qui croyait sa demande de mariage refusée, le père de sa désirée trouve l'heure de dire:

„Écoute, toi, Boujor. Mais je ne t'ai pas dit que je ne te la donne pas.

„Quand ils se trouvèrent dans la rue, Boujor se dirigea du côté de la croix.

„— Arrête, dit Mitrea, à droite ! Hélène était assise sur le rebords du mur devant la maison de Stan et s'embrassait avec Mère Sanda, la mère de Boujor."

Et parfois le sourire de l'enfant dans le berceau de bois clôt la série des épreuves:

„L'automne suivant, au-delà de trois collines et par delà trois vallées, dans l'ombre d'un tilleul un nourrisson. Le chien Scormon est couché à côté et regarde, en silence, l'enfant qui se joue avec ses menottes, marmottant des paroles d'un sens profond."

On voit bien que chez cet écrivain, fils de paysan lui-même, il y a aussi l'ancien séminariste, celui qui devait être prêtre. Il y a une prédication qu'ils s'est interdite, et cette prédication, qu'il ne fera jamais dans l'église, il la fait dans ses livres; mais ce geste est inconscient. Ce n'est pas l'intention de moraliser ses contemporains, c'est l'émanation religieuse et morale de toute cette âme rurale qui donne comme une bénédiction à la littérature qui en part.

Bien différent de Slavici est cet autre : Creangă. Un Moldave, vivant dans une région de montagnes, région où les paysans appartiennent à une vieille race forte. Si le paysan de Transylvanie est le paysan asservi, si le paysan colonisé de la

région occidentale de la Transylvanie est un paysan libre, entre les paysans mêmes des Principautés il y a tout de même une différence marquée, et la voici:

Du côté de la Valachie, on a le paysan vivant patriarcalement, le paysan qui n'a pas combattu, le paysan qui n'a pas formé d'État; l'État s'est formé par une confédération rurale, il ne s'est pas formé par une conquête, mais ce n'est pas lui, le paysan, qui a rempli, d'un siècle à l'autre, une fonction militaire, tandis qu'en Moldavie c'est autre chose.

Le village ne se cache pas. Il n'est pas au milieu de la forêt fermée à l'envahisseur. En Moldavie, on a le paysan qui ose présenter sa maison, qui est fier de son village, qui sent bien que ce village il peut le défendre en ancien guerrier. Et il sait aussi qu'à côté de ce village et d'autres villages il y a la citadelle, il y a la forteresse.

La Valachie, c'est un pays de paysannerie qui, à un certain moment, **a trouvé** la forme de l'État. C'est une vieille **Romania** devenue d'elle-même un principauté de façon plutôt impériale en ce qui concerne les droits du maître par rapport à ses sujets. La Moldavie c'est un pays conquis par des Roumains sur d'autres Roumains, c'est un pays organisé, et militairement organisé.

Le district, ce n'est pas le district du **juge (jude)**, du **judex**, comme en Valachie; c'est le district du commandant de la forteresse. Chaque forteresse a, autour d'elle, un carré de territoires qu'elle domine.

Le paysan Creangă surgit de la région moldave de montagnes où la vie est plus énergique qu'ailleurs. Il a donc une autre façon de parler que le paysan de la région où est né M. Slavici. Ce paysan a, en outre, une qualité qui tient à un certain mélange de races: il est plus compliqué que l'autre et, à l'égard des phénomènes de la vie, il a un sens de la relativité des choses, il a une intelligence de la profonde ironie qui est au fond de l'existence humaine, il a un prévision du mystère, bien que ce mystère il ne le regarde pas avec des yeux terrifiés. La façon d'écrire de Creangă se distinguera ainsi nettement de celle de son contemporain et de son ami transylvain.

Voici, dans notre Moldave, prêtre ayant jeté le froc aux orties, mais, sous sa bonhommie narquoise, zélé instituteur dans l'ancienne bonne ville de Jassy, la façon dont se présentent ses premiers souvenirs d'enfance, celle dont il parle de sa mère:

„Je ne sais pas comment sont faits les autres, mais moi, en „pensant à la place de ma naissance, à la maison de mes pa„rents à Humuleşti, à la colonnette de l'âtre où ma mère attachait „une ficelle à bobine pour que les chats s'épuisent à en jouer; „au rebords de l'âtre recouvert de terre grise auquel je m'atta„chais pour me tenir debout; au fond élevé du même âtre où „je me cachais lorsque nous jouions, nous, les garçons, à la cache„cache et à d'autres jeux et jouets pleins de gaîté et de charme „enfantin, le coeur me paraît tressaillir de joie.

„Mon Dieu! comme ils étaient beaux ces temps-là, car mes „parents et mes frères et mes soeurs étaient en bonne santé et „rien ne manquait chez nous, et les garçons et les filles des voi„sins se trouvaient sans cesse en visite à notre maison. Et tout „marchait à mon gré, sans ombre de chagrin, de sorte que „tout le monde semblait être à moi.

„Et j'étais gai comme le beau temps, et espiègle et enfan„tin comme le vent dans sa fureur.

„Et ma mère, qui était peureuse pour mes coups, me disait „parfois, avec un sourire, quand le soleil commençait à se mon„trer après une longue pluie:

„— Sors, enfant aux boucles blondes, et ris au soleil; peut„être le temps s'en rassérénera-t-il.

„Et, de fait, le temps se rassérénait après mon sourire.

„Il savait, voyez-vous, le soleil, avec qui il a affaire, car „j'étais le fils de ma mère, qui, elle aussi, savait, de fait, accom„plir beaucoup de miracles, et de grands: elle chassait les noirs „nuages qui pesaient sur notre village et envoyait ailleurs „la grêle, rien qu'en fixant la hache en terre devant la porte; „elle faisait geler l'eau avec deux seuls pieds de vache, à l'éba„hissement de tous. Elle frappait le sol ou le mur avec un mor„ceau de bois, lorsque je me cognais à la tête, à la main ou „au pied, disant:

„— Tiens, tiens.

„Et aussitôt la douleur passait.

„Quand, dans le poële, le tison brûlant frémissait, ce qui doit

„signifier vent et mauvais temps, quand il sifflottait,—on disait „que cela dénonce de mauvais propos—, ma mère l'en tançait „sur la place, devant l'âtre, et le frappait à petits coups avec les „pincettes pour modérer un peu l'ennemi.

„Et plus que cela: si un petit peu mon regard l'inquiétait, „aussitôt, mouillant un doigt dans la bouche, elle préparait un „peu de boue avec la poussière recueillie sur le talon de la „chaussure ; elle prenait le noir qui suintait à la bouche du poële, „disant:

„— De même que le mauvais oeil n'a pas de prise sur le talon „ou sur la bouche du poële, ainsi en soit-il de mon petiot".

„Et elle me faisait un point noir au front pour que son trésor „ne soit pas en danger.

„Et elle en faisait bien d'autres.

„Telle était ma mère à l'époque de mon enfance, pleine de „choses merveilleuses, autant que je puis m'en rendre compte."

Voyons comment le temps de cette heureuse enfance, si regrettée, se passe:

„Ainsi nous nous visitions entre garçons et filles le métier à tisser en main, ce qui à la campagne s'appelle une veillée, car c'est surtout dans la nuit qu'on le fait, chacun occupé à son travail à lui. Combien je travaillais de bon coeur rivalisant avec la petite Marie et, comme le fuseau grésillait, ainsi grésillait le coeur dans ma poitrine, par amour pour la petite Marie, Dieu m'en est témoin. Et je me rappelle qu'une fois dans l'obscurité, dans une assemblée à égrener le maïs, j'ai fait sortir une souris du sein de la petite, une souris qui allait la rendre malade d'effroi si je n'avais pas été par là. Puis, l'été, les soirs de fêtes, avec les grandes filles aux champs, sur les collines et surtout dans les près au bord de l'eau et dans les taillis pleins de belles surprises, à cueillir les rameaux de jeune saule pour en faire de la couleur jaune ou des herbes à colorer les fleurs du tissu, ou l'herbe du pré et la fleur jaune pour en parfumer les vêtements—, qui allait les chercher?..."

Çà et là le souvenir de ripailles rabelaisiennes se mêle à ces touchants souvenirs d'une enfance rieuse:

„Que voulez-vous?, il n'y a que deux fois dans l'année la veille

de grandes fêtes. Et même je me rappelle qu'à tel endroit nous nous pressâmes si fort que la table de l'hôte en fut renversée avec tout ce qu'elle contenait en fait de mets, droit au milieu de la chambre, de sorte que le prêtre en fut couvert de honte pour nous. Mais l'hôte dit, bénin:

„— Là seulement où il y a quelque chose, on peut en verser, mais tout de même un peu d'attention ne nuit jamais.

„Puis, à la fête du patron de l'église, le repas commun durait toute une semaine, et il ne fallait que du ventre pour y loger l'offrande de blé et les mets, tant il y en avait. Et des chantres, des prêtres, des évêques et toute espèce de gens de partout se rassemblaient pour le patron de l'église de Humuleşti et ils partaient tous contents. Et même chez les nôtres beaucoup d'étrangers étaient accueillis."

Il faut cependant se bien garder de croire qu'on ne travaille pas dans la petite communauté rurale:

„Car je dois vous dire qu'à Humuleşti filles et garçons, femmes et hommes tissent et on y fait nombre de pièces de manteau; noires et de jeune agneau, qu'on vend aussi bien par morceau et cousues, sur place même, aux marchands arméniens qui viennent exprès d'autres places: de Focşani, de Bacău, de Roman, de Târgu-Frumos et d'ailleurs, et de même aux foires de partout. C'est dont se nourrissent les gens de là-bas, paysans à domaine commun jadis, mais restés sans terres et vendant de la marchandise sur pied : bétail, chevaux, cochons, brebis, fromage, laine, huile de fruits, sel, farine de maïs; des manteaux: grands, genouillères et **sardaci** ; des pantalons collants, des pantalons flottants, de grandes chemises, des tapis et de carpettes à fleurs, des essuie-mains choisis de soie grège et autres produits, qu'ils menaient le lundi au marché ou le jeudi aux couvents de nonnes auxquelles le marché est plutôt incommode."

Aussi ne faut-il pas le croire lorsqu'il assure que Dame Oiseuse fut la patronne de son enfance à lui:

„En dormant je ne demandais rien à manger; si je me levais, je n'attendais pas qu'un autre m'en donne et, lorsqu'il y avait quelque chose à faire, je donnais de rares visites à la maison. Et j'avais aussi d'autres qualités : quand on me prenait par le mauvais côté, on n'arrivait pas à grande chose avec moi;

quand on employait la douceur, pas plus, et, quand on me laissait à ma propre direction, j'en faisais une de telle façon que Sainte Anastasie même, la Sainte aux antidotes, n'aurait pas été en état de la réparer, malgré tous ses moyens."

Sa classe il la représente et il l'aime profondément. Il saigne de ses souffrances à elle, sachant que „celui qui se lève plus tôt est dans leur village le maître et il les opprime et leur crie pis qu'aux bêtes". Il conserve la conscience forte que „dans ces mains de paysans déchirées par les mauvaises herbes et pleines de durillons ils vous tiennent vous tous depuis tant de siècles et vous rendent la vie agréable et abondante".

Et c'est par reconnaissance pour ceux dont il vient qu'il exhaussera jusqu'à l'épopée le modeste conte populaire, créant de son cru des figures comme celle du géant Gerilă, prosopopée de gel, qui, lorsqu'il sifflait, „tout ce qui se trouvait autour l'accompagnait : le vent gémissait comme un fou, les arbres de la forêt se plaignaient, les pierres criaient, les brindilles grésillaient et même le bois à chauffer éclatait de froid. Et les écureuils, tassés les uns sur les autres dans les ouvertures des vieux troncs, soufflaient chaud sur leurs onglés et pleuraient dans leurs poings fermés, maudissant l'heure même de leur naissance."

Nicolas Gane n'est pas un fils de paysans. Il vient presque de la même région que Creangă, mais il est un rejeton de petits boïars, ayant probablement une ascendance historique beaucoup plus importante. Le milieu dans lequel il vit est la bourgade moldave, qui a un caractère tout-à-fait différent de la bourgade valaque, de la bourgade de Transylvanie et des régions voisines. Un monde très ancien, très paisible. Chacun connaît son voisin; on va d'une maison à l'autre et on perd en grande partie le temps rien qu'à ces visites; mais on se tolère et on s'aime. Je ne sais pas si on finit par s'aimer parce qu'on se tolère, ou bien si on se tolère parce qu'on a commencé par s'aimer; ce sont deux façons différentes de procéder.

Les meubles sont vieillots, on ne fait guère de bruit. Les canapés, les chaises sont très usés, mais personne ne s'en aperçoit, puisque, dans chaque maison, c'est ainsi. Et on se dit

des choses de rien avec des gestes très importants, qui sont eux-mêmes anciens.

Voici, par exemple, la façon dont Gane présente une de ces maisons de campagne:

„Tout était archaïque autour de moi. Les sièges étaient en noyer „avec de hauts dossiers et des appuie-mains, ressemblant plu- „tôt à des stalles. Le lit était aussi très élevé, de sorte qu'un „enfant n'aurait pas pu y monter. Une horloge à coucou, son- „nant les demies et les quarts, était accrochée au-dessus d'une „armoire tout aussi ancienne et, sur l'armoire, brûlaient deux „chandelles dans des candélabres d'argent. Aux fenêtres pen- „daient des rideaux de damas pris dans des anneaux enfilés „sur une verge de fer..."

Et ainsi de suite. Et le monde qui y circule correspond à cette couleur doucement terne, passée. Il y a une fête de famille. Les vieux époux veulent se témoigner, devant le public, une tendresse qui n'offense personne. Et écoutez de quelle façon ils parlent:

„ — Depuis ton mariage, Marguiolitza, je n'ai pas dansé „avec tant de plaisir, dit-il (le septuagénaire), se jetant, es- „soufflé, au fond du fauteuil. Viens m'embrasser ici, sur la joue... „Tu sais, comme dans notre lune de miel, car bientôt il y „aura trente ans de notre mariage... Dommage qu'il n'y aura „plus qu'il n'y a été.

„— Non, vieux brigand, Non! Je ne croirai jamais à tes paro- „les. Je vois tes yeux qui jouent dans ta tête.

„— Ohé laoutars!... „Venez près de moi", ordonna-t-il, sor- „tant de ses poches une poignée de sous. „Voyez-vous cette „vieille ferraille? Je vous la jette toute à la tête, si vous ne me „jouez pas à mon gré une chanson de fond, des anciennes, une „Ah, mon âme, ah!", pour me rappeler des jours où ma femme „était demoiselle. Il est vrai que c'est assez loin, ajouta-t-il, „clignant de l'oeil.

„ — Tiens, vieux coureur, tiens..., pour ne plus penser à d'au- „tres, dit la vieille dame, l'embrassant sur la joue de tout son coeur, de sorte que la pharmacienne, délicate, s'en évanouit „d'effroi, la face dans ses deux mains."

Le boïar Étienne porte l'antérie de **coutnié** „à tchouboucs", ceint d'un large châle turc; il a sur la tête un fez rouge à gland d'un bleu-foncé. La dame Marguiolitza est encadré de

deux rangées de boucles à chaque tempe. Le pharmacien du bourg voisin est „un Allemand au visage ramassé, aux moustaches hérissées, pleines de tabac, et au nez retourné comme une pipe, sur lequel à cheval deux lunettes grandes comme des fenêtres". „Madame la pharmacienne, a un „ne m'oublie pas" dans les chevaux et une rose à la place du coeur. Elle est pâle, délicate et éternellement amoureuse de la lune, paraissant dire : „Ne me laissez pas m'envoler." Et on voit encore „le catéchète" (le curé), l'administrateur de la circonscription, „attaché à un sabre dans lequel il s'empêtrait sans cesse", etc.

Des femmes énergiques surgissent en dominatrices. Telle la tante du conteur:

„Haute et robuste, de grands yeux sévères, bombés, prête à distribuer des soufflets et toujours mécontente de tout ce qu'on faisait. Dès le premier jour, elle prit les clefs du dépôt d'aliments, du grenier, de la grange, se mit à nettoyer, à blanchir de chaux partout; elle changea les meubles d'une pièce à l'autre, et tout cela accompagné de bruit, avec des mots comme ceux-ci criés à haute voix: „Mais était-ce bien une habitation humaine? Peut-il y avoir plus de désordre dans la dépense, plus de scandale dans l'administration?..." Sa bouche y allait ainsi du matin au soir et ne se fatiguait mie.

„Et puis elle était dévote, ma chère tante, et toujours la légende du rêve de la Vierge au sein. Surtout le matin elle était le coeur contrit, lorsqu'elle priait devant les icônes: „Notre père qui es aux cieux, que ton nom soit sanctifié, que ta volonté soit faite... Vilain corbeau, que la flamme te lèche", criait-elle tout à coup, au milieu de la pièce, „ne vois-tu pas la poussière sur l'armoire ?". Puis, sautant comme une lionne sur le dos de la servante, qu'elle rencontrait, elle la prenait par l'oreille et lui mettait le nez dans la poussière, pour continuer à prier."

Et surtout le monde respectueux sans servilité des paysans, qui n'ont jamais été serfs:

„A ce moment je vis entrer par la porte de la cour les villageois venant féliciter leur nouveau maître. Les vieillards avançaient en tête, tenant un agneau, une poule, une écuelle à

oeufs, des cadeaux de bienvenue. Dès le milieu de la cour ils retirèrent leurs bonnets de laine et s'inclinèrent profondément à ma vue. Et moi, sans plus attendre, j'allai en hâte au milieu d'eux, je tendis la main aux plus âgés et les abordai avec ces mots:

— Je suis heureux de vous retrouver en bonne santé, bonnes gens... Quelles nouvelles?

„— Nous vous souhaitons la bienvenue, jeune seigneur. De longues années encore! Entre nous tout est bien, **pace bună.**

„Puis ils me présentèrent les cadeaux et, à mon tour, je leur fis distribuer quelques mesures de vin. J'étais vraiment heureux de me revoir après de longues années d'éloignement de nouveau à la place de ma naissance entre les miens. Voici le Père Nicéphore, vieux chef du village, notable à six boeufs, voici le Père Le Luth, le joueur de cornemuse des veillées et des balançoires; voici le Père Thomas le chasseur, celui qui m'a pour la première fois mis le cigare aux lèvres et le fusil dans la main. Je les revoyais tous, mais plus chenus, plus courbés qu'à mon départ, et de leurs rangs, ci et là, il y en avait qui manquaient, cueillis par la main de Dieu, comme ils le disaient dans leur langage champêtre."

Ce qui dépasse cette vie médiocre, mais touchante dans sa médiocrité, ce sont deux choses: d'abord la nature elle-même dans la spontanéité de sa beauté, la nature que ne veut pas décrire Creangă, mais que l'on sent dans son récit et, ensuite, un certain sentiment du mystère.

Chasseur de tradition, chasseur passionné, Gane connait à toute heure tous les recoins de ce paradis de collines vertes sur le fond bleu des horizons, qui se développe en gradins harmonieux sous les vieilles Carpathes en marge du Séreth majestueux et de la claire et mobile Moldova:

„Nous descendions maintenant vers l'étang... Un brouillard dense recouvrait la surface de l'eau comme le voile de la nuit, à travers lequel ne pénétrait aucune des étoiles brillantes pour s'y mirer; et l'eau dormait profondément avec les poissons du fond et le gibier ailé d'en face.

„Deux heures entières je veillais dans le sommeil de l'étang, le fusil en main, prêt à tirer, et, pendant ce temps, on n'enten-

dait que de loin en loin comme une note perdue dans les abîmes du silence quelque faible coassement étouffé d'un canard qui, le bec dans l'aile, rêvait, peut-être, de l'approche de l'ennemi.

„— Bientôt le jour va poindre, il faut aller sur l'eau, me dit le Père Thomas le jardinier.

„En effet une ligne blanchâtre timide, à peine saisissable, apparaissait comme un lointain désir d'amour en marge de l'horizon.

„Nous montâmes tous les deux dans un bateau, et le Père Thomas le jardinier, qui s'entendait à tout, prit la rame et, après a-„voir conduit l'embarcation dans l'intérieur de l'étang, l'arrêta „dans les roseaux, près d'un tourbillon.

„— Maintenant, attention, me dit-il, car, dans peu, les volatiles „(les canards sauvages) commenceront à se mouvoir sur l'eau.

„Et moi, plein d'impatience, je restais prêt à tuer toute l'en-„geance, pensant d'avance combien je serai fier de revenir chargé „de gibier.

„La ligne blanchâtre, timide, grossissait chaque moment et „devenait de plus en plus vive et brillante. On aurait dit qu'un „déluge de lumière cherchait à envahir la terre, sans trouver „sa voie.

„Voici la cime des collines environnantes; voici le clocher du vil-„lage s'allumant d'une flamme rouge; voici tous les nuages „en flammes et les étoiles luisantes s'éteignant tour à tour sur „la voûte bleuâtre.

„J'assistais au réveil de la terre; j'attendais le soleil qui s'an-„nonçait avec tant d'éclat, et j'en avais presque oublié les ru-„sés canards qui, maintenant, se prirent à battre de l'aile et „à nettoyer leurs plumes dans leurs couchettes. Lorsque, tout-à-„coup, des bas-fonds boueux de l'eau, un cri rauque, long, as-„sourdissant, tissu de mille notes, faisant assaut de stridence et „de sons perçants, domina tout l'étang, de fond en comble. C'é-„taient les grenouilles qui, réveillées, célébraient en choeur le „lever du jour. Hideuses comme elles l'étaient, avec leur chant „discordant, cependant cette clameur de joie, cette adoration vers „le soleil qui venait les réchauffer, avait quelque chose de „touchant.

„Puis, au moment où le soleil enflammé se présentait au-„dessus de l'horizon avec tout l'éclat d'un dominateur du globe, „leur chant s'arrêta tout aussi subitement qu'il avait commencé,

„et alors tout l'étang, réveillé, se prit à s'agiter autour de moi.
„Un peuple entier d'oiseaux fourmillait maintenant de tous
„côtés: les échassiers à longues jambes étendues tournoyaient
„en larges cercles au-dessus de l'eau; les gélinottes agiles sau-
„taient d'une tige de nénuphar à l'autre, et l'essaim d'étour-
„neaux battait des ailes dans les roseaux, se laissant effrayer
„par le chant du vent dans le fouillis. Puis des oiseaux aux lon-
„gues encolures, des oiseaux pêcheurs, des canards, des plon-
„geurs criaient, se jouaient dans l'onde et dans l'air, sans cure
„du danger qui les menaçait."

Et, puisque cette nature a son mystère, ce mystère sera mêlé à la vie de tout être humain.

La mort a chez les simples de ce pays un caractère de majestueuse résignation:

„Cinq jours seulement Jean Urdilă fut au lit, mais le cinquième jour, le dernier de sa vie, il me pria d'arrêter l'horloge sur laquelle il s'était habitué à lire les heures.

„— Je ne veux plus savoir le mouvement du temps, dit-il avec son air de patience et de décision en tout.

„Puis il fit venir une servante pour ouvrir une vieille caisse de Braşov, cachée dans un coin sous des carpettes, et ordonna qu'on en fit sortir le contenu.

„— Avec cette chemise, cousue de la main d'Ilinca (sa fille), habillez-moi après la mort.

„Puis, après quelques moments de silence, il ajouta:

— Revêtez-moi des habits de drap noir, donnés par notre seigneur, que Dieu lui pardonne, l'année de son trépas...

„C'était admirable de voir avec quel sang-froid il désignait le prêtre qui doit lui lire les prières des morts, la place où doit être posé son cercueil, l'image qu'il veut avoir sur la poitrine, les personnes qui doivent avoir sa garderobe. Et plus il parlait et descendait aux détails, plus son visage se rassérénait: il lui paraissait s'alléger le coeur, un rayon de joie semblait lui descendre d'en haut sur le front sillonné par les ans et élever ses sens comme si joyeux il se préparait pour son dernier voyage."

L'auteur nous dira aussi ce qui est arrivé dans une vieille maison, dans laquelle il arrive le soir et trouve une vieille femme qui prétend être traitée d'une autre façon qu'une servante.

„Pardonnez-moi, jeune seigneur", dit la Mère Axinie, „de m'être assise devant vous; le seigneur lui-même me permet de m'asseoir devant sa personne. Car je suis ici plus qu'une servante. Le seigneur m'appelle Mère Axinie."

Il regarde une toile, et il voit, sur la toile, une femme revêtue d'un ancien costume [1], qui ressemble à cette servante tzigane, et le jeune maître finit par apprendre (il s'en rend compte, sans rien demander à personne, rien que par la ressemblance des figures) qu'il y a eu quelque chose dans la famille, que le grand' père a regardé à côté et que ce regard à côté a fait surgir au monde cette Tzigane qui ressemble si étonnemment à l'ancienne maîtresse de la maison. Et toute une tragédie se révèle: la haine, profonde, entre les deux soeurs, dont l'une était humiliée par la présence de l'autre et surtout par la conscience que cette autre avait de son origine. Or, un drame se passa jadis dans la maison au secret. La vieille Tzigane aux traits nobles parle:

„Un jour (que ce jour n'eût jamais été dans ma vie!), alors que „le boïar Grégoire et sa femme étaient absents de la maison, „la demoiselle Élisabeth me chercha un prétexte de rien pour „des douceurs qui s'étaient gâtées. Elle ordonna de me jeter à „terre (que Dieu le lui pardonne!) et, de sa propre main, elle „prit le fouet et m'en frappa avec une haine de soeur sur la „tête, sur la poitrine et sur les reins jusqu'à ce que le fouet „lui tomba des mains de lassitude. Et elle aurait continué à me „frapper si elle en avait eu la force; mais elle ne l'avait plus.

„Pendant deux mois, j'en fus malade à en mourir et on avait „allumé le cierge à mon chevet. Mais j'avais des jours à vivre, „et je me remis.

„Mais, juste une année après, ce jour même de mercredi, et, „si je ne me trompe, précisément à partir de cette heure (ou „bien, non, je mens, deux heures plus tard), donc, à minuit, „quand la demoiselle Élisabeth dormait le mieux, elle entendit, „la pauvre, quelqu'un cogner à la porte: une fois, deux fois, „trois fois. Elle ne voulut pas ouvrir, mais la porte, bien que

[1] „Mais ce qui m'intéressait plus que l'ameublement de la chambre c'était un vieux portrait de famille peint à l'huile et enfumé, représentant une vieille dame aux boucles pendant sur le front, à huppe au dessus de la tête, à dentelles autour du cou, si larges que la tête en apparaissait comme sur un plateau."

„fermée en dedans, s'ouvrit d'elle-même comme par miracle „et qu'est-ce qu'elle vit ?... Que Dieu me garde de pareille ren- „contre! Elle vit un cercueil qui entra de soi-même dans la cham- „bre et qui étant entré, le couvercle sauta avec bruit, une om- „bre blanche en sortit. Or, quelle était cette ombre?... Elle-même, „la demoiselle Élisabeth, telle qu'elle doit être en ce moment „dans l'autre monde.

„Et, un fouet à la main, elle se dirigea vers la demoiselle „vivante et se mit à la frapper sur la tête, sur la poitrine et sur „les reins, précisément comme elle m'avait frappée, moi, jus- „qu'à ce que la pauvre défaillit de terreur et de souffrance.

„Puis, ombre et cercueil disparurent.

„Le lendemain, on trouva la porte tout aussi fermée par „dedans. La demoiselle Élisabeth n'avait aucune tache bleue sur „son corps, mais la fièvre la secouait si terriblement qu'elle en „tremblait comme je le fais maintenant. Que Dieu me garde „d'être à la même mesure que la défunte."

Et puis le phénomène se répète, chaque fois, au moment où la soeur avait frappé la soeur:

„Le médecin auquel elle avait confessé l'accident, ne donnait aucun espoir, le boïar Grégoire était très inquiet, mais le troi- sième jour la fièvre la quitta, lui en restant la seule faiblesse de ces transes, et le quatrième jour elle était parfaitement en bonne santé et elle le resta pendant onze mois et vingt-neuf jours. Mais, lorsque l'année fut révolue, juste à l'heure de minuit, elle se vit de nouveau sortir du cercueil et elle subit de nouveau le terrible châtiment dont elle avait gagné la fièvre. Et ainsi de suite chaque année, le même jour et à la même heure, la même vision lui apparaissait jusqu'à ce que la cinquième année on la trouva morte dans ses draps."

Et la Tzigane finit par dire:

— Que Dieu lui pardonne",

de la façon dont elle-même lui a pardonné.

Or, entre la morale des paysans de Slavici, qui oublient une haine d'une vie entière pour participer à la solennité de la mai- son voisine, pour mêler leur sourire au sourire de ceux qui, jusqu'à ce moment, les ont eus en haine, et entre le châtiment

de la soeur boïare, qui a osé frapper sa soeur tzigane, et celle-ci en raconte l'histoire, les yeux mouillés de larmes, pour finir par ce pardon, il y a une similitude, il y a une ressemblance absolue de morale. Et ce n'est pas seulement la morale de trois écrivains: c'est la morale d'une race.

III.

Nouveaux problèmes sociaux dans les conteurs roumains du XIX-e siècle.

Ainsi des écrivains, même des écrivains ayant fait des études, des hommes cultivés qui cependant viennent, en fils de paysans ou de propriétaires, de cette campagne dont ils s'occupent, conservent, à côté de la partie de leur âme qui s'est formée peu à peu à travers leur vie, à travers leurs études, à travers leurs lectures, une autre partie, qui leur vient du fond ancestral. Et, même si l'écrivain se propose de présenter ces réminiscences dans la lumière de telle ou telle théorie, il ne peut pas s'empêcher, aussitôt qu'il pense à ces choses de son passé, de le faire de la même manière dont les aurait présentées, avec son talent à lui et avec ses propres moyens de s'exprimer, n'importe quel paysan vivant dans son village, ne s'étant jamais détaché de son endroit natal.

Il y a de ces dualités dans la nature humaine, et ces dualités sont peut-être plus communes qu'on ne le croit. Il y a des écrivains qui ne s'en rendent pas compte, et il y a des critiques qui s'en rendent compte tout aussi peu. L'âme humaine paraît unitaire par un acte de sa volonté, par un acte d'hypocrisie souvent, mais l'âme est beaucoup plus compliquée qu'on ne l'admet, et certains côtés qu'on désirerait refouler, qu'on désirerait oublier, paraissent aussitôt que l'individu humain se trouve dans une situation qui lui permet d'exprimer ce qu'il suppose ou ce qu'il désirerait avoir oublié.

Mais il y a une troisième catégorie d'écrivains roumains du XIX-e siècle, présentant un autre cas de conscience, qui s'est présenté aussi dans d'autres régions. Et l'exemple roumain,

pour être plus simple, plus facile à étudier, plus sincère, peut servir mieux que des exemples choisis dans une société beaucoup plus mélangée, beaucoup plus complexe, dans une société qui trouve beaucoup plus de moyens de cacher ce qu'elle veut cacher que d'exprimer ce qu'elle veut exprimer.

Il s'agit des écrivains dont les récits, nouvelles ou romans, prétendent présenter une situation et tirer de cette situation des conclusions données.

Est-ce une littérature à thèse? Peut-être oui, parfois, mais il ne faut jamais confondre la littérature à thèse avec la littérature qui étudie un cas et prétend dégager ce qui en ressort. Au fond, la littérature à thèse, c'est celle dont **on sent** l'intention de présenter la thèse. Aussitôt que, la thèse existant, elle est mêlée au récit et fondue dans l'âme même de l'écrivain, on ne la voit pas. Le critique seul l'aperçoit, lorsqu'il étudie l'ensemble de l'oeuvre, mais on n'est pas, à chaque moment, sollicité pour voir si la question dont il s'agit est voisine du but que l'auteur entend poursuivre.

Cette littérature roumaine, présentant certaines situations pour en dégager des enseignements, est, si on veut, assez ancienne, et je relèverai même un de ses caractères particuliers.

Dans les grandes littératures, on se soumet au courant. Ce sont les courants qui dominent à une certaine époque; on ne risque pas d'être autrement que les autres. Il y a donc une détermination générale, à laquelle on est forcé de se soumettre. Il y a un goût du public, qui recherche le livre, il y a les ordres péremptoires de l'éditeur; toutes ces choses-là n'existent pas dans des pays où la littérature peut se risquer sans être au bras d'un éditeur, où on peut très bien braver le goût du public, car ce goût est très partagé et la mode n'est pas la dominatrice qu'elle est dans les grandes civilisations. De sorte que étudier une petite littérature a toujours cet avantage: on voit à côté plusieurs tendances, plusieurs façons de penser, de sentir; plusieurs manières peuvent cohabiter, tandis que, dans les grandes littératures, la manière périmée disparaît, la façon d'écrire qui n'est plus au goût de tout le monde, puisqu'il y a un: tout le monde, doit être abandonnée.

Dans les petites littératures, les petites individualités peuvent donc se manifester à leur gré. On peut se rappeler de choses d'avenir très lointaines, de sorte que le passé le plus vivace et l'avenir le plus hasardé se présentent unis.

Et voici pourquoi le récit ayant pour base une situation révolutionnaire, une situation de changement, le passage d'un état de choses à l'autre et entendant juger ce passage et les acteurs qui préparent à ces révolutions, les personnages qui déterminent le mouvement, voici pourquoi cette littérature peut être très ancienne, sans cependant dominer l'époque où elle commence à se manifester.

Il faut attendre chez nous jusque vers 1860-1870 pour avoir une autre littérature que celle des ruraux, comme littérature dominante. Elle dominera alors pendant longtemps, pour être remplacée par une autre littérature, contemporaine.

Le grand changement qui s'est passé en Roumanie date déjà des années 1830-1840, et j'ai essayé, dans le second volume des „Études Roumaines", de montrer que la direction occidentale est beaucoup plus ancienne, que, de fait, elle a toujours accompagné le développement intellectuel de la nation roumaine.

Seulement, alors qu'au XVII-e siècle, on prenait des modèles qui venaient de la Pologne ou de la Hongrie et qui n'étaient que les modèles de la Renaissance, au XVIII-e il y a eu une grande ondée d'influence française qui a dominé toute notre vie intellectuelle. Ce qu'on appelle l'époque phanariote est celle d'un phanariotisme à tendance occidentale, à façon de s'exprimer française, un phanariotisme „philosophique", libéral.

Mais, en tous cas, le grand changement s'est passé entre 1830 et 1840.

C'est à cette époque que, pour embrasser les idées occidentales, il a fallu abandonner la plus grande partie de la tradition. Conserver les lois de la tradition, c'était, désormais, être ridicule, c'était se mettre en dehors de la société. La société marchait de l'avant et ceux qui ne voulaient pas la suivre restaient des exemplaires bizarres dont on se moquait un peu.

Lors de la rupture au XVIII-e siècle, il y a eu tout de même une tendance d'harmonisation, mais la rupture brusque des idées

entre l'ancien état de choses et le nouveau s'est passée seulement entre ces dates: 1830 et 1840.

Alors on s'est trouvé devant deux sociétés, et on pouvait prendre la part de ceux qui restaient en arrière ou la part de ceux qui avançaient de plus en plus énergiquement vers l'avenir. Ce procès a été présenté aussi dans le théâtre du grand poète Alexandri, un théâtre qui n'est plus de mise aujourd'hui, qu'on ne pense plus à représenter, bien qu'il ait des côtés très vivaces, mais qui, en tant que document social, est de la plus grande importance pour écrire l'histoire de ce grand changement accompli en Roumanie, et, de même qu'en Roumanie, en Russie et dans tout le Sud-Est de l'Europe.

Mais, à côté de cette présentation au théâtre du conflit, de la rupture entre le passé, plutôt oriental, bien que pénétré dans certains domaines par l'esprit occidental, et entre l'avenir qui se présentait uniquement occidental, la nouvelle et le roman entendent avoir leur place.

Beaucoup des contemporains considéraient qu'il s'agit uniquement de formes: changer de vêtements, changer de salon, employer, comme langue de salon, le français au lieu d'employer le grec du XVIII-e siècle.

Celui qui a conçu le changement dans toute son intensité et dans toute son intimité, qui l'a ressenti comme un grand acte organique devant commencer par la révolution spirituelle des écrivains pour se terminer par la révolution sociale pacifique et évolutioniste du paysan, c'est Michel Kogălniceanu.

Entre autres façons de participer à la littérature de son temps, ce grand précurseur a eu l'idée de présenter dans un récit, — et bien avant ce Philémon dont il a été question dans le premier chapitre—, vers 1840 encore, la société ancienne, qu'il connaissait bien et qu'il était capable de rendre, non seulement en écrivain, mais aussi en historien. Et en historien très moderne, qui avait vécu pendant quelque temps dans le Berlin de Ranke, de sorte que ses conceptions sur l'histoire ne représentaient guère la superficialité courante.

A côté de cet ancien régime, il voulait mettre le nouveau, qui s'installait. Il y aurait eu, sans doute, un jugement facile entre l'un et l'autre, mais, étant donnée la façon de penser tout-à-fait libre de préjugés de Kogălniceanu, incapable de donner

dans le défaut de considérer le passé comme une abomination et la jeunesse comme des apôtres ouvrant les portes du paradis inédit, l'homme qui était en état de comprendre les avantages d'une tradition nationale plusieurs fois séculaire, elle-même greffée sur une tradition beaucoup plus ancienne de toute cette région, a préféré expliquer deux mondes dont chacun avait ou avait eu le droit de vivre.

S'il y avait, pour la littérature française, un roman présentant l'ancienne société, la société du XVIII-e siècle, et, à côté, la société révolutionnaire de 1789, la nouvelle société en quête d'une organisation définitive, et la société napoléonienne, ou bien mettant aux prises les souvenirs de l'époque napoléonienne avec l'avènement du libéralisme, il y aurait quelque chose de correspondant avec ce que Kogălniceanu voulait faire en pays roumain. Seulement, ces questions ont été traitées en France dans les journaux, dans des brochures, tandis que chez les Roumains il n'y avait personne qui eût déjà considéré la question d'une façon polémique. On pouvait croire donc que la présenter dans une exposition romanesque, dans un roman, est de beaucoup préférable, l'influence qu'une pareille oeuvre exerce étant quelquefois beaucoup plus durable que celle d'un article de journal, d'une brochure passagère ou même de toute une campagne politique.

Kogălniceanu a donné donc, dans le feuilleton d'un journal oublié, la première partie, tout-à-fait remarquable, la reconstitution de la capitale moldave de Jassy vers 1830, et il est bien malheureux qu'il n'ait pas continué la publication, ou peut-être la rédaction même de son roman, car nous n'avons que cette première partie.

Mais la tendance à s'arrêter sur ce chapitre d'histoire bientôt fini était tellement générale que, une dizaine d'années plus tard, en 1855, lorsque le poète Alexandri publiait une revue, „La Roumanie Littéraire", dans cette revue quelqu'un qui n'a pas écrit, qui n'était pas un écrivain de profession, qui aurait cru même déroger en écrivant, un grand boïar, appartenant à une famille qui a donné des princes au pays et qui a joué aussi dans d'autres régions un très grand rôle au XVIII-e et

au XIX-e siècle, un Maurocordato, Alexandre, publiait le commencement d'un roman extrêmement intéressant.

Cette fois, le grand boïar connaît la vie de la campagne tout aussii bien qu'un paysan de là-bas; il a, à l'égard de cette vie de la campagne, les sentiments mêmes de la classe rurale; il possède un vocabulaire (qu'on ne peut pas rendre en traduction) d'une richesse extraordinaire et, de plus, il s'entend, à la façon paysanne, à tout ce qui concerne cette vie des pêcheurs et des agriculteurs dans le voisinage du lac Brateş, la grande masse d'eau qui se trouve dans le voisinage immédiat du port de Galatz.

La population de ces régions a vraiment un caractère particulièrement intéressant; d'abord, c'est une population d'agriculteurs comme partout, mais, en même temps, ce sont des pêcheurs, des pêcheurs dans le Pruth, dans le Danube, dans le lac lui-même, et, enfin, étant donné que, au XVIII-e siècle, ils étaient les voisins des Tatars, très incommodes, pillards par profession, par nécessité de vivre, c'était, en même temps, une population de paysans libres et guerriers. Ces trois caractères leur donnent une physionomie tout-à-fait particulière, et cette physionomie le grand boïar, qui avait probablement des terres de ce côté, entend la rendre.

Alors on voit son héros, Pierre Criţă, surgir comme un type représentatif. Il pêche pour les autres et pour lui aussi, car il ne peut pas s'oublier. Un patriarcal héros rude. Mais il y a au fond un doux sentimentalisme rural, comme dans tel passage, où est décrite la vie de famille dans cette région de pêcheurs: „quand ma mère", dit un des héros, „voulait „me sauver, voici son sourcil qui se levait, une larme tombait „des yeux de ma mère, et tout se faisait comme cela devait „se faire."

En même temps, Alexandre Maurocordato entend donner des scènes du passé. Il place telle visite de ses paysans à Jassy vers 1820 et on voit le prince même paraître, le prince phanariote „à cheval sur un étalon blanc, beau comme le soleil, „orné comme une fiancée de fil d'or, de broderies, de noeuds „de ruban."

Puis il présente, dans cette capitale moldave, le marchand de fourrures, le jugement devaant le Conseil du prince, la pri-

son de cette époque, le bon et le mauvais boïar, les janissaires turcs, les pâtres transylvains, qui ajoutent eux aussi à la couleur locale.

Comme on le voit, c'est, en même temps qu'un roman paysan, un roman historique, et la présentation de ce conflit, mentionné plus haut, que le grand boïar, libéral sans doute comme presque toute sa classe, qui a donné dans la révolution de 1843 aussi bien à Jassy qu'à Bucarest, entendait résoudre au sens des nouvelles idées.

Puis voici un troisième des chefs du mouvement révolutionnaire, Jean Ghica, qui a été, pendant quelque temps, prince de Samos. Car, au moment de l'émigration des révolutionnaires, le Sultan employant ces Roumains aussi dans d'autres situations, Ghica eut la mission de donner un nouveau régime, occidental et libéral, à cette île grecque. Il n'a pas perdu pour cela sa situation en Roumanie, où il est revenu, bientôt, pour être plus tard président du Conseil sous le nouveau régime, puis, pendant longtemps, ministre à Londres. Comme écrivain de pur hasard, il est connu par ses dissertations économiques et par des lettres adressées à Alexandri, dans lesquelles il cherche à faire revivre la société dont il avait été le contemporain. Mais parfois le ton est un peu surfait, et on a observé que, dans certains cas, l'imagination avait beaucoup ajouté à la réalité. En tout cas, dans cet écrit il est question de choses qui se sont passées bien après le conflit qui intéresse ici.

Mais, à un autre moment, où Jean Ghica ne pensait pas à être écrivain, où il n'avait pas le souci de la publicité, où personne ne sollicitait sa participation à la nouvelle littérature, il a fait imprimer „Les Dons Juans de Bucarest". Les „Dons Juans de Bucarest" ce sont les mêmes types que ceux de Philémon, qui met à côté d'eux, cependant, les représentants de l'ancienne société. On y voit le type du parvenu qui s'infiltre dans la nouvelle société, type superficiel et ridicule qui entend dominer et qui finit par subir la condamnation bien naturelle de son insuffisance.

Un second Ghica, Pantazi, a donné toute une série de romans médiocres, d'une valeur documentaire douteuse. Mais la société commençait à en demander, et même il y a eu toute

une série de romans français traduits entre 1860 et 1870: je pourrais dire que ce qu'il y avait de plus saillant, sinon de meilleur dans cette littérature a passé en Roumanie dans des traductions assez soignées.

Mais un autre, contemporain de Philémon, a cherché le plus à donner la forme d'un récit aux grands changements qui se passaient dans la société roumaine. Celui qui a employé le plus la forme du récit pour faire connaître la métamorphose politique, sociale et morale de son temps, est le poète Démètre Bolintineanu.

Il n'était pas un inconnu en France vers 1850. Poète d'une verve très facile, d'une habileté toute particulière à faire défiler des vers sans trop d'originalité, sans une nuance de sentiment très prononcé, ayant une rime facile et agréable, ce révolutionnaire romantique, réfugié à Paris, a eu le courage d'essayer de lui-même, sans aucun mentor et sans personne qui le corrigeât, la transposition, en français, de ses „Fleurs du Bosphore". La traduction a paru avec une préface qui est signée Philarète Chasles, ce qui, tout de même, signifie quelque chose.

Mais, revenu dans le pays, le poète a eu, comme tous ses contemporains, écrivains, professeurs, sous le nouveau régime, une grande situation. Il a commencé par publier un journal, a influencé l'opinion politique du temps, pour devenir député, même ministre. Sa carrière a été brièvement interrompue par une maladie nerveuse et il est mort bien avant son heure.

Mais, au moment où il commençait cette carrière, où il n'était pas encore l'intime du prince Cuza et n'aspirait pas à avoir un journal à sa disposition, après avoir publié des notes de voyage, très intéressantes, en Roumanie même, en Macédoine, dans l'Orient entier, notes influencées par Lamartine et Chateaubriand, il a rédigé deux romans un peu à la hâte. Mais cependant, outre les renseignements qui, bien naturellement, s'y trouvent, il y a aussi des impressions qui pourraient être recueillies et conservées. Ils nous font voir quelle était la société roumaine en ce moment de transformation.

Ces romans idéologiques de Bolintineanu, tels qu'ils sont, peuvent être considérés comme typiques pour cette révolution dans les conditions politiques, sociales et morales vers 1860. Il y

a une différence entre „Emmanuel" et „Hélène". „Emmanuel" est l'oeuvre d'un romantique, tandis qu'„Hélène" représente une phase plus avancée des pratiques de ce type et, en même temps, de la conception de Bolintineanu.

Dans les deux, l'ancienne société est presque invisible. L'auteur n'ose pas la condamner; du reste, il la connaît très peu. Ci et là, on voit quelque boïar de campagne, vivant entre les siens, mais tout ce monde cherche à abandonner aussitôt le lit ancestral pour se fixer à Jassy, puis à Bucarest, la nouvelle capitale des Principautés Unies. Et ceux qui restent à la campagne sont oubliés, ils disparaissent.

Seulement, les nouveaux représentants de la civilisation occidentale, sans être imprégnés de son essence, au lieu d'avoir une orientation, ne font que tâtonner, et leur histoire sera une série d'errements comiques ou de désillusions tragiques.

Il n'y a pas un seul type orienté, un seul type ayant la vraie connaissance du nouveau milieu et capable de se donner une direction à soi-même et d'imprimer une direction aux autres.

Toute cette société est visiblement confuse, et les exemplaires qui la représentent manquent de sérieux, comme cela doit arriver chaque fois qu'il s'agit de passer d'un état de civilisation à un autre sans avoir le fil directeur dans sa propre conscience.

Il y a donc des héros à la façon d'un Lassalle, le socialiste de salon allemand, l'invincible qui domine d'un regard et d'une parole tout un monde révolutionnaire, qui se fait agréer parce qu'il se fait craindre par ses adversaires; celui qui séduit à droite et à gauche et finit par s'empêtrer lui-même dans les artifices de ses séductions; celui qui, sans être corrompu, corrompt et finit d'une façon tragique sans avoir voulu faire autre chose que le bien.

Alors, avec son Emmanuel, son Hélène, son Alexandre, ces nerveux, ces phtisiques, ces fatalistes, pris dans un monde très mêlé, où il y a des princes, des princesses, où il y a des enrichis, des parvenus, on a l'impression d'un chaos moral, qui représente cependant une phase hautement intéressante pour la sociologie.

La question de la grande réforme agraire s'est présentée dès cette époque, mais, cependant, on voit bien que ce Roumain de Bucarest, que ce Roumain qui avait passé des années entières à

Paris, que ce Roumain d'un bureau de journaliste ou d'une Chambre des députés n'est pas un Roumain du sol, un Roumain de la race. Ajoutons qu'il était d'une autre fraction de la nation roumaine, des Roumains de la péninsule des Balcans, dont la vie, très caractéristique, est totalement différente de celle que mènent les Roumains du Danube.

Il y a donc deux ou trois fois le paysan victime du boïar, la fille du paysan qui sacrifie son honneur pour sauver son vieux père,— bref, des incidents romantiques, mais rien de l'essence même de la vie de cette classe rurale, dans la conscience et l'énergie de laquelle reposait l'avenir de la nation même.

Quelque temps passe, et voici qu'on se trouve en présence d'un écrivain dont toute l'activité a été consacrée à présenter, dans une série de romans, les grandes transformations de la société roumaine, à partir de 1870 environ, pour terminer par les événements qui ont précédé la grande guerre. Il s'agit de quelqu'un qui est mort à peine, il y a trois ans, après avoir été longtemps un diplomate de carrière et même président de la Chambre, par un pur hasard.

Il s'appelait Duiliu Zamfirescu et était originaire d'une région mitoyenne entre la Moldavie et la Valachie.

A certains moments de sa vie, il a eu de grandes prétentions de descendance byzantine. Il n'en était rien: originaire de la ville de Focşani, il connaissait ce milieu tout spécial qui est représenté par la région entre les deux anciennes principautés roumaines. Mais sa vie ne s'était pas passée dans ce milieu urbain dont il tirait son origine.

Entré très jeune dans la diplomatie, il avait passé de longues années à l'étranger, en Belgique, à Athènes, en Italie, et ailleurs, et alors c'est dans cette solitude, de l'exilé par carrière, de l'exilé par profession, en pensant aux choses de chez lui, qu'il s'est décidé à écrire ses romans.

L'oeuvre de Duiliu Zamfirescu est contenue dans une série de romans dont le premier s'appelle „La Vie à la Campagne", dont le second porte le nom du héros, „Athanase Scatiu", et le troisième est intitulé „Dans la Guerre". Ce troisième roman a été traduit en français, très bien traduit et publié chez Ollendorff en 1900. Après la publication de ce troisième roman, l'auteur

a entrepris un quatrième, „Directions", et un cinquème, „Anna ou ce qui est impossible".

Zamfirescu ne connaît pas, comme les écrivains de l'époque patriarcale, le pays. Du reste, il ne représente presque jamais la région dont il est originaire, celle dont il pouvait mieux rendre les caractères. Son paysage à lui est une vague région de la Valachie, du côté Est de la plaine, où il paraît avoir passé quelque temps. Des descriptions assez belles, mais ce n'est pas le caractère de ces descriptions qui s'impose surtout à l'attention dans l'oeuvre de cet écrivain.

Quelques visions passagères suffiront:

„L'étendue du champ se développait dans un indicible calme „d'été. D'un côté, un champ de maïs agitait le bout de ses feuil- „les nerveuses, donnant à l'air un reflet vert, qui paraissait l'é- „paissir de ce côté. De l'autre côté, la Ialomiţa coulait douce- „ment entre des rives basses, laissant entrevoir une marge de „steppe, avec des jachères impénétrables, avec des pacages ron- „gés par le bétail, avec un troupeau de brebis paraissant, au „fond, comme une tache blanche et, par-dessus tout, cet horizon „trompeur dont la ligne illusoire jouait dans la chaleur brûlante „du soleil comme un miroir d'eau.

„Du gravier d'un ruisseau, les bestiaux montaient par un gué et „se dirigeaient lourdement vers les champs. Seuls, quelques boeufs „isolés restaient fixés sur le bord, la tête étendue, immobiles, „paraissant incorporer dans leur immobilité le caractère désert de „ces régions."

On voit bien par cette page d'„art" que c'est un écrivain lettré qui se rappelle des souvenirs, mais qui ne rend pas la sensation dominante de sa jeunesse Ce n'est pas l'être entier qui vibre dans cet aspect de nature, pris un peu à la hâte, en passant.

Dans son troisième roman la façon dont est représentée la même plaine valaque, sous la pluie, est au fond la même:

„Il pleuvait toujours. Par les carreaux mal joints soufflait une „petite bise aigre de printemps. Les champs fuyaient vers l'ho- „rizon monotone, avec les plaques sombres des labours où, „ça et là, les pousses vertes des semences d'automne.

„Pas un appel de vie dans la plaine déserte et boueuse. Par „moment, la vision rapide d'un chariot sous l'abri d'un arbre, „mais si seule, si délaissée que le désert en paraissait grandi."

Puis la pluie cesse, et la beauté grise et bleue du paysage roumain de printemps apparaît:

„Après une journée de pluie, le ciel souriait sans nuages. Les „arbustes, au bord de l'eau, tendaient leurs branches couvertes „de fleurs; le bois gentil disparaissait dans une masse d'écume „neigeuse, l'arbousier poussait ses feuilles aiguës à travers les „massifs de lilas pâle; sur les berges du fleuve, partout l'herbe „verte était émaillée de fleurettes bleues et, ça et là, des buis- „sons de pêchers sauvages épanouissaient leur floraison rose „sur les branches enguirlandées, comme pour une fête.

„Et c'était vraiment la fête des yeux. De la terre montait un „hymne grandiose de vie vers le soleil fécondant."

Une fois le spectacle de la terre d'outre-monts, de la Transylvanie désirée, avec ses souvenirs daces et romains sortant de la terre dominée par le maître étranger. Mais ici l'histoire envahit et recouvre tout:

„Sur ces terrains déboisés s'étendaient jadis les forêts obscures des indigènes, les rouvres, les frênes et les chênes de sous l'ombrage desquels sortaient les robustes tribus des Costoboques, des Carpes et des Taurisques, allant mourir, sous les yeux de leurs tarabostes, pour la défense de la terre dace. Sur ces terrains-là ils s'étaient butés au front granitique des légions romaines, assourdissant l'air d'hurlements, du choc des lances, du hennissement des chevaux. C'est par ici qu'avait sonné le cor de Sarmiségéthouza, éveillant les échos du Streiu, les vallées de l'Olt, remplissant de frissons les coeurs des Daces et rougissant les eaux de sang. Les années ont passé et les siècles, les chênes ont péri et se sont tus les cors. Mais de la pâte faite du sang ancestral une nouvelle race a cru, taciturne et patiente, dont l'âme saillit haut dans le malheur et se prépare à la victoire. Salut à toi, fort rejeton des bords du Tibre qui as poussé dans le humus noir des Carpathes et toi, fidèle terre de la Dacie, conservatrice des vertus anciennes, salut".

La maison seigneuriale n'y est pas implantée; elle en surgit, elle en fait partie:

„Aussitôt après avoir passé le „pied" de la Ciulniţa, en marge de la colline, on voit le manoir du boïar Dinu Murguleţ, maison à la façon ancienne et saine, telle qu'on n'en trouve plus aujourd'hui sur les terres nobles. De la hauteur on distingue tout

autour jusque bien loin à droite la vallée de la Ialomița, à gauche les taillis de la forêt dite „d'airain" et en face les tortillements des rues sinueuses du village.

Toute l'exploitation seigneuriale y vit calme et riche, avec des essaims d'oies, de dindes et de chapons, avec des pintades criaillartes, avec des charettes dételées, avec des hommes de peine qui se cherchent du travail d'ici là—et, le soir, lorsque le bétail revient des champs, la perche du puits, criant entre les fourches non enduites de graisse, accompagne les cigognes perchées sur les granges, dont les becs tournés en arrière claquent à vous assourdir."

On voit que tous ces paysages sont pour accompagner, qu'ils ne forment pas la base. Ce qui est la base, c'est autre chose, c'est le récit. Le récit comprend des personnages qui eux-mêmes ne sont pas comme les personnages d'un Creangă, comme les personnages d'un Slavici. De ce Slavici qui a essayé lui aussi du grand roman historique et social, quand il a donné une série de récits qui ne sont pas restés dans notre littérature, malgré les belles scènes de reconstruction historique dans les deux volumes des „Ancêtres", avec les visions de conflits médiévaux entre „montagnards" roumains et slaves et les cérémonies de Byzance et de Bagdad.

Distinguons d'abord, dans ce milieu, dont Zamfirescu se rappelle à l'étranger, la classe paysanne. Cette classe il l'a aimée sans doute; il s'est rendu compte de son importance. Il n'y a pas de Roumain du XIX-e siècle qui n'eût saisi toute l'énergie d'avenir qui existait dans cette classe fondamentale; mais, cependant, par réaction contre ses prédécesseurs et même contre certains contemporains qui fixaient le point de gravité de la nation roumaine dans le paysan, l'auteur cherche à présenter, d'une façon réaliste, un paysan fruste, un paysan dur, un paysan muet, un paysan violent. Voici, par exemple, la façon dont une femme qui a perdu son amant, un berger, répond au maître lorsqu'il lui pose des questions sur les sentiments, faciles à deviner, que lui cause cette absence.

„— Tu n'as rien appris sur son compte?

„Elle, regardant au fond du seau, répondit:

„— Que le diable l'emporte!

„Étonné, il reprit:

„— Mais je croyais que vous étiez du même village? Pourquoi en parler ainsi?

„— Nous sommes du même village, mais...

„— Mais quoi?

„— Il avait eu le caprice de se marier, Monsieur. Il avait „trop d'aise ici, et s'en est allé se chercher un maître... Il verra „bien ce que cela signifie...

„— A-t-il pris ce qu'il avait chez moi?

„— Et qu'est-ce qu'il avait? Deux ou trois hardes et ses „pantalons.

„— Mais que faisait-il de son argent?

„— L'argent? Autant qu'il en avait, il l'envoyait à sa mère „payer l'impôt de sa terre et s'entretenir.

„— A-t-il de la terre?

„ — Il a une côte stérile et quelques cinq jeunes chèvres. „Mais qui sait ce qui en est!

„Tout cela dit les yeux à terre, d'un air sérieux et triste.

„Mathieu (le propriétaire) l'aurait crue plus sensible, plus ar„dente, d'après ce qu'il avait lu dans les livres qui traitent de „nos paysans.

„— Et comment ne regrettes-tu pas son départ?

„— Que je le regrette ou non, cela revient au même.

„Et il ne put pas en tirer plus."

L'auteur met, dès le début, le même paysan aux prises avec le propriétaire. La question agraire s'est déjà posée pour les gens de 1848, mais cette question n'existe pas encore pour les masses. Elle est dans les bonnes intentions du maître, mais elle n'existe pas encore dans les sentiments des sujets. Le paysan n'a pas encore vécu le nouveau régime libéral, il n'a pas été encore soldat, il n'a pas pris part à la guerre; on ne lui a pas dit de choisir un député, on ne lui a pas imposé, ce qui arrive le plus souvent, un député qu'il ne connaît pas, dont il ne veut pas et qui passe pour être son représentant. Et il n'a pas lu les journaux, puisqu'il n'a pas été à l'école primaire.

Voici cependant, vers 1870, un nouveau paysan qui surgit. Cette apparition du nouveau paysan est représentée de cette même façon crue et dure par Zamfirescu, par le diplomate vivant au dehors, n'ayant pas le même scrupule de l'opinion publique qu'

avaient ceux qui se trouvaient dans le pays, ne tenant pas autant qu'eux à se conserver une certaine situation dans cette opinion.

Il faut distinguer aussi que, chez lui, ce n'est pas le paysan de Moldavie, le paysan prêt au pardon généreux. C'est le paysan imbu de l'esprit de classe, et c'est surtout le paysan d'une région colonisée, cette région de la steppe qui est devenue habitée par sa volonté et fertile par son travail. Il se sent supérieur au propriétaire „amené par le vent", puisque la terre, c'est lui qui l'a créée dans le désert. Et voici de quelle façon il traite ce propriétaire.

Des magistrats viennent pour une délimitation; ils parlent aux paysans et les paysans répondent.

„— Le droit sera du côté du propriétaire.

„— On le sait bien, ajoutèrent plusieurs voix à la fois.

„Ils n'osent pas entrer sur nos champs, s'écrie Éleuthère.

„— Qu'il s'en aille, le brigand, confirmèrent certains autres."

Maintenant, le fermier veut payer de mine; il se mêle à cette masse paysanne prête à la révolte; à cheval, il cherche à rompre les rangs; il essaie d'agir en maître au milieu de ces révoltés. Et ce qui doit arriver arrive: il est blessé, chassé.

„Puis, après que le fermier disparut, la foule se tourna vers „les juges, menaçante:

„— Maintenant, Messieurs les juges, c'est nous qui vous ju„gerons, dit un paysan; vous avez mangé et bu chez le pro„priétaire.

„Le président essaya de leur parler:

„— Frères, bonnes gens, nous ne sommes pas coupables.

„— Descendez-les! Saisissez-vous en.

„Un paysan se leva par derrière la voiture et saisit par ses „cheveux l'avocat, qui se prit à pleurer et à geindre, parlant de sa „femme, de ses enfants, à faire pitié."

Maintenant, dans cette société paysanne, il y a l'instituteur et il y a le prêtre. Zamfirescu ignore l'instituteur; il connaît le prêtre seul, et il le traite d'une façon tout aussi méprisante que les paysans.

Il ne connaît, du reste, que le prêtre de l'ancien régime. On verra dans la suite un autre prêtre: le prêtre qui conseille, le prêtre qui dirige ses ouailles et qui est tout imbu des idées

nouvelles, représentant une façon non révolutionnaire de ces tendances qui sont arrivées à transformer, de la façon la plus favorable, le pays. Mais il n'y a plus de vieux prêtre qui n'a pas donné dans la politique, du vieux prêtre qui vivait autour de son église, étant un paysan plus distingué que les autres, après une certaine préparation hâtive pour un métier qui est pour lui aussi une mission.

Le prêtre qui a surgi vers 1870 est encore un produit de ce changement brusque, qui a détruit la tradition sans pouvoir en créer une autre. L'être ridicule et mauvais qui se trouve au milieu, ce type n'est pas seulement un type roumain, c'est le type de transition par excellence. Des changements sociaux qui sont en train de se produire dans tous les pays vont résulter sous nos yeux de ces types qui échappent à la tradition de leur classe et ne peuvent pas se confondre dans une vie morale d'autre essence, d'autant moins donner la direction d'une vie orientée vers d'autres horizons.

„Le prêtre Basile Lèvre Fendue était connu une lieue à la „ronde. Avec les bords de sa soutane pris dans la ceinture, avec „ses bottes éculées et sa bedaine, il était le vrai type du prêtre „de l'ancien système. Aimant à plaisanter, d'appétit avide, em„pressé de finir l'office, il retenait sa profession par simple „habitude et aussi parce que, tout de même, quelque profit en „ressort.

„Mais, du reste, c'était un fermier comme les autres. Il pre„nait un bout de champ d'un tel ; achetait de la laine d'un au„tre; prêtait un peu d'argent à gros intérêts. Il pouvait ainsi „élever ses nombreux enfants."

C'est cela le prêtre. Il s'agit d'une profession. La procession même, avec ses images saintes, est présentée de la même façon ridicule:

„Dans une voiture traînée par quatre chevaux las venaient dans un tourbillon de poussière quatre personnes: deux prêtres au fond, tenant l'image sainte, deux nonnes en face. Les prêtres descendirent, soutenant l'image des deux mains, par le haut et par le bas, et commencèrent à réciter leurs prières. La foule s'était agenouillée, pendant que les nonnes nettoyaient l'image."

Le fermier, c'est un fils de paysan. Le père a été battu devant le boïar, la mère est une ivrogne. Il veut dompter ses pay-

sans libres; c'est lui qui est, de fait, l'auteur des révoltes qu'il brave et devant lesquelles il finit par s'enfuir. Il torture ses serviteurs et corrompt l'administration, ce qui ne l'empêche pas d'être plusieurs fois député et sénateur et d'exercer une influence tyrannique sur son district entier.

„Il avait été déjà député sous deux régimes, avec celui qui était tombé, et maintenant il était élu pour la troisième fois, avec le nouveau. Sans cesse membre de la majorité, il parlait des ministres comme s'il avait été leur plus proche ami, il tutoyait tout le monde dans sa conversation imaginaire avec les hommes au pouvoir; il racontait comment il avait déterminé ce „freluquet" de général à transférer le premier régiment de Slobozia et que le „freluquet" avait suivi son avis; il employait des mots qu'il ne pouvait pas prononcer; mêlait le „budget du pays" avec la „politique douanière" et les „millions des fortifications" et le „socialisme d'État" dans une phraséologie impossible, de laquelle on n'arrivait à comprendre qu'une seule chose: qu'on ne pouvait plus vivre en Roumanie depuis que les misérables paysans avaient soulevé des prétentions contre les boïars."

La manière dont il arrive est celle-ci, facile, pareille à celle du héros de Philémon.

Il a épousé une fille noble et, s'étant installé dans la maison de son beau-père, il l'a convaincu que mieux vaut abandonner son champ, parce qu'il est malade, et venir habiter avec le gendre, dont il sera bientôt le prisonnier.

Dans le second roman, on voit ce tableau, absolument impressionnant : la mort de la jeune femme torturée pendant de longues années, et puis le vieillard qui cherche à s'échapper le lendemain des funérailles, qui s'entend avec des serviteurs, se fait transporter, bien que totalement perclus, dans une voiture qui s'enfuit, mais est poursuivi par son gendre. Son gendre le trouve au moment où il avait réintégré ses propriétés qui lui appartenaient encore d'après la loi. Et alors il donne l'ordre de lier le vieillard, de le transporter dans sa voiture, de le ramener dans sa prison...

Et ce sont les paysans que j'ai présentés tout-à-l'heure qui défendent (et ceci est très beau, et ceci est très vrai) la cause du propriétaire contre l'intrus, ils défendent la tradition, qui est

aussi leur tradition, contre l'envahisseur, contre le parvenu sorti de leur propre milieu.

Ils préfèrent ainsi le représentant de la classe noble qui personnifie un droit au simple représentant de cet envahissement brutal qui ne représente pas autre chose que sa propre grossièreté et son immoralité crasse.

Après le massacre du tyran, le vieillard reste installé de nouveau sur ses biens, mais tout-à-fait isolé. N'ayant plus sa fille, n'ayant plus ses parents, il demeure comme une triste et digne image du temps passé.

„Et le seigneur Dinu resta pour vivre plus loin perclus et seul, mais comme auparavant maître sur la terre qui lui avait été si chère, sur laquelle il avait été né et avait vécu, sur la terre dans laquelle il allait reposer pour l'éternité."

Voyons maintenant la façon dont Athanase Scatiu, le fermier, en plein triomphe rentre chez lui:

„Avec une pelisse jusqu'à terre, par-dessus laquelle il était „ceint de la courroie de son revolver, il monta l'escalier, entra „dans la salle où l'attendait la bonne avec sa fillette, qu'il fit „semblant de ne pas même avoir aperçue.

„Puis il passa dans la serre, où il renversa deux ou trois vases „de fleurs; ensuite dans la salle-à-manger, jusqu'à ce qu'il dé„couvrit sa femme.

„— Eh quoi! il n'y a donc personne dans cette maison?

„Catherine s'était empressée de sortir à sa rencontre, mais „n'était pas arrivée à temps.

„— Mais comment donc? Nous voici tous. Mais qu'est-ce „qui vient de t'arriver?

„— Ne cherche pas à me gronder. Où est Coste?

„Le valet l'avait suivi dès le pied de l'escalier.

„— Mais qu'est-ce que tu attends, toi? Tu es devenu seigneur, „toi aussi, hein? Et il n'y a que des seigneurs dans cette mai„son. Moi seul suis resté rustre. Que le rustre fasse le devoir „pour lequel il est né. Combien je te chasserai, misérable!

„Le valet restait devant lui, pétrifié.

„— Tire d'ici, boeuf! Qu'as-tu à me regarder comme si tu me „voyais pour la première fois?

„Coste détacha la courroie du revolver, aida son maître à „sortir de sa fourrure, puis lui demanda:

„— Voulez-vous des douceurs?

„— Apporte-moi d'abord les pantoufles, animal. N'est-tu pas „encore habitué au service?

„Sa femme s'approcha doucement.

„— Athanase, entre chez toi, car tout est préparé; ne te dé- „chausse pas ici.

„— Vous, épargnez-moi vos leçons ; allez les faire à ceux „qui en ont déjà goûté, et pas à moi.

„Le valet attendait.

„— Apporte-moi, toi, les pantoufles.

„Catherine le regarda dans toute sa longueur sans rien dire, „puis elle prit l'enfant par la main et voulut passer dans une au- „tre chambre. Lui, rappela sa fille:

„— Petite Zoé, reste ici.

„L'enfant ne le voulait pas trop. Sa mère la pria doucement „d'obéir. Elle le fit, mais sans plaisir.

„— Ne veux-tu pas rester avec ton père?, essaya-t-il, d'un „ton doucereux.

„— Non, répondit la fillette, prête à pleurer.

„— Alors, va-t'en, marche.

„L'enfant se tourna vers la porte, la main sur la bouche, n'o- „sant pas sortir, mais, en même temps, ne voulant pas rester.

„— Marche, que je ne te voie plus, bête que tu es!"

Voici le dominateur de seigneurs. Et alors la question peut se poser:

— Quel est l'avenir de la nation qui se trouve entre ses mains?

Or, voici la guerre qui paraît, la guerre de 1877, la guerre libératrice, la guerre de l'indépendance roumaine. A ce moment, le problème du devoir apparaît devant toutes les classes, et c'est sans doute la partie la plus impressionnante de l'oeuvre de Zamfirescu que celle où il montre l'attitude de ces classes à l'égard de la guerre.

Les gens de l'espèce d'Athanase Scatiu, les improvisés du changement subit, n'ont aucune attitude.

La guerre, elle est d'abord incommode, et puis c'est un fardeau. Il y a toute une opinion publique qui est composée de ceux-là et, lorsqu'on dit que les Russes arrivent (le passage des Russes a précédé l'entrée des Roumains dans la guerre),

cette apparition étrangère est regardée avec un sentiment d'impassibilité. Et, lorsqu'on pense qu'un devoir pourrait s'imposer à la nation roumaine elle-même, ce devoir on l'accepte avec beaucoup de scepticisme quant aux résultats mêmes de cet effort qui n'avait plus été tenté depuis des siècles, puisque, depuis des siècles, les Roumains n'étaient pas entrés d'eux-mêmes dans un conflit guerrier.

Et le paysan? Duiliu Zamfirescu, qui ne l'a pas connu dans son intimité, mais plutôt légèrement, reconnaît bien l'attitude admirable de ces soldats en grande partie improvisés, qui n'avaient guère la conscience de la nature même du conflit dont il s'agissait. Mais, dans toute société humaine, ceux qui supportent plutôt les charges, ce ne sont pas ceux qui peuvent donner la définition de la lutte à laquelle ils sont mêlés; ce sont ceux qui d'instinct y entrent et d'instinct y remplissent leur devoir. Cet instinct n'est autre chose que la volonté séculaire confondue dans l'esprit même de la race.

Le romancier dit:

„Cette caste anonyme et nombreuse qu'on appelle „le peuple" „pensait simplement au village natal, là-bas dans la plaine ou sur „la montagne, où les attendaient la femme et les enfants", elle pensait „que le prince avait ordonné de marcher en avant et que, „dans les moments suprêmes, il faut savoir obéir", ce qui est tout de même assez beau. Elle partage le même sentiment que ceux dont il sera question aussitôt, c'est-à-dire que, dans de pareilles circonstances, „il faut bien que quelqu'un donne sa vie pour ce pays".

Mais ce qui forme, dans la conception de Zamfirescu, le point central, le point dominant de cet héroïsme qui surgit tout-à-coup, c'est l'attitude de la vraie noblesse. Car il distingue entre la noblesse terrienne, entre la noblesse rurale, descendant des anciens guerriers, et entre la noblesse qui est composée des débris de l'époque phanariote, „croisement de races néfaste, réunissant le mensonge, la paresse et la couardise".

J'ai déjà dit que, comme historien, je ne peux pas accepter cette distinction. Les Phanariotes, les Grecs ont été tellement mêlés aux Roumains, qu'on ne peut pas faire cette distinction; on ne peut pas dire que les vertus, et surtout les vertus actives, étaient du côté des anciennes familles, qui ne sont guère restées

pures de sang et que, du côté des Phanariotes, il n'y avait que lâcheté et indignité.

Il faut se rappeler que ce sont les Phanariotes qui, tout de même, ont conduit le mouvement de libération des Grecs en 1821 et que, si une Grèce existe, malgré l'attitude haineuse qu'elle a eue à l'égard des Phanariotes, elle le doit, en grande partie, à l'énergie de conception et à la sûreté de décision de ces hommes qui, j'ajoute encore, ont sacrifié de grandes situations, des trônes mêmes pour se trouver à côté des klephtes, des armatoles, des soldats guerriers de la Grèce insulaire ou continentale, ce qui signifiait pour eux, certainement, déchoir: ils devenaient les sujets du roi bavarois ou du roi danois à Athènes, lorsqu'ils avaient été princes à Jassy et à Bucarest.

Mais Zamfirescu veut fonder ses conclusions sur cette base de la race pure et, lorsque, au moment où cette guerre se déclanche, on en parle, voici ce que dit un des héros:

„Après tant de siècles de souffrances, pendant lesquels, chez „nous, les hautes classes de sont montrées ignobles de lâcheté, „courbant la tête devant tous les étrangers qui défilaient dans le „pays, courant, bourse en main et chapeau bas, du Pacha au „consul, du Phanariote au Russe et d'un Hospodar à l'autre, je „vous assure que l'heure a sonné pour ceux qui, de nos jours, „représentent ces hautes classes et se prétendent conscients du „rôle qui leur incombe, de prouver enfin qu'ils ne sont pas ce „que furent leurs pères."

Il y a des protestations; une femme dit qu'„il s'est trouvé des boïars patriotes malgré le Phanar". Voici cependant la réponse:

„Honneur à ceux-là et grand bien leur fasse, mais c'est une „poignée: le reste était mangé par la vermine étrangère."

Ce qui n'empêche pas que les représentants de la race pure, telle que la comprend le romancier, ont la plus admirable des attitudes et que les héros du troisième roman de Zamfirescu donnent leur sang pour cette patrie roumaine qui est en train de gagner son indépendance.

Dans les deux autres romans l'auteur a cherché à montrer l'évolution de cette classe. Dans „Directions", il montre la préparation d'esprit qui a amené, non seulement la conception de l'État indépendant, mais celle de la race unie, cette profonde conviction

qui a été le ressort principal de la victoire et de la réunion des différentes provinces roumaines sous le sceptre du roi national.

Un jeune homme de la génération après la guerre d'indépendance, neveu d'un général — présenté, celui-ci, avec toute son insouciance et tous ses flirts bucarestois, alors que chez lui sa femme s'entiche du nouvel héros de cette série—, un officier épouse une jeune fille transylvaine qu'il n'a pas pensé à courtiser, d'autant moins à aimer, pour tirer celle vers laquelle va son âme, d'une situation qui pourrait paraître déshonorante. Il a obéi à l'ordre de celle-ci, qui n'ose pas être son amante, mais qui n'entend céder à personne un coeur qu'elle croit s'être gagné.

Les deux jeunes gens partent. Ils sont à Rome, où l'officier ne se décide pas encore à croire qu'il est marié, que cette jeune créature, qui se dérobe à son étreinte, est bien sa femme, qu'il ne devra plus s'en séparer. Le romantisme naïf de la fille de prêtre d'outremonts, nourrie de souvenirs romains, s'en va vers le Colonne, vers les lieux sacrés où elle cherche le berceau de sa race. On voit bien dans la description que Zamfirescu a habité pendant des années la cité dont il connaît tous les détails de pittoresque et d'archéologie, dont il respire tout le parfum.

Il faut cependant prendre le chemin du retour. Avant de quitter Rome, Michel Comăneşteanu a pu cependant découvrir que dans ce beau corps sain dont il n'a pas désiré la possession il y a une foi inébranlable, l'appui d'une admirable tradition plusieurs fois séculaire, une forte décision de vivre selon une loi de travail et d'économie, de reconstruction et de création solide. L'homme appartenant à une société intelligente, brillante et frivole se soumet, non pas à la femme qu'il commence à aimer, mais bien à la volonté même de la race qu'elle personnifie.

Pour le renforcer dans la décision de se transformer, l'auteur lui fera voir la Transylvanie avec tout ce qu'elle contient de paysannerie qui lui paraît, — et ce n'était pas seulement un préjugé —, autrement organisée matériellement et animée de confiance, autrement précieuse donc pour l'avenir de la nation, qui se prépare, croit-il, malgré les souvenirs récents de la guerre d'indépendance, plutôt là-bas, dans l'autonomie active, résolue et calme de la vie rustique du côté de Sălişte, le plus beau, à son avis aussi, des villages roumains.

A Poiana, tout près, la présence des paysans à l'office donne la même certitude constante à son âme renouvelée:

„C'était une vraie demeure de prière, pleine de lumière,— une „blanche catédrale, bâtie des sous du Roumain, accumulés avec „patience et confiance.

„Quand ils y pénétrèrent, Comăneşteanu ouvrit de grands „yeux, voyant bien ce qu'il y avait, mais hésitant de croire à ses „propres yeux. Était-ce donc possible?

„De sa vie, il n'avait vu quelque chose de plus magnifique. „Ces pâtres rassemblés lui semblaient être le Sénat romain à l'é- „poque d'Appius Claudius Caecus, prêt à rejeter les propositions „de Cinéas. Robustes, propres, les bras appuyés sur les bâtons, „les boucles blanches flottant, ils restaient droits, écoutant la „messe. Des jaquettes de peau à fleurs cousues qui descen- „daient des épaules jusqu'à la forte sandale qui se relevait à la „pointe comme une barque, tout était neuf, d'un blanc de nei- „ge. Sous les manches retournées de la chemise sortaient des „bras musclés, qui faisaient un arc dans l'air d'un large mou- „vement lorsqu'ils les levaient pour le signe de la croix. Les „puissants corps s'inclinaient devant les prêtres, qui servaient „à haute voix, alors que les pensées s'élevaient vers le Seigneur, „dans un seul désir: celui de la renaissance dans une patrie „commune." Et le drapeau aux trois couleurs appendu à l'ima- ge sainte paraît frissonner d'espoir lorsque des larges poitrines part l'appel vers la divinité: „ Aie pitié de nous, Seigneur, aide- nous et nous sauve".

L'âme même de ce dur appréciateur de la psychologie popu- laire parle dans ces pages. Le voyage du capitaine de 1880 c'est son propre voyage, l'impression qu'il rend, c'est la sienne et il clame un espoir dans l'avenir de sa nation enfin réunie qui est son propre espoir. Ce qu'il n'a pas voulu dire en son nom, avec une timidité qui se cachait sous l'apparence d'un éternel défi orgueilleux, il l'a présenté comme la nouvelle conception na- tionale, régénératrice, de son jeune héros.

Ce serait affaiblir cette impression que d'entrer dans l'analyse de la cinquième partie de cette série de romans: ces vides his- toires d'amour par désoeuvrement ne contiennent rien sur l'état d'âme de ces générations d'avant la grande guerre qui a donné le dernier mot dans le développement d'un long et douloureux drame national.

IV.

Nouveaux courants et nouveaux conteurs roumains après 1890, conteurs valaques.

A côté des écrivains qui posent des problèmes politiques et sociaux, à côté de ceux qui, en Transylvanie, sont paysans et prêtres, ou défenseurs d'une nation opprimée, dans le domaine de la lutte politique, à côté de ceux qui, dans l'ancien pays libre, comme le grand conteur moldave Creangă, sont prêtres à un certain moment et quittent cette carrière pour être instituteurs et qui trouvent cependant leur base dans la société nouvelle, il y en a d'autres, à partir de 1880, dans les environs de 1890 plutôt, pour certains d'entre eux, qui se trouvent en désaccord permanent avec la nouvelle société. Alors on doit avoir une littérature de mécontentement, une littérature de protestation, une littérature de pesimisme, qui va parfois jusqu'au nihilisme, une littérature qui, écartant les solutions dont se sont trouvés bien les prédécesseurs, **ne trouve pas de solution nouvelle au conflit qui vient de s'ouvrir.**

Cette littérature est manifestée, pour cette première époque, par trois écrivains, dont l'un est Caragiale, le second Vlahuță (prononcez: Vlahoutza) et le troisième Delavrancea.

On voudra bien m'excuser de ne pas placer parmi les conteurs caractéristiques deux de ces écrivains et de choisir le troisième, pour la bonne raison que je le considère comme un conteur par excellence, tandis que les autres sont des conteurs par hasard. On voit bien qu'ils ne sont pas nés pour le récit, qu'ils viennent d'un autre domaine et qu'ils ne s'attardent pas dans ce domaine de la narration.

Ces deux écrivains, dont l'un est très goûté en ce moment, pour des raisons que je n'expliquerai pas, parce qu'il serait

bien difficile de le faire (il y a aussi certains artifices dans cette popularité forte qui a surgi surtout dans les dernières années), ces deux écrivains sont Caragiale et Vlahuță.

Caragiale est le meilleur des écrivains dramatiques roumains à cette époque. Sa littérature dramatique, de laquelle je ne m'occupe que pour la signaler et pour expliquer que j'entends le retenir dans ce domaine du théâtre qu'il a illustré, a innové et dominé. Auteur d'une série de comédies, d'un drame qui n'a pas eu de succès, mais qui méritait bien d'en avoir, il est conteur en même temps pour avoir écrit une série de nouvelles brèves, de récits, plutôt de „scènes" et de „moments". Il a intitulé lui-même un de ses volumes „Moments".

Dans ces comédies, Caragiale présente, d'une façon dramatique, impressionnante, le même conflit dont je parlais: conflit ridicule, s'il s'agit de bourgeois, de petits bourgeois, mais qui serait tragique, s'il s'agissait de paysans, entre l'ancienne société et la nouvelle. Il est lui-même dans ce conflit, il le vit lorsqu'il en donne la formule littéraire. Mais, à côté, le conteur reste un peu improvisé. Car conter, c'est un peu se laisser aller; conter, c'est s'extérioriser; c'est, sans doute, être, dans une certaine mesure, naïf et simple.

Or, la littérature narrative de Caragiale est une littérature voulue; elle est longuement préparée; l'auteur n'est jamais content de sa forme même, et on sent ce mécontentement. Son récit doit passer par plusieurs phases préparatoires pour qu'il puisse satisfaire, jusqu'à un certain point, son auteur, et on souffre de cette gêne, on est étreint par l'étroite discipline douloureuse à laquelle l'écrivain a soumis son esprit. Cette oeuvre qui, dans sa conception même, a pesé sur l'auteur, pèse un peu sur le public. On voit bien que, tout en pouvant s'envoler, il ne détend pas ses ailes, qu'il les retient étroitement liées au corps.

Et une analyse de style montrerait facilement, dans Caragiale, ceci: que, de fait, le récit n'en pas un; c'est une série d'indications dramatiques. Habituée au dialogue, toute l'attention de l'écrivain se dirige vers ce dialogue et, le reste, ce sont de simples indications qu'il met pour guider les acteurs à la représentation.

L'autre, Vlahuță, est un poète lyrique, un des meilleurs poètes

lyriques, après ce très grand que personne n'a égalé, et c'est pourquoi beaucoup ont cru et croient pouvoir le dépasser, Eminescu. Mais sa poésie lyrique est une poésie combattive; c'est encore le mécontent: celui qui trouve la société contemporaine composée d'usurpateurs, en grande partie risibles; qui juge, enfin, que toute cette improvisation politique et sociale est de très mauvais goût, mais ne lui oppose pas le combattant, qui lui oppose seulement le protestateur et le protestateur par l'isolement.

Il faut bien le dire: il y a eu dans ce pays, comme dans d'autres pays de l'Europe à la même époque ou un peu auparavant, comme une maladie sociale. Si on est mécontent d'une société, il ne faut pas la critiquer avant d'avoir fait tout son possible pour la rendre meilleure, sans penser à la place qu'on occupera dans cette société transformée. Après avoir dépouillé toute ambition, en déployant tous les moyens humains, après avoir usé toutes ses forces, alors on peut arriver à la critique; mais rester enfermé dans cette critique négative, se mettre à côté et lancer son mépris et son défi à une société à laquelle on n'a pas voulu se mêler, ce n'est pas chose juste et ce n'est pas chose saine.

Toute la littérature narrative de Vlahuţă est cependant dans ce sens: c'est la protestation lyrique, dans l'isolement du poète individuel, qui se continue dans une autre forme.

Lui-même est né en Moldavie dans des conditions très modestes, ayant, — ce qui est très intéressant pour saisir l'essence même de sa personnalité humaine et littéraire, — ayant dans sa famille des moines, et des moines qui avaient eux-mêmes, de naissance, cette tendance à se cloîtrer et à maudire le monde qu'ils ont abandonné.

Il y a eu bien un changement dans ses idées, plus tard, lorsqu'un grand mouvement d'optimisme, d'activité de l'âme l'a saisi aussi et l'a dominé; mais, jusqu'à ce moment, le monde lui apparaît comme une collectivité informe et méprisable à l'égard de laquelle on ne pourrait avoir qu'une seule attitude: se trouver sous la voûte de l'église, au milieu de ses propres prières. Il était ainsi le moine, de par sa volonté, d'un monastère invisible.

Et, lorsqu'il s'agit donc de raconter quelque chose, cet homme, dont l'enfance est comme celle de tel de ses héros, „une

enfance triste et maladive", la raison pleine des „livres exaltés qu'il avait lus" avec passion, sera influencé d'une façon positive seulement—c'est lui qui le dit—par „la paix grandiose des vallées voisines" de son séjour, par „la beauté inspiratrice des forêts qui s'étendaient et remplissaient le ciel derrière le château d'ancien seigneur". S'il présente ses héros de cette façon, c'est qu'il ne fait que présenter ses propres souvenirs, la propre élaboration du milieu par son âme.

Ainsi, lui qui, dans la vie sociale, a rencontré des êtres humains appartenant à la catégorie qu'il méprise, qui, avocat dans une pauvre ville de province, a commencé par des articles en prose dans un petit journal où il expose tout le ridicule et toute la méchanceté mesquine de cette société dans laquelle chacun se trouve un peu selon le hasard, ne pourra pas décrire autre chose que des vieilles femmes vivant dans un village miséreux comme celui de sa naissance; des jeunes gens phtisiques qui meurent avant leur temps, maudissant la société qui ne trouve pas de place pour eux; la nonne qui, nourrissant un désir d'amour, se meurt lentement dans son couvent; les condamnés qui, en marge du crime qu'ils ont accompli, personnifient, en même temps, la malédiction de la société qui, dans l'idée de l'auteur, les a poussés plus ou moins, par son anarchie morale, vers ce crime.

Mais ceci n'est pas une littérature narrative. Pour avoir la vraie littérature narrative, il faut s'adresser à Delavrancea.

Ce nom est un pseudonyme; le conteur s'appelait Barbu Ştefănescu, Delavrancea, de la Vrancea, n'étant que celui d'une région romantiquement poétique de la Moldavie du Sud-Ouest. Par distinction avec Vlahuţă, qui est un Moldave, par distinction même avec Caragiale, dont la famille n'est pas de longue origine roumaine, il est un enfant du sol. Bien que né dans les environs de Bucarest, il l'est dans un faubourg qui a un caractère particulier, de sorte qu'il y a, dès le commencement de sa vie, ce conflit, ce drame dans son âme: il est bourgeois de Bucarest sans spectacle de bourgeoisie sous ses yeux d'enfant et, étant né paysan, il l'est sans participer, lui ou les siens, au travail des champs.

Ce faubourg est un faubourg de rouliers. A ce moment, les chemins de fer avaient à peine esquissé leur activité de transport;

les grains, la grande production du pays, étaient transportés par ces demi-ruraux, et certains d'entre eux, comme son père, ses parents, les amis de ses parents, arrivaient à être des personnes assez aisées, vivant dans un milieu de contentement. Il l'a dit dans des pages qui montrent combien il était né pour être peintre, ayant le sens du pittoresque au plus haut degré et maniant la langue roumaine avec ce talent de la couleur que les Moldaves n'ont pas, que les Transylvains ont encore moins, qui appartient aux Roumains du Sud, aux Méridionaux de la terre roumaine, aux gens de Valachie, ayant beaucoup moins le contour que la couleur.

„En marge de la capitale, loin du bruit et des êtres méchants, „entre la ville et les champs des paysans, s'étendait, pros- „père, le faubourg des rouiliers de grains. Dieu leur accordait sa „grâce. Où le chrétien fixait sa chaumière, elle s'attachait à des „poutres immuables.

„Les maisons, blanchies de chaux, se perdaient dans les jar- „dins d'arbres fruitiers, qui faisaient les délices des enfants. Par „endroits, les ceps de vigne circulaient, chargés de raisin, à „travers les échalas que le poids faisait ployer.

„Lorsque quelque marchand ou quelque autre richard arri- „vait à cheval, sur le cheval latéral de gauche, touchant éner- „giquement du fouet ceux de devant, les jeunes femmes, les com- „mères, les filleules, les cousines lui sortaient au-devant, rieuses, „l'arrêtaient et l'accablaient, jusqu'à le rendre confus, de leurs „interrogations.

„Le roulier, une main dans la ceinture, une autre sur les rênes, „le fouet enroulé autour du cou, donnait une réponse à tour de „rôle pour ne froisser personne."

Et on a des dialogues comme celui-ci:

„— L'aîné Mitrane, avez-vous rencontré sur ces chemins-là „le mien?"

Et „le mien" c'était le mari.

Il s'empresse de renseigner:

„— La petite commère, il décharge à Oltenița.

„— L'aîné Mitrane, as-tu vu le petit père?

„— Oui, filleule, il est à un jour de distance et il vient. Il est „sain et content.

„— L'aîné Mitrane, n'avez-vous pas vu notre gars?

„— On dit qu'il a gagné de bons sous. Mais toi, quand est-„ce qu'on commence la noce?"

„Et ainsi, d'un propos à l'autre, jusqu'à ce que tout la monde fût satisfait, puis elles accouraient toutes, comme une nuée de moineaux effrayés, vers leurs maisons pour y dire la bonne nouvelle et la fortune prospère à ceux de là-bas.

„Le nombre des cossus s'acroissait, Les enfants, rougeauds et grassouillets, accouraient avec leurs livres à l'école, dans la cour de l'église, pour payer sa médiocre rétribution mensuelle au maître Nicolas et apprendre les lettres nouvelles, à lire les différents caractères, à écrire sur l'ardoise et, voici, plus tard seulement, à mener la plume sur du papier, comme des écrivains publics.

„Les soirs d'été, surtout sous la lune, tout le faubourg sortait sur le rebord des maisons ou sur le banc de bois devant la petite porte de la cour, et les contes commençaient, longs, sans fin. Les grand-mères et les mamans prenaient dans leur robe petit-fils et enfants plus menus, les cadets, et leur racontaient des légendes d'outre-terre. Il était question de Tatars, de Calmoucs, de khagans à deux queues, de Moscovites, d'Allemands à queue, enfin de tout ce qu'un homme peut saisir et voir, entendre et ne pas oublier.

„Lors des Pâques fleuries, des Pâques aux vêtements nouveaux, de Saint Élie avec les melons cultivés au couvent de Pantéléimon, de la veille de Noël avec les chansons, cette postérité robuste et vive remplissait le faubourg de gaîté et de farces.

„Le jour de S. Ignace, lorsque la neige est haute de deux paumes, les porcs qu'on égorgeait excitaient les chiens en criant jusqu'à faire trembler la terre.

„La fumée des feux où on brûlait les poils jusqu'au cuir recouvrait le ciel d'un brouillard dense, sans fin."

Et maintenant, oh! maintenant, la déchéance.

„Les rouliers en sont arrivés à deux miserables haridelles et ne chargent plus sur leurs charettes couvertes deux grands kilas de grain.

„Tout le faubourg s'est appauvri et semble s'enterrer parmi les ruines et les mauvaises herbes. Et, comme par une intention ironique, le sort a voulu qu'à la place de la chapelle jadis pleine de fidèles, aux jours de fêtes, une grande église s'élève, ma-

gnifique, mais vide jusqu'aux plus grands jours. Et, à la place de l'école de maître Nicolas, celle de la mairie, semblable à un beau palais spacieux, mais vide et sans profit."

Ou bien, ailleurs:

„Le soir tombait.

„Les scarabées bourdonnaient, volaient lourdement et les petites filles accouraient les prendre dans leur tablier. Les lucioles allumaient leurs étincelles d'argent.

„Et cette paix profonde, étendue sur tout le faubourg, résonna des cris des enfants lorsqu'ils aperçurent la première chauve-souris qui se pressait, obliquement, le long des rues.

„Et tous jetèrent en l'air leurs petits bonnets à poil, chantant:

Chauve-souris, chauve-souris,
Viens à l'abri de nuit.
Allons une fois, allons deux fois,
Allons même jusqu'à neuf fois,
Car la chauve-souris, fuyant,
Fera dans ton bonnet son lit.

„Depuis lors une quinzaine d'années a passé. Par le même côté je suis entré, je me suis faufilé sur le même sentier et la beauté de jadis je ne l'ai plus revue."

Voici le milieu dans lequel a vécu le conteur, et il a trouvé, comme on le voit, des pages délicieuses pour présenter ce milieu, et surtout les enfants, qui entourent le roulier, qui jouent à travers les chemins, qui peuplent les jardins, et qui, la veille de Noël, s'en vont d'une maison à l'autre chantant leurs chansons archaïques, comme les fleurs d'hiver de ce village mitoyen de Bucarest.

Le poète avait aimé les contes de ce bon peuple rural:

„J'aimais les contes, ces récits anciens, et surtout les péri-
„péties de ma race. Pour un empire, on ne m'aurait pas arra-
„ché au tablier de ma mère et, le soir, lorsque les grandes fil-
„les, cousant des fleurs sur la trame, racontaient des histoires à
„n'en plus finir, j'aurais préféré être battu que me fourrer
„sous la couverture.

„Peu à peu, mon cerveau se troublait, s'enflammait. Chaque
„nuit, je tressaillais dans mon sommeil, effrayé, les poings serrés
„et le souffle retenu. La Mère de la forêt, la vieille Dragonne, le

„Revenant et les Fées mauvaises qui bouillaient dans une chau-
„dière rouge comme la flamme, la fille de l'empereur m'appa-
„raissaient en rêve; je les voyais plus clairement que l'herbe
„sèche et la mauve de notre cour; ils me paraissaient plus réels
„que le mûrier au fond du jardin vers la cîme duquel je grim-
„pais.

„Leur voix de monstres, leurs griffes aigues, les langues de feu
„leur sortant par la gueule me déchiraient les oreilles ou amor-
„tissaient mon regard et brûlaient mes joues. Ma pauvre mère,
„près de laquelle je dormais, se réveillait, mais en vain elle allu-
„mait la mèche et me caressait, me donnant à boire. Les yeux
„ouverts, je ne voyais rien, n'entendais rien et mes joues restaient
„embrasées jusqu'à me faire mal, comme si elles avaient été
„passées par la braise.

„Rarement c'est par mes rires qu'à minuit je réveillais ma
„mère, car rarement m'apparaissait la jeune fille du laurier, l'heu-
„reux prince chauve, la cadette de l'empereur et la bonne fée
„qui faisait passer le beau prince par la vallée des larmes."

Donc, il rapporte de son premier milieu, non seulement des souvenirs, mais une certaine façon anormale d'être. Il improvise à côté de la réalité; cette réalité, il la transforme et il l'augmente. Il y a des scènes comme celle qui présente la mort de sa jeune soeur, avec les illusions terribles qu'il a au milieu de la nuit: parce que le chat est entré dans la chambre, parce qu'une planche est tombée, parce qu'il y a eu un bruit dans la cour, il s'imagine que la morte ressuscite.

„Quelle sombre nuit! A sa tête brûlait un cierge de cire.
„Les mains croisées sur la poitrine. Le père était par les che-
„mins, pour le pain quotidien, sans donner de nouvelles. Les
„autres s'étaient endormis en pleurant.

„Je me levai doucement, comme un chat, et m'agenouillai de-
„vant son lit à elle. Je restai comme pétrifié en pensant que, si
„quelqu'un m'a envoyé en rêve la nouvelle de cela, ce même
„doit être quelque part et, si je me presserai, je pourrai rencon-
„trer ma soeur... Mes pensées furent interrompues par un hur-
„lement sous les draps de la morte. Je saillis debout. Je m'incli-
„nai vers elle. Un bruit de planches. Je tressaillis. Ma chérie se
„pencha un peu et sa main droite, à elle, déchira le ruban qui la

„reliait à la main gauche, puis elle glissa sur le côté. Je voulus „crier: „mère, lève-toi, elle vit". Impossible.

„Derrière moi j'entendis gratter les vitres. Je me tournai vers „la fenêtre. Quelque chose de noir glissait de long des chassis, „tombait et se relevait. La maison tournait sous moi. Un étourdis„sement me ravit la vue et je tombai comme une masse."

Il sera, pendant toute sa vie, persécuté non seulement par des souvenirs, mais par cette tendance, de mêler avec ce qui se rapporte à son enfance tout ce qu'une imagination exaltée peut mettre à côté.

Et alors voici cet homme qui se trouve dans une société nouvelle. Qu'est-ce qu'il peut apprécier de cette société? S'il était un paysan, il se dirigerait vers son enfance, il trouverait dans les souvenirs de cette enfance qui aurait été celle, calme et pacifiante, des champs, de quoi se consoler. C'est cependant là qu'il cherchera un refuge.

Pour présenter la vie du laboureur il lui faudra accommoder plus ou moins à la façon pittoresque ses propres souvenirs, clarifiés, illuminés, et il écrira la belle nouvelle qui s'appelle „Sultănica". Il dira alors quel est l'aspect d'un village roumain dans la montagne, en hiver, et on aura cette page:

„C'est le commencement de décembre. Dieu a donné de la neige „à foison. Elle tombe d'abondance, menue et dense comme la „farine au tamis, agitée par une bise qui aveugle. Les collines „dorment sous une couche de trois doigts.

„Au loin, les forêts aux troncs gris paraissent ornementées „de fleurs d'abricotier. Un bruit sourd contourne les hauteurs et „va se perdre dans les profondes vallées. Le ciel a la couleur „de la lessive.

„Des nuées de corbeaux pressées par le vent croassent, se „dirigeant vers la forêt.

„Et la tourmente de neige s'accroît. Les tourbillons passent „d'une cime à l'autre, et l'heure du soir s'étend comme un gris „linceul."

C'est un tableau où l'on sent le peintre qu'il avait dû être, qu'il n'a pas été par un pur hasard, par les circonstances fortuites de son existence.

Et, plus loin:

„A gauche de la Rivière de la Princesse, de la **Doamna**,

„tout près du village qui porte le nom de Domneşti, on voit une „maisonnette d'une blancheur de lait; les fenêtres contournées de „rouge et de bleu. L'encadrement de la porte est d'une propreté „de vieille; le prolongement de la base est nettement enduit de „terre jaune. Sur la cîme du toit, des deux côtés, crient au vent „deux languettes de fer-blanc fixées aux deux boules, pas plus „grandes qu'un insecte. La cour est entourée d'une haie de bran- „ches de noisetiers; de hêtre est le dépôt de grain; il y a un „abri pour le bétail et une écurie fixée sur quatre grosses pou- „tres."

Et, dans cette maison de campagne, dans cette simple maison, avec son toit pointu, avec ses languettes de fer-blanc qui crient au vent, l'auteur introduit un idylle rurale, une idylle qui ne ressemble guère a celle qu'a écrite un Slavici ou un Creangă. On voit qu'il n'est pas de là, que ce qu'il introduit, après le pittoresque, est autre chose: le souci du drame. Dans ses deux premiers récits, ce qu'il a cherché avant tout, c'est le conflit violent, entre deux passions, entre deux situations.

Et, pour présenter ce conflit, il a fouillé dans son imagination, capable d'être facilement exaltée, tous les moyens d'un romantisme parfois criard.

Sultănica, la jeune fille dont il entend raconter l'histoire, est l'image même de la vierge rurale dont la vertu est gardée par les saintes traditions millénaires:

„Aux veillées elle s'est rendue une seule fois depuis qu'elle est grande fille et depuis lors ne lui en parlez plus... „Qui veut sauter, eh bien, elle peut le faire par dessus la haie". Car, jusqu'à ce que la citrouille est cuite à point dans le poële, certain gars donnent l'assaut aux filles. Ils les pincent et les embrassent à leur faire sortir des taches rouges sur les joues. Même parfois ils leur chipent les rubans ou les agrafes ou les voiles et le dimanche, à la danse, pour les leur faire ravoir, ils les empoignent un petit peu derrière le hangar qui est au fond de l'auberge. Certains, plus endiablés s'écrient : „va vite, toi, souffler sur les tisons qui s'éteignent". Et, lorsque la jeune fille, à genoux, souffle du fond des poumons, ils la poussent et la font tomber sur le dos."

Mais, voici, elle aime un jeune homme, un gars qui vient de la ville. Cet amour, qui se serait présenté d'une façon si simple

dans Slavici, avec un peu de morale de prêtre, cet amour qui se serait présenté, chez Creangă, d'une façon purement objective, sans y mêler rien de l'analyse intérieure et torturée de l'âme passionnée, cet amour se présente chez Delavrancea d'une tout autre façon. Voici les halucinations de la nuit de veille pendant laquelle l'honnête et pure Sultănica prend la décision d'aller voir en cachette son bien-aimé.

„Et, maintenant, dans la nuit de Saint-Nicolas, il était question „de se voir. Mère Stanca (la mère de Sultănica) dormait.

„Sultănica souffla sur la lampe et tomba devant les saintes „images. Jaune comme la cire, elle cherche à prier et ne peut „pas rassembler ses pensées éparses. Une sueur froide lui cou„vre le front; elle cache son visage dans ses deux mains. Il lui „a semblé que les images ont tressailli, voulant se rapprocher „d'elle.

„Lentement, comme un revenant, elle se traîne jusqu'à la bou„che du poële; à la lumière du feu, il lui semble être ressus„citée.

„— Je trompe ma mère, je déshonore sa chaste vieillesse, „je trompe les saintes images.

„Tout-à-coup, la lumière de ses yeux s'allume, la bouche du „poële s'élargit, les lèvres de terre rouge ricanent, elles s'écar„tent comme la gueule d'un dragon. Les flammes sont des lan„gues de feu qui se recourbent et se détachent. Le sourd bruit „de l'intérieur part comme un déluge de douleur.

„A regarder l'embrasement du feu, Sultănica a cru aper„cevoir, à travers la bouche de l'Enfer, ses propres supplices.

„Effrayée, de nouveau elle se jette vers les images et s'a„genouille. Elle murmure sa prière: „Empereur céleste, consola„teur...". La grâce divine recouvrit alors ses traits... Ses visions „l'abandonnèrent. Elle eut une lumière sur son visage et tomba le „front à terre.

„Et pourquoi la miséricorde divine ne viendrait-elle la secourir? „N'a-t-elle pas rempli ses devoirs religieux à Pâques et à Noël? „Y-a-t-il quelqu'un qui eût touché avec tant de componction le „saint calice? Et, si l'amour immaculé est un péché impardonna„ble, comment est-ce donc possible que tant de grandes filles s'en„fluent avec des gars, même des femmes mariées, et disparaissent „avec des gens de la ville et cependant passent des jours blancs „de bien-être et de joie?

„Est-ce que la séduction qu'elle subit sort du commun? Un bai-„ser la brûle depuis trois jours entiers et chaque broussaille la „menace de la dénoncer au village.

„Après avoir vu Drăgan, ses vêtements lui pèsent comme „s'ils étaient de plomb. Échappée de ses bras, quelque chose l'en-„cercle et lui brise les os. „Ne reviendra-t-elle pas dans ses sens? „Si elle était petite enfant, elle ne serait pas si simple et si „folle... Sans doute..., ce n'est pas possible... Ce qui est ne „vient pas d'elle-même... Ce n'est pas selon son gré, mais bien „d'après ce qu'elle est destinée à vouloir... Qui nous a donné le „coeur, devait ne pas y enraciner le désir et l'amour.

„Sultănica serra ses poings jusqu'à ce que ses doigts en cra-„quèrent.

A la porte de la salle elle entendit doucement frapper."

On voit bien que cette littérature villageoise a un tout autre caractère que celle des écrivains patriarcaux. On entend tirer du monde rural un peu plus que ce qu'il donne lui-même. On veut y introduire des éléments venant de l'âme même de l'auteur, qui personnalise de son dramatisme, de son exaltation mystique un monde beaucoup plus simple, beaucoup plus calme, beaucoup plus serein, et même beaucoup plus moral que celui qu'il présente.

Mais tout cela est seulement une partie de l'oeuvre de Delavrancea. Cette nature, qu'il décrit en se rappelant son enfance, cette nature d'hiver, du côté des montagnes, dans laquelle il place l'idylle douloureuse de Sultănica trompant sa mère, déshonorant sa famille pour aller chercher son bien-aimé et pour quitter le village où elle n'aura plus de place, cette nature n'est pas pour lui, ainsi que je le disais, une préoccupation continuelle et, d'autant moins, une consolation. Elle a un sens philosophique, et ce sens philosophique est mauvais. Voyons la façon dont il cherche à expliquer le sens de la nature:

„La nature est mauvaise et m'a dégoûté par son hypocrisie. „Les mêmes vices et les mêmes crimes dans son sein comme „parmi les hommes. A la racine d'une fleur jaune, un viol; sous „une chicorée, un meurtre et, partout, sous les tapis de fleurs, „la haine inassouvie dans l'éternité."

Cette nature n'est pas seulement hypocrite. Recelant sous son

charme un sens tout aussi noir, tout aussi mauvais, tout aussi maudit que celui de la vie dans n'importe quel domaine, elle est, en même temps, une ennemie de l'homme; elle cherche, dans ce qu'elle a produit, ce qu'il y a de plus précieux pour s'en rire ou pour le détruire.

Dans cette nouvelle de sa jeunesse, Delavrancea clame cette certitude désespérante:

„Elle se rit de notre douleur. Tous les drames, pour elle, „sont des comédies, des farces. Ne sentez-vous donc pas avec „quel plaisir la nature se dit:

„— Ce si bel enfant, si intelligent, mourra à dix ans. Voici un „homme de génie: il finira à trente ans. Celui-là est stupide et „grossier: il deviendra ministre...".

Il ne pensait pas qu'il deviendrait ministre lui-même, sans avoir ce défaut, et il l'a été plusieurs fois, et je crois même, l'ayant très bien connu, qu'il le désirait un peu lorsqu'il ne l'était pas.

„...Cet autre, qui saisit tous les mystéres des sons dans l'é„tendue de la nature, mourra sourd, de dégoût."

Lorsqu'il s'agit maintenant de juger le conflit social et politique qui s'est produit au moment du grand changement, lorsque s'est créée cette Roumanie de fonctionnaires, cette Roumanie de bureaucrates, de députés et de sénateurs et de ministres, cette Roumanie de personnes à meubler un salon, ou à orner (employons plutôt ce terme) un Parlement, lorsqu'il s'agit de juger ce monde nouveau, auquel il ne peut pas opposer un monde purement rural, Delavrancea n'a pas assez de philosophie et d'énergie confiante pour esquisser un autre monde, un monde de l'avenir.

Si c'était un Moldave, un Transylvain, l'attitude serait tout autre. Le Transylvain reste dans son milieu, il y reste jusqu'au bout. Le Moldave a quelque chose de mystérieusement aristocratique: il a le sens de l'ironie de la vie, et c'est pourquoi il ne se fâche pas et ne la maudit pas. Tandis que, du côté de la Valachie, il y a beaucoup plus de spontanéité aggressive, beaucoup plus d'élan actif.

Cette nature, cette société ne nous satisfaisent pas; eh bien! il faut leur dire leur fait: et, si on ne peut pas attaquer la nature, on attaque au moins la société.

Delavrancea, l'inconciliable, dira:

„Dans notre pays, l'instruction est, pour l'homme pauvre, un „malheur, sauf le cas où il serait fourbe et flatteur, un animal „qui a trompé son père en lui volant la figure humaine.

„Vous, élevés dans une grande famille honnête et glorieuse, „vous avez motif de tenir à quelque chose et de vivre dans un „but. Mais un paysan inconnu..."

C'est lui:

„...Mais un paysan inconnu, négligé, jeté au milieu d'une „société stupide et trompeuse, lui qui arrive au banquet de la „vie le coeur ouvert et sans aucun moyen de se défendre, doit „être d'acier pour ne pas succomber.

„Et puis votre monde même, grand et beau, s'est amoindri, „s'est corrompu, vous a trahi; il a oublié la langue et la cou- „tume du pays."

C'est bien la vérité, puisque, élevès à l'étranger, les chefs ce cette société sont arrivés parfois juste aux dernières années de leur vieillesse à deviner ce que le monde roumain avait d'essentiel, à distinguer ce qu'il demandait le plus, à saisir la nuance, disons: de réformes, d'administration, qui aurait le plus cadré avec ses vrais besoins.

„Et vous, les rares, les généreux, les droits, les nobles, vous „serez, dès demain, étranglés par les vôtres... L'avenir est aux „banqueroutiers."

L'avenir était bien à la banqueroute pour tout le monde, mais, en tous cas, il n'était pas aux banqueroutiers. Il ne croit pas même, cet enfant du peuple, à des possibilités démocratiques:

„Donner à chacun les mêmes pouvoirs publics, c'est les met- „tre au même niveau, les rendre de même valeur et leur faire „cadeau du même cerveau. C'est réduire les membres d'une so- „ciété à un sens numérique, au même boisseau de haricots ou de „lentilles. Or, la société est comme une machine beaucoup plus „compliquée qu'on ne se l'imagine."

Donc, même au point de vue de la poussée démocratique, il ne trouve pas, dans cette société, de quoi s'inciter, de quoi se donner un élan pour vivre.

Ci et là, il présente comme explication personnelle de cette attitude des moments qui ont fait partie de sa propre vie, de sa vie de petit fonctionnaire négligé, n'ayant pas d'attaches,

et avec le défaut, qui est une grande qualité, mais une grande qualité à conséquences douloureuses, de dire la vérité, de se sentir lui-même et de voir un peu les autres.

Dans telle famille, où il donne des leçons à la jeune fille, la maîtresse de maison, après l'avoir entendu parler sur Alexandri et faire de la critique littéraire, lui dit, à un certain moment, après avoir risqué un geste que lui n'a pas compris:

„— Vous lisez trop, vous en savez trop, vous observez trop de choses et le dites trop souvent."

Il est maintenant devant un bureau. Il indique à son chef une meilleure manière de rédiger son rapport, et on lui dit:

„— Vous n'êtes bon à rien. Vous vous mêlez à tout comme le „persil. Eh bien quoi? Le ciel nous tombera-t-il sur la tête? „Qu'est-ce que c'est qu'un rapport? Un rapport c'est un rap- „port. Comme si le ministre allait le lire. Comme s'il n'avait „pas autre chose à faire."

Et, lui, répond:

„— Je ne savais pas que le ministre demandait des rapports „qu'il ne lit pas."

„— Vous, vous parlez trop! Copiez-le tel qu'il est.

„Et, avec ces mots, il me tourna le dos, grommelant.

„— Voici donc qui s'est trouvé pour cela!"

Comme lorsqu'il passait ses examens et indiquait au professeur un ouvrage récent, il s'entendait dire:

„— Ce n'est pas vous qui me l'enseignerez."

De tout cela, résulte l'état d'âme que j'ai décrit. Et, lorsqu'il s'agit de présenter en écrivain cette société, voici ce qu'il y trouve: des gens en grande partie miséreux, des fonctionnaires, les nouveaux arrivés, réduits à mener un train de maison et à avoir des relations qui dépassent de beaucoup leurs moyens, de pauvres maris traînés par leurs femmes à des réunions où elles ont certains motifs, d'aller, mais eux n'y trouvent que le prétexte de dépenser le dernier argent qui leur reste. Cette compagnie toute pleine de la fumée des cigares et de l'arome des cafés, toute imprégnée des effluves de cette fringale d'un côté, de ce désespoir de l'autre, il la fixera dans des nouvelles tristes, maussades comme „Jean Moroiu" et comme „Les Parasites".

Si, de temps en temps, le ciel s'éclaircit pour lui, c'est seulement pour revenir aux contes de sa jeunesse, et jamais le conte

roumain n'a été rendu d'une façon plus pittoresque, avec des dialogues plus vrais, avec un sens plus parfait de la naïveté de l'âme roumaine, que par Delavrancea.

Un voisin de Delavrancea dans l'orientation géographique, aussi dans le talent, moins ample, moins varié et beaucoup moins pittoresque, un peu aussi son voisin d'âge est M. Jean Brătescu-Voineşti.

C'est un fils de petit boïar de Târgovişte, l'ancienne capitale de la Valachie, aujourd'hui une ville abandonnée, qui ne mériterait guère de l'être, car elle a tout un monde d'églises très belles et des maisons seigneuriales très nobles avec une parfum de passé qu'on sent au premier pas qu'on y risque.

Si c'était un Moldave, il penserait, dans ce milieu donné, aux églises; si c'était un Transylvain, il chercherait en première ligne les gens de la campagne environnante. Or, M. Brătescu Voineşti n'est ni un paysan de Transylvanie, ni un Moldave d'origine. plus ou moins aristocratique. Et alors on aura chez lui une vision de la vie paysanne prise un peu à la hâte, au moment seul où les paysans viennent se présenter devant lui, qui a été magistrat, qui a continué à être avocat, et, grâce à un sens psychologique très fin, il arrivera à deviner plutôt cette âme paysanne qu'il n'a pas connue en vivant à côté de ces gens.

Voici, tiré d'une série d'esquisses, dans le volume qui s'appelle „Du monde de la justice", la façon dont se dessinent chez lui les paysans qui comparaissent en justice. D'abord une jeune fille qui se plaint, ou, plutôt, c'est sa famille qui se plaint, qu'il lui est arrivé une mauvaise aventure par le fait de la brutalité d'un garçon. Le coupable se présente à côté de la victime. Et le juge l'interpelle:

„— Écoute, ma fille, ce que dit celui-là: que tu l'as voulu.

„— Il ment, il ment, Comment! je l'ai voulu? Il ment.

„— Je mens, moi, Hélène?

„— Tu mens, tu mens.

„— Hélène, pense à ce que tu fais; tu me mènes à la prison: „c'est grand dommage. Elle dit, Monsieur le procureur, par „crainte de son père, car elle le craint.

„N'aie pas peur, toi, car nous sommes ici devant Monsieur „le procureur, et ton père ne peut rien lui faire.

„— Tu mens, répète la jeune fille, sans lever les yeux. Elle „est comme un animal féroce, et cependant belle à croquer.

„— Je mens, dis-tu, hein? N'as-tu pas envoyé Sanda, ta cou- „sine, pour m'appeler? Ne m'as-tu pas donné ce mouchoir? Dis, „de qui me vient le mouchoir? D'où te vient, à toi, la bague que „tu as au doigt, dis? N'est-ce pas moi qui te l'ai donnée?

„La jeune fille se retire vers la fenêtre.

„— N'est-tu pas venue avec moi, le jour de la Drăgaica, au „marché de Dragoslave, nous seuls dans la diligence, n'avons-nous „pas fait l'amour? Dis, toi, car tu commets un péché et me „mènes, innocent, en prison. Dis donc!

„— Tu m..., m..., tu mens!

„— Sont-ce là tes paroles? Sont-ce là tes promesses? Et, en- „core, tu m'as juré près de la croix, dans la vallée de Véli- „nach...

„La jeune fille s'est cachée dans le rideau de la fenêtre et „elle pleure, elle sanglotte en pleurant.

„— Voïcou, mon père me tue!... Voïcou, mon frère me tue..."

Elle a résisté jusqu'au dernier moment, et, lorsque tous ses souvenirs ont sailli, alors elle avoue qu'elle l'a présenté comme le grand coupable qu'il n'était pas.

Voici un autre bref récit qui a un caractère tragique: Des garçons, qui devaient chanter sous les fenêtres la veille de Noël et qui ont passé la nuit ensemble, qui ont bu, se prennent de querelle, et l'un d'eux est frappé de telle façon sur la tête qu'il en meurt. Et, maintenant, on juge le meurtrier. Un presqu'enfant se trouve devant le juge, affaibli par une longue prison, et il y a les deux mères, la mère de celui qui a été assassiné, et la mère de celui qui a tué.

Le juge, s'adressant à la première:

„—Écoute... Pour quelle somme te constitues-tu partie civile?

„— Qu'est-ce que cela peut signifier, Monsieur le juge?

„— Combien d'argent veux-tu?

„Angeline parle avec précipitation, haineuse et désespérée:

„— Quoi? de l'argent?.. Me payer mon Alexandre à moi en „argent? Que puis-je en faire? Je n'ai qu'en faire, car je n'ai „eu que cela: mon Alexandre, et ces chiens me l'ont mangé! Car, „voici, ainsi s'écoulait sa pauvre cervelle par le nez, et il ne „pouvait pas dire au moins: „Mère!". Il ne faisait que désigner

„de la main sa tête. Je n'ai que faire de l'argent. Mais il me „faut que vous me les mettiez en terre, là où s'en est allé mon „Alexandre, pour en sortir quand lui, mon Alexandre, en sor- „tira.

„Se retournant vers les accusés, elle voit Catherine, leur mère, „qui pleure en silence:

„Angeline passe la main sur ses yeux, change de ton et, d'une voix grave et émue:

„— Ou plutôt, non; car, s'il s'agit que leur mère souffre ce que „je souffre moi...

„Elle couvre son visage des deux mains et, d'une voix déchi- „rante de désespoir:

„— Ah! Catherine, Catherine!... Et comme j'étais fière d'avoir „un grand gars à la coupe des foins."

Dans cette page, il y a une des plus touchants drames qui eussent jamais été écrits en roumain.

Maintenant, à côté de ce monde rural aperçu au hasard, voici ce que le conteur présente dans son oeuvre: tel jeune homme pauvre, élevé par un boïar, vivant à côté du fils dégénéré et corrompu de ce boïar. Il arrive à obtenir une situation; il est, au gré des intrigues politiques, quoiqu'excellent magistrat, remplacé par un autre pour la bonne raison que cet autre a une personne d'autorité à laquelle il peut s'adresser pour obtenir tout ce qu'il veut.

Il y aurait son amour qui reste, mais, comme la vie est dure, comme la femme entend avoir tous ses aises, cette femme elle-même finit par l'abandonner, et alors il reste seul, victime, comme les héros de Delavrancea, de la nouvelle situation, cette nouvelle situation qui n'a ni une base matérielle, ni une valeur morale.

Si, dans ses récits, il y a quelque chose qui semble réconcilier avec cette société, si un peu de calme rentre dans l'âme, c'est lorsque les vaincus de cette vie nouvelle paraissent devant nous. Présentons-en deux cas:

D'un côté, un percepteur qui se présente pour encaisser l'impôt. L'auteur est d'avis, comme la plupart des imposables, que ce n'est pas la visite la plus agréable. Cependant, il l'accueille d'une façon humaine; celui-ci n'y est pas habitué, et alors il commence à parler, il raconte toute son épopée, toute sa lamentable épopée d'ancien marchand qui a perdu (puisque le monde

économique aussi a sa tragédie au moment de ce grand changement), qui a perdu, dis-je, tout son bien. Il a dû se donner à ce monde politique pour être fonctionnaire; il passe d'une fonction à une autre fonction, d'un domaine à un autre domaine, toujours chassé, jamais récompensé pour ce qu'il peut donner de bon. Au moment où il sort, après avoir fait sa confession, il s'arrête et dit:

— Vous savez, je suis marié, et je m'aperçois que vous avez des fleurs.

Brătescu-Voineşti lui-même est un grand ami des fleurs; il présente toujours avec plaisir des jardins qui ressemblent à ceux qu'il a eus lui-même.

Et le percepteur ajoute:

— Ma femme aime les fleurs, et, puisque vous avez été si bon à mon égard, permettez-moi d'emporter une fleur pour ma femme.

Un autre récit: Un bureau, où il y a des jeunes étudiants, qui sont durs à l'égard d'un collègue vieux et désagréable, auquel ils donnent le sobriquet de „microbe". Or, à chaque moment, ils se moquent du „microbe", ils provoquent des scènes et c'est toujours le „microbe" qui apparaît comme coupable lorsqu'il y a un scandale: la porte s'ouvre, le supérieur surgit, et il dit au „microbe":

— C'est encore vous.

Le malheureux provoqué paie le compte.

Après avoir été enfin chassé à la suite des scandales dont il a été rendu responsable, ses persécuteurs, circulant à travers les rues, un soir, aperçoivent le „microbe" qui se dirige furtivement vers son misérable logis; ils ont la curiosité de le suivre. Dans cette maison, il y a une femme paralytique et trois fillettes à peine vêtues et à peine nourries. Et le „microbe", se dirigeant vers les anciens collègues:

— Pourquoi donc ai-je été chassé à cause de vous?

Faisons connaissance aussi, dans ce pays d'honnêtes souffrances qui se cachent, avec „Madame Éléonore".

„Après avoir pris soin de ses bêtes, madame Éléonore nettoie, „avec l'aide de Marie, les chambres de ses locataires, mais elle „les nettoie pour tout de bon: chaque objet de rien est époussetè, „essuyé et fronté avec la plus grande ponctualité. Après midi „Madame Éléonore fabrique et distribue des remèdes gratuits.

„pour l'âme des défunts... Elle a hérité de sa mère de ces remèdes „mystérieux au pouvoir mirifique. Poudre pour la taie des yeux, „eau pour les enflures, pommade pour les brûlures, pommade „pour les entailles, toute espèce de remèdes dont le plus curieux „est le suivant: „Onguent contre le rhumatisme. On prend un hé- „risson vivant, comprenez-vous, on le met dans un vase émaillé, „on remplit le vase d'huile et on fait bouillir, savez-vous?, jusqu'à „ce que le hérisson fond et puis avec cette huile frottez-vous très „attentivement à la place de la douleur."

Il y a donc dans Brătescu-Voineşti tout un côté nouveau dans ce monde de 1880 à 1890, dans lequel se joue le dernier acte d'une longue et dure tragédie.

Puisque ce qui intéresse ici ce sont les rapports sociaux avant la grande guerre, vus à travers la littérature, un écrivain olténien sollicite notre attention.

A côté de la Valachie, terre de paysans non caractérisés, terre de vie n'ayant pas elle-même un caractère bien fixé à cette époque, il y a un territoire qui s'appelait jadis „la Petite Valachie", l'Olténie, pays à gauche de la rivière de l'Olt, orienté du côté de l'Adriatique. Il a un autre aspect que cette plaine valaque, d'autres souvenirs, et même une autre assiette politique et sociale. C'est, en effet, un pays de très petits boïars, de très nombreux petits boïars.

Dans ce pays vit une énergie qu'on trouverait difficilement chez les paysans de ces champs de blé et de maïs, immenses, qui s'étendent sur toute la longueur de la Valachie. Et, en même temps, dans ce monde de paysans libres, les petits boïars se rapprochant eux-mêmes des paysans, leurs camarades dans les guerres d'autrefois, on entend un langage coloré, imagé, qu'on ne retrouve pas de l'autre côté de la rivière.

Un prêtre y a surgi dans les dernières années, non pas pour être un écrivain de carrière, car il n'a écrit qu'un recueil de nouvelles présentant l'aspect du paysan pendant la guerre. Mais il me paraît cependant que ce prêtre, Pierre Partenie, a donné sur l'aspect de cette autre „Roumanie" les pages les plus émouvantes, lorsqu'il peint l'exode de ces gens d'Olténie devant l'invasion allemande. Il commence par décrire le calme et la beauté des villages avant ce grand malheur:

„Les champs récoltés gémissaient sous le poids des meules; „l'or des grains se répandit dans l'aire; le maïs en pleine flo- „raison s'étalait sous le soleil d'été, les moustaches au vent, après „les soins bénis du bêchage; les foins récemment coupés embau- „maient.

„Et, alors que Dieu étendait ces dons abondants, l'homme, affai- „bli de travail, se revêtait pour les grandes fêtes entre la récolte „d'été et celle d'automne. Les grandes solennités de l'église, com- „mençaient autour de Saint Pierre, de Saint Élie grand et petit, „des deux Saintes Marie.

„Aussitôt les danses et les foires.

„On ouvrait les caisses ornées de fleurs. Et de chaque chaumière „sortaient les chemises blanches sur les fortes épaules des femmes „et des filles...

„Les sentiers en étaient pleins par les prairies au bord de l'eau, „les collines, les broussailles. Les chemins résonnaient du bruit „des chariots et des chevaux au trot...

„Cet essaim se rassemblait en groupes dans le jardin de l'é- „glise autour des longues tables de charité, avec les bandes de „laoutars et d'autres bontés."

Puis l'orage de sang s'abat impitoyable, et on part devant le danger ou plutôt, car ces hommes ont de l'honneur, devant l'injure:

„Dans ces journées froides de novembre, on vit passer le dé- „filé de l'Olt de longues caravanes de charrettes couvertes et „de chariots de paysans lourdement chargés, dans un long et „plaintif grincement des roues. Les enfants des montagnes des- „cendaient en exil vers la plaine: des vieillards au regard sévère, „qui retrouvaient, au couchant de leur vie, la force de marcher „et qui redressaient énergiquement leur corps recroquevillé; „des femmes hâves, avec de tout petits enfants sur les bras, „jusqu'aux nouveaux-nés, des garçonnets à demi-vêtus, à demi- „chaussés et certains même les pieds totalement nus, menant d'un „éclat de voix la vache à lait ou les petits pourceaux capricieux, „prêts à se disperser aux carrefours.

„Rarement voyait-on des gars et des hommes d'âge moyen. „Ci et là, quelques homuncule, au regard de travers, courbé, ou „des monstres aux pieds torts, au rire stupide et naïf sur leur „figure enfiévrée.

„Les sains et les forts ne se voyaient pas: ils étaient partis „pour l'armée.

„Et il passait, ce flot d'ombres silencieuses, certains à pied, „certains montés sur la cime des chars, dans la botte de foin liée, „à côté des caisses à fleurs, des sacs, des citrouilles, des ton- „neaux de fromage et des outils domestiques, ce qu'on avait „pu prendre à la hâte. Parmi les sacs de farine et les volailles „de la basse cour saillait, ci-et-là, la petite tête des enfants, tran- „sis par le chemin, légèrement vêtus de leur pauvre manteau „de flanelle, fouettés par la pluie froide et le vent et les me- „nottes rougies, les nez glacés et humides.

„L'ordre était d'évacuer, et ils partaient, sans mot dire, au „loin, sans but."

Ceci ressemble vaguement aux scènes de migration de la Bible, au moment où l'ennemi, qui était celui de la race et de la religion en même temps, s'abattait sur la calme et sereine population rurale des anciens villages d'Israël.

Et, pour connaître la dernière attitude que la jeunesse roumaine, du côté de la Valachie, a prise par égard à ces grands changements qui ont formé l'histoire la plus essentielle, la plus profonde du XIX-e siècle, nous recourrons à la prose de hasard littéraire d'un jeune maître de la science en Roumanie.

M. Georges Vâlsan, connu à Paris dans le monde scientifique, est professeur de géographie à l'Université de Cluj. C'est un élève de M. de Martonne. Avant d'être géographe et d'occuper sa chaire, il a écrit des vers et, à côté de ces vers, des nouvelles qu'il vient de rassembler dans un volume. Ces nouvelles ont été écrites de 1907 à 1910.

L'attitude de ce fils d'un petit fonctionnaire valaque est totalement différente de celle des grands conteurs de la génération précédente. On voit bien dans la nouvelle attitude qui se prononce une époque morale qui se forme. M. Vâlsan n'aime pas, lui non plus, ce monde des villes, dont il sait cependant ce que ses prédécesseurs ne savaient pas ou ce qu'ils ne sont arrivés à savoir qu'à un certain âge: il sait qu'on peut arriver, dans ce milieu même, par l'énergie, et que cette énergie doit se nourrir, avant tout, de l'ancien fond éthique de la race, que ceux qui le

conservent le mieux, ce sont, à côté des vieux écrivains, des chroniques et des documents, les paysans.

Alors le voilà qui revient, lui, le bourgeois, le jeune bourgeois, vers la campagne. Qu'est-ce qu'il y voit? Il voit „les haies vertes que dépassent les orties"; il voit „les maisons à balustrades couvertes, à haut toit de bardeaux s'élevant au milieu des cours entre les pruniers"; il voit „les enfants en chemisettes, courant dans la poussière de la chaussée" et le prêtre. Seulement, il ne voit pas le prêtre de Duilius Zamfirescu, le prêtre usurier, le prêtre qui exploite le paysan, le vieux prêtre ridicule. Il voit le prêtre qui est l'essence même de la vie du village.

Jamais une plus belle figure patriarcale n'a été revêtue du costume modeste d'un prêtre de village que dans la plus importante des nouvelles de M. Georges Vâlsan.

C'est dans la maison du prêtre que vient l'étudiant; il y est logé et il trouve, dans cette maison, qui est à côté de la petite église, qu'il trouve belle parce qu'elle est petite et modeste, car elle n'a pas d'autres hôtes que les paysans des environs, un jeune enfant, avec lequel il est prêt à recommencer les jeux de sa propre enfance, dans un milieu qui lui aurait été beaucoup plus propice que la cour ou la rue d'une ville.

Il trouve, en même temps, une jeune fille, la fille du prêtre.

„Du cadre rouge de la porte se détacha une ombre fluette de jeune fille, et s'approcha. Alexandre, assis devant la lumière, ne put pas en apercevoir le visage. Ce qui le frappa ce fut seulement l'auréole de cheveux entourant la tête. Puis l'ombre s'enfuit."

Et, ailleurs:

„Cette jeune fille avait-elle bu du soleil? Car du soleil coulait „dans ses cheveux blonds. De légers éclairs étincelaient sur la „rangée de ses blanches dents lorsqu'elle riait. Elle avait des „points de soleil dans le bleu des yeux. Sous les joues, il n'y „avait pas du sang, mais bien une douce flamme. Son rire „même était si lumineux qu'il paraissait tout noyé dans une onde „de soleil."

Le cadre de nature a la même douceur infinie d'un indicible charme flottant, insaisissable:

„Dehors, un souffle inclina à plusieurs reprises les saules argen„tés. Des ondes de bonheur paraissaient passer. Oui, le bonheur, le

„bonheur flottait tout autour. Il était répandu sur les côteaux „couverts de pruniers, dans les larges vallées, dans le rayon „du soleil, il volait par les blanches nuées, se déversait comme „une cascade sonore dans les âmes.

„Le soleil avait été puissant dans tout le cours de la journée „et maintenant, avec le soir, une forte arome s'élevait, où on „sentait surtout la marjolaine et la fleur jaune des prés.

„L'heure du couchant s'approchait, calme, fraîche. Tant de „charme s'était épandu sur les collines! Les ombres croissaient, „l'air devenait sonore. Pas une branche ne se mouvait, pas un brin „d'herbe.

„Une fois seulement on entendit voleter effrayé un oiseau „dans la forêt: un cri, puis tout se tut. Plus tard les cloches „se mirent à se plaindre dans la vallée. Et du ciel descendait une „paix profonde, ayant quelque chose de doux, de reposant, qui „provoquait la pensée vers la prière."

Dans cette pure magie des cieux et des âmes on s'aimera.

Et, à côté de l'énergie paysanne avec laquelle on fait les déclarations d'amour en Transylvanie, à côté du charme vieillot dans lequel on se rapproche, d'homme à femme, dans le vieux monde de Moldavie, à côté des scrupules tragiques des héroïnes de Delavrancea, qui voient se dresser tout l'enfer devant elles lorsqu'elles prennent une décision qui, satisfaisant leur coeur, ne satisfait pas, en même temps, les traditions honnêtes de la famille, voici ce qui se passe dans cet autre monde qui est vu d'une façon plus claire, parce que les yeux sont plus aimants, ailleurs:

„Tu tiens à moi? Comme cela, un petit peu au moins?

„— Pourquoi pas?

„— Ce n'est pas vrai, tu ne parles pas sincèrement. Dis-moi, „par exemple, à qui tiens-tu le plus: à Odică (c'est son frère) „ou à moi?

„— A tous les deux.

„— Mais auquel le plus, car aux deux également tu ne le „peux pas?

„— Mais oui, je le peux.

„— Pense que moi et ton frère tombions dans une eau profonde; lequel chercherais-tu à sauver d'abord?"

On voit que l'étudiant est assez malin.

„La jeune fille sourit:

„— Oh! mon Dieu, mon Dieu! que Dieu nous en garde... Tous „les deux.

„Puis, le voyant mécontent:

„— Que veux-tu que je te dise?... Je ne sais pas.

„— Attends alors que je te pose autrement la question: Tiens-„tu de la même façon à moi et à Odică, ou bien d'une façon „à lui et d'une autre à moi?

„— Non, mais je tiens beaucoup aussi à Odică. Comment? N'est-„il pas mon frère? Assez, assez! Je ne parlerai plus. Me voici „restée avec les haricots dans la robe."

Et, avec le geste de serrer les haricots dans sa robe, elle se sauve:

„Elle détacha les épines qui s'étaient prises dans sa robe, puis ouvrit la petite porte et s'enfuit, le regardant encore une fois avec un sourire d'appréhension qu'elle aurait pu, encore une fois, le fâcher."

Cette attitude littéraire est le prodrome de changements sociaux très importants que cette même génération devait accomplir au profit de la classe paysanne.

V.

Nouveaux courants et nouveaux conteurs roumains après 1890: conteurs moldaves et transylvains.

Il me reste à analyser les écrivains de Moldavie et de Transylvanie, toute la nouvelle génération qui surgit vers 1890, et qui a, dans le développement de la littérature roumaine, un caractère particulier, interprétant à sa façon les grands changements qui se passent dans le pays, je dirai même plus: dans la race, dans cette race qui devait bientôt être unifiée.

Je commence par la Moldavie.

La Moldavie a conservé toujours son caractère nettement défini, d'une nuance toute particulière, malgré une lente et continuelle assimilation à la Valachie—et, bien que depuis 1859, comme on le sait, les deux Principautés réunies eussent formé cet État uni de la Roumanie, qui est devenu le royaume, pour que le royaume lui-même accomplisse sa tâche historique arrivant à réunir, par la grande guerre, les provinces qui se trouvaient sous une domination étrangère.

Le pays est beaucoup plus historique et beaucoup plus aristocratique que la Valachie. Malgré les grands souvenirs de passé qui errent à travers les plaines valaques et dans la région des collines de la même région, malgré le grand nombre de monuments d'une synthèse artistique spéciale qui se trouvent sur son sol, il faut dire que le sens historique est beaucoup plus développé dans cette région septentrionale qui est la Moldavie. Et, en même temps, bien qu'il y ait eu une aristocratie valaque très énergique et aussi, dans le groupe olténien, le grand nombre de hobereaux qui ont influencé, par leur intempérance guerrière, par leur ardeur au combat, sur le remplacement fréquent des

princes, les souvenirs de noblesse militaire sont beaucoup plus puissants en Moldavie.

Il faut ajouter autre chose encore: l'aristocratie valaque, malgré la grande origine de certaines de ses familles, est influencée par ses origines locales, presque populaires, ou par ses origines étrangères, qui sont orientales. Tandis que la Moldavie a été, dès le XV-e siècle, et surtout dès le commencement du XVI-e, profondément pénétrée dans la vie de son aristocratie, de sa classe dominante, par les coutumes de la Pologne voisine, l'aristocratie magyare agissant sur les boïars valaques n'a guère eu ce raffinement de moeurs qu'on trouve dans les pays qui ont une vraie classe nobiliaire.

C'est à cause de ce caractère plus historique et plus aristocratique, avec des raffinements que la Valachie n'a jamais connus, que les écrivains moldaves ont un air qu'on ne rencontrerait guère chez les écrivains valaques, et d'autant moins chez les Transylvains, qui, ainsi qu'on le verra du reste dans la continuation, restent rustiques, populaires jusqu'au bout.

De même que, vers 1890, lorsque, à Bucarest, on essayait d'une littérature de copie, d'une littérature de plagiat, décalquée sur la littérature occidentale et sur une certaine littérature occidentale, sur une certaine littérature française destinée plutôt à l'exportation, lorsqu'on écrivait facilement des choses faciles, des choses qui ne demandaient aucune analyse des réalités, aucune interprétation du sens de ces réalités, tombant, en fait de style, dans une espèce de jargon, de même qu'alors avait surgi à Jassy le mouvement de la société de „La Jeunesse", avec la revue des „Entretiens Littéraires", qui a compté parmi ses collaborateurs aussi bien le Moldave Creangă que le Transylvain Slavici, de même vers 1900, lorsqu'il y avait de nouveau une littérature d'importation et de copie, sans caractère représentatif et sans puissance émotive, les bonnes traditions de l'inspiration et du style menaçant de se perdre, il y a eu un mouvement, qui a paru un peu de tous côtés, pour se concentrer dans la revue „Le Semeur".

Parmi les collaborateurs du „Semeur", il y a eu deux jeunes Moldaves dont j'entends parler ici, qui appartiennent, tous les deux, à cette tradition moldave, laquelle, sans se détacher du paysan, s'inspire aussi d'un amour réel, d'un sentiment ému à l'égard de la classe dominante qui est en train de disparaître.

On a déjà vu, lorsque j'ai parlé de Gane, un écrivain de l'ancienne génération, combien la vie de cette boïarie de province en Moldavie est considérée avec intérêt et rendue avec émotion par ce précurseur. Je ne pourrais pas fixer exactement les rapports entre les jeunes et entre Gane, mais il est bien certain que Gane, qui n'a pas été un écrivain de carrière, a exercé une certaine influence sur les nouveaux. Son oeuvre a été lue par eux, mais, malgré l'importance sporadique que peut avoir l'oeuvre de Gane, il faut bien dire que les nouveaux sont de beaucoup supérieurs à celui qui a pu être leur initiateur jusqu'à un certain degré.

Ils ont assisté, d'abord, à un nouvel essor des connaissances concernant le passé, qui n'a pu rester sans influence sur le développement de leur esprit, et même l'un, celui dont je parlerai en seconde ligne, Michel Sadoveanu, qui est encore en pleine vigueur, a commencé par des récits historiques qui étaient beaucoup moins étudiés. Mais il y en a d'autres, un peu ultérieurs, où le milieu historique est beaucoup mieux rendu.

Peut-être y a-t-il eu aussi, sur lui, sur cet écrivain de profession, une certaine influence du roman russe. Il est certain que le roman russe a été beaucoup lu en Roumanie. Je me rappelle très bien le moment où le roman russe a eu une influence décisive sur l'esprit de cette jeunesse de 1890, mais, bien entendu, pas le roman russe lu en russe: on ne lisait que les traductions françaises qui paraissaient à ce moment à Paris. Et on pourrait découvrir des similitudes,— pas avec Dostoïevski, dont l'anormalité tragique n'a rien à faire avec l'âme roumaine, absolument normale; pas avec Tolstoï, dont les scrupules de conscience ne trouveraient pas d'écho dans la façon de penser de cette race; un peu plus avec Tourguéniev et beaucoup plus avec les scènes de l'Ucraine de Gogol, aussi avec ce qu'il y a de passé dans ce roman russe. Il est bien certain qu'on découvre quelque chose de cette influence dans les lectures faites au hasard de Sadoveanu, qui a commence son oeuvre littéraire sans avoir visité l'Université, à laquelle il a renoncé définitivement.

Car ce n'est pas, comme Odobescu, un archéologue; ce n'est pas, comme Philémon, un fonctionnaire d'archives qui trouve sur les documents mêmes son information. Il y a un peu de superficialité dans les scènes historiques de Sadoveanu, mais il y a,

dès le début, une magie du style, une harmonie, une parfaite égalité de sa production littéraire, ainsi qu'une lente énergie inébranlable, qui forment le fond du caractère de cet écrivain.

Il a été—et il en a l'aspect physique, du reste,— de ceux qui entrent en lutte avec la décision de ne s'arrêter à aucun prix, et c'est pourquoi il a dominé toute la production littéraire par une abondance qui sera dépassée par l'abondance d'un seul autre, un Transylvain, qui a en plus son adorable naïveté créatrice.

Mais parlons d'abord d'un contemporain de Sadoveanu, d'Émile Gârleanu.

Celui-ci a été officier. Puis il a abandonné cette carrière et a vécu, pendant quelque temps, dans des conditions très difficiles à Bucarest. Étant arrivé ensuite à diriger le Théâtre National de Craiova, il est mort jeune. Il avait un peu de sang polonais, de sorte qu'un certain romantisme pourrait s'expliquer de cette façon. Faible de santé, son état physique contribuait aussi à cette attitude romantique qu'il a conservée pendant toute sa vie. C'est un rêveur et un sentimental, mais qui voit bien en dehors alors qu'ordinairement les rêveurs voient très bien à l'intérieur. Le nôtre a les yeux bien ouverts sur la société qui l'environne.

Originaire d'une petite ville de Moldavie, et ayant vécu à Jassy, Gârleanu a connu cette société de boïars en disparition, que décrivait déjà Gane, sans se rendre compte combien rapidement tout ce monde passera, restant dans le seul domaine des souvenirs. Gane sourit à ses héros, pris dans ce monde, comme à des êtres vivants, tandis que, pour Gârleanu, ce ne sont que des fantômes, des fantômes qui risquent un dernier acte de volonté pour assurer l'existence de leur postérité, pour conclure un mariage entre les leurs, espérant que leur lignée sera continuée; ou qui, plutôt (c'est le caractère de la plupart des héros du premier recueil de Gârleanu, qui s'appelle „Les Vieillards"), finissent leur vie tous de la même façon, avec cette même attitude morale qui est un peu celle du paysan: ni terreur devant la mort, ni mépris pour elle, mais acceptation, simple acceptation avec tout ce qu'il faut de poésie pour faire descendre un voile sur la misère humaine.

Officier, il connaissait son soldat, et il a de beaux récits dans lesquels il raconte la fin de tel soldat conduit au tombeau

par son frère, soldat lui aussi, par ses vieux parents, qui mettent sous sa tête le morceau d'étoffe pour qu'il se sente mieux, comme un être encore vivant.

Plus tard, cédant à des conseils, ou continuant une certaine impulsion à lui, il a essayé de rendre la vie de „ceux qui ne parlent pas". Il s'agit d'animaux, d'animalcules, d'insectes considérés comme des êtres humains. Le conteur leur attribue des sentiments qui agitent notre âme même. Ce sont des morceaux d'une grande originalité, qui gagneraient, sans doute, à être rendus dans une langue de circulation plus vaste que celle, malheureusement très étroite, jusqu'à ce moment, de la langue roumaine.

Regardons d'abord les vieillards de Gârleanu qui se sentent mourir, mais pensent à l'avenir des autres:

„Les rameaux se rapprochèrent au souffle du vent, laissant „tomber une fine neige parfumée au-dessus de l'herbe à peine „surgie, brillante et menue comme une aiguille. Au fond, un „fragment de ciel paraissait, parmi les arbres, comme une „chute d'eau limpide."

Le cadre est toujours simplifié chez Gârleanu.

„Le boïar Théodore devint triste.

„— A quoi bon! A qui la donner? A qui confier sa fille, quand „on ne voit pas tout autour un noble sentiment, un homme de „coeur? La jeter ainsi dans les bras de n'importe quel aventurier? „Merci bien! Mieux vaut qu'elle vive près de sa mère et de moi, „car c'est une fille sage.

„Le boïar Gabriel donna raison à son ami.

„— On ne trouve plus ni garçons, ni filles. Les cours sont „pleines de procès de divorce. On en a par-dessus la tête. C'est „pourquoi moi-même je n'ai pas marié mon fils.

„Les boïars se turent; les regards perdus au loin, ils suivaient „le cours de leurs pensées. Tout-à-coup, des lèvres du boïar „Théodore s'échappa cette pensée:

„— C'est un bon garçon!

„Sans le regarder, le boïar Gabriel répondit, comme en rêve:

„— C'est une bonne fille, ami Théodore.

„Puis, quelque chose d'incompréhensible leur tourna la tête. „Ils se regardèrent et se comprirent.

„— Bon garçon, ami Gabriel.

„— J'ai toujours eu de la sympathie pour Angeline comme „pour ma propre fille, lui répondit l'ami.

„La parole, devenue libre, du boïar Théodore prit son essor:

„— Combien avons-nous été bêtes, mon cher!

„— Un peu bêtes, je ne dis pas non, Théodore.

„Les boïars se levèrent et, par-dessus la petite table ronde, „ils s'embrassèrent.

Le boïar Théodore frappa contre les vitres et appela:

„— Sultane, apporte-nous donc deux verres de vin rouge.

„Quand Mère Sultane vint avec les verres, le boïar Théodore „en donna un au boïar Gabriel, prit l'autre et parla d'une „voix amortie:

„— Qu'ils vivent, frère Gabriel, qu'ils nous vivent de la „même vie honnête dont nous avons vécu nous aussi, et que „Dieu leur accorde d'être heureux aussi par leurs enfants, comme „nous l'avons été par eux.

„Ils trinquèrent, mais ne purent pas boire vite, car les larmes „leur avaient mouillé les yeux et les verres tremblaient dans „leurs mains.

„Le vent secoua plus fort les rameaux en fleurs. Dans le „verre du boïar Gabriel, une fleur tomba. Il leva son verre et „le vida d'un trait, avec la fleur ensemble:

„— C'est ainsi que je te veux, Gabriel."

Et le mariage est conclu.

Maintenant assistons à la fin d'un de ces boïars en train de disparaître. En voici un très malade. On l'envoie à la campagne; il y passe quelque temps. Mais il s'affaiblit sans cesse et on se dit qu'il vaut mieux le faire revenir chez lui, à Jassy. Alors toute la famille part.

„Quand on arriva à la cime, Madame Saphire respira comme „un peu allégée.

„— Père, on voit Jassy.

„Le boïar tressaillit, ouvrit les yeux. Il voulut se lever, mais „ne le put pas. Ses lèvres s'agitaient dans des murmures in„compréhensibles. Sa fille lui prit la main dans la sienne, se „pencha pour l'entendre, mais à peine put-elle saisir le sens „des mots:— Arrivés là-bas..., conduisez-moi dans ma chambre.

„Puis il se mit à souffler difficilement, paraissant lutter contre „quelque chose qui l'étouffait.

Un tremblement saccadé lui secouait le corps. Madame Saphire „en fut saisie d'effroi:

„— Qu'est-ce donc? Qu'est-ce que tu as, père? Dis-le!

„La réponse se perdit lentement, comme un léger souffle à „l'oreille.

—„ Sst! Les enfants!

„Ayant dit ces mots, le vieillard renversa la tête sur l'épaule „de Madame Saphire. Il lui serra la main, soupira profondément, „puis resta immobile. Il paraissait s'être endormi.

„Un frisson de terreur pénétra sa fille, lui pétrifiant l'âme. „Après quelques instants, les paroles du boïar parurent reve- „nir dans ses oreilles. Elle regarda les enfants pris de gaîté. „Ils s'étaient levés debout et regardaient, derrière le cocher, la „ville.

„Madame Saphire se pencha alors vers le calme visage de „son père et le baisa longuement sur le front. Puis elle prit „son voile et lui couvrit la tête; elle retira doucement sa main „de la main encore chaude du boïar, lui plaça solidement la „tête sur son épaule et l'étreignit par la taille.

Et, comme les enfants riaient, émoustillés par la vue de la „ville, Madame Saphire leur cria, d'une voix qu'elle sentait étran- „gère:

„— Taisez-vous, enfants, le grand père dort."

Il y a une différence entre Gârleanu et Sadoveanu. Ce dernier est une énergie combattante; il est toujours à son poste d'observation; il regarde pour décrire, et il est bien certain que la vie existe pour lui, dès un certain moment de sa carrière, uniquement comme sujet. C'est l'écrivain à l'affût de l'information nouvelle, et il lui arrive même de prendre n'importe quoi pour en faire son récit. Comme il vit de sa littérature, et comme il vit pour sa littérature, rien de ce qui se passe autour de lui n'échappe à ses regards curieux, qui doivent servir une production littéraire sans cesse renouvelée.

J'ai dit que la grande qualité de Sadoveanu est celle d'une harmonie parfaite. Le résultat de son observation n'a rien de tragique, ni de profondément ému, il faut bien le dire, mais son

style garde un charme qui en prose peut être comparé au charme incomparable qu'a le plus grand des poètes roumains, Eminescu, dans ses vers. Il a quelque chose d'insaisissable qui ne peut pas passer dans une traduction.

On ne peut pas choisir dans l'oeuvre de Sadoveanu; elle est immense. A côté du roman historique, le roman contemporain, dont le sujet est pris dans un certain milieu. Un peu le milieu de Gane, sans sa simplicité, et le milieu de Gârleanu, sans son émotion. C'est pourquoi les romans à sujets contemporains de Sadoveanu nous fatiguent. Ils sont des nouvelles qu'il a forcées à prendre certaines proportions, sans rien de la conception, de la forte conception d'un Duilius Zamfirescu.

Non, ce n'est pas le penseur qui considère, d'une certaine façon, la vie de la société contemporaine, qui lui applique un système critique et qui arrive à des conclusions. Chaque fois qu'il essaie d'introduire la philosophie sociale dans ses récits, l'effet est de beaucoup inférieur à son ambition.

Il a admirablement connu le paysan moldave, déjà rendu dans toute son énergie, parfois grossière, souvent émue, par Creangă. Mais Sadoveanu n'est pas un paysan comme celui-là; il est né dans une petite ville de Moldavie. Il a connu, comme chasseur, et comme chasseur passionné, il a connu comme excursionniste désireux de rencontrer des régions et des figures humaines sans cesse nouvelles, ce monde rural et il a, d'instinct, une pénétration dépassant son expérience, qui a dû être assez restreinte.

Il n'a, bientôt, plus eu le loisir de fréquenter ce monde paysan, mais, cependant, dès la première vue, dès la première expérience de ce milieu, l'écrivain a recueilli des notes fondamentales qu'il conservera pendant toute sa vie.

Il rend minutieusement à petits traits hâchés, mais sans points de lumière et sans note dominante, le milieu auquel, une fois pour toutes, il s'est initié, celui des villages, des bourgades juives de son district natal, celui de Suceava:

„Sur la place où on discutait la vente des bestiaux, les entremetteurs faisaient leur vacarme, ils essayaient les chevaux, tournaient autour des boeufs et des vaches, se disaient à l'oreille les prix, se tapaient dans la paume des mains. De côté, dans des hangars bas de planches, des femmes faisaient frire du porc et du

poisson de Galatz sur de petits poêles de briques. A côté, des Lipovans barbus, à chemises rouges et leurs femmes à couvre-chefs verts et jaunes noués sous le menton vendaient de l'hydromel jaunâtre dans des hanaps de verre. Des marchands ambulants, en marge du marché, avaient rangé sur des morceaux de sac leur marchandise de mercerie et appelaient les clients, jeunes gars et jeunes filles, qui s'arrêtaient pour une plume de paon, pour un petit collier, pour une rangée de fausses perles. Au-dessus de leur appel s'élevaient les cris des disputes et le tumulte de la foule."

Et personne parmi les écrivains roumains ne réussira à arranger de la même façon, d'une façon aussi complète et aussi concise parfois, un récit rural.

Pour preuve, deux fragments de cette vaste oeuvre[1].

D'abord, il s'agit d'un amour dans la montagne. Une jeune fille de ces Carpathes moldaves paraît dans les environs d'une source; elle a des raisons d'y paraître. L'écrivain, dont le personnage revêt l'individualité, désirerait beaucoup que ce soit pour lui. Or, ce n'est pas pour lui que cet oiseau de passage accourt près de la source; c'est pour un autre. Et, alors, comme celui qui raconte est logé dans une maison paysanne, et comme il parle de cette jeune fille à son hôtesse, celle-ci la lui décrit et l'encourage à y aller.

La fin de la nouvelle sera totalement gâtée par l'ambition des choses extraordinaires. Deux rivaux qui se rencontrent près de la source, et l'idylle d'amour finit par un drame trop banal, trop souvent répété dans toutes les littératures pour émotionner. Mais, jusqu'à ce moment, il y a de très beaux passages dans cette nouvelle. Et, comme elle a l'avantage de présenter en même temps cette région des Carpathes moldaves et ce milieu rural, j'en tirerai un passage:

„La mère Floarea, mon hôtesse, entra un jour dans la cham-
„brette où j'étais allé. Elle laissa tomber la porte sur le loquet
„et s'y appuya du dos. Tâtant de la paume de la main son

[1] Notre analyse s'arrête à ce que M. Sadoveanu a publié avant la guerre, à laquelle il n'a pas participé et qui ne l'a pas inspiré. Nous nous arrêterons même à sa production avant le moment où il a suivi le radicalisme social de la revue „La Vie roumaine" de Jassy, conduite par un Bessarabien et imbue de „narodnisme" mystique russe.

„tablier à bandes noires et rouges, elle me regarda quelque „temps attentivement; puis elle sourit, clignottant des cils gau- „ches, selon sa coutume:

„— Petit seigneur, me dit-elle d'un air un peu mystérieux, je „viens d'apprendre que, dans notre vallée, un diablotin a surgi.

„Je le regardai gravement, ne comprenant pas ou feignant „de ne pas comprendre.

„— Je l'ai aperçu moi-même, en bas, à la source, sous les „trois bouleaux, poursuivit-elle, avançant du menton, et elle resta „à me regarder de côté, attendant un mouvement, et, en même „temps, me jetant un défi.

„— Les trois bouleaux?

„—Mais où donc? Sous les trois bouleaux, sans doute. Là-bas, „l'eau jaillit dans une coupe de pierre. Et je l'ai vu boire sans qu'il „eût soif. L'eau se brisait sur ses dents, et ses yeux cherchaient, „en haut, en bas, sur la cime de la Neagra. Il n'a pas de pe- „tites cornes, mais des sourcils réunis et des yeux noirs qui met- „tent en mouvement bien des gens. Le diablotin a des sandales „et des bas rouges et un tablier qui éclate sur ses flancs, et, „sur le front, des cheveux qui frisottent. Du reste, le fuseau „ne lui manque jamais; il grésille sur tous les sentiers des clai- „rières. Il paraît tisser et étendre de tous côtés des fils d'araignée.

„— Mais, s'il vous plaît, de qui parlez-vous, Mère Floare?

„— Comme si je ne vous avais pas aperçu, lorsque, à sa „suite, vous buviez de cette eau. Et vous-même n'aviez guère „soif. Vous êtes le troisième dans la série.

„— Comment, le troisième?

„— Voici, comme cela. Cette fillette, Catherine, qui étend par „les clairières ses fils d'araignée, est une mienne nièce, fille de „ma soeur Victoire. Elle est morte, Dieu lui pardonne; mais elle „a été une femme très disposée à l'amour. Et sa fille lui res- „semble. Sans dire que nous-même n'étions pas négligeable dans „notre jeunesse.

„— On s'en aperçoit, Mère Floare.

„— Eh! soupira mon hôtesse, et, de nouveau, les cils gau- „ches clignèrent.

„— Si vous étiez venu, jeune seigneur, à cette source-là, il y „a vingt ans...., vous auriez ressenti une certaine brûlure dans „la poitrine à l'heure où le soleil se couche...

„Mais, comme je vous le dis, ce diablotin sans cornes a pris „dans les fils de son fuseau deux autres, et elle voudrait envelop- „per le troisième.

„— Je crois que vous vous trompez, Mère Floare. J'y vais „pour voir une gelinotte; il y a des taillis épais de noisetiers „et, le soir, un oiseau en sort pour s'abreuver.

„— Il se peut bien, Monsieur; je ne dis pas non. Nous connaissons les oiseaux de cette eau de la Neagra. Après ces gelinottes aux cheveux frisés sur le front, court un Calixte, qui a abandonné son troupeau sur le Rarău, et un autre, le petit Georges le Rouge, qui mène des radeaux sur la Neagra Şarului. L'un est fort comme un rocher, des ténèbres sous les sourcils. Cet autre, Georges, est comme un petit taureau agité; ses yeux lancent des éclairs et il donne des cornes dans tout sens...

„— Et quelque chose est arrivée?

„— Dieu seul le sait et la forêt de sapins, me répondit l'hôtesse. Nous verrons ce que peut faire le diable dans notre vallée. Je ne veux que le bien — et que l'oiseau qui sort pour s'abreuver en soit un...."

Comme on s'en aperçoit, déjà, il y a un peu de lenteur dans le récit; le dialogue s'attarde; il y a des choses dont le charme disparaît aussitôt qu'on abandonne cette harmonie prenante qui fait la qualité principale du style de Sadoveanu.

Maintenant, voici un morceau qui est manifestement supérieur à l'autre. Il s'agit d'un vieux chasseur, d'un vieux paysan. Sa femme, le voyant très âgé et très faible, lui conseille d'abandonner sa passion. Il s'y refuse. Il veut aller encore une fois à la chasse et il meurt au cours de cette dernière entreprise.

„L'automne avait commencé et s'était terminé sans pluie. „Les toiles d'araignée, prises dans les joints et les toits des „maisons, ondoyaient. Le ciel blanchâtre et l'horizon couvert „de brouillard sec se succédaient jour par jour dans le même „doux calme.

„Le père Calixte, le chasseur, connaisseur ancien des signes „divins, n'était pas content. Un soir, alors que le petit David, „son voisin, avait sauté par-dessus la haie et était venu s'as- „seoir sur le rebord du mur, il se prit à se frotter le nez et à „marmotter, selon sa coutume:

„— Pourquoi n'es-tu pas content, petit père?, dit le jeune „homme.

„— Oh! petit David, oh! Boghean, répondit le vieillard, jus- „qu'à ce qu'un peu de neige ne s'étendra, nous n'aurons pas „de viande de chevreuil à fumer.

„Boghean se mit à rire.

„— Dis donc, petit père, jamais Noël te trouva-t-il sans cela „dans le grenier?

„— Jamais, mon enfant.

„— Alors, cette année aussi, petit père, nous aurons la grâce „de pouvoir monter sur la montagne de Deleleu.

„— Nos projets sont entre les mains de Dieu, dit le vieux. „Autrefois, jusqu'aux Saints Archanges paraissaient quelques si- „gnes de l'hiver. Maintenant, les feuilles sont brûlées sans bru- „mes et gisent amoncelées sur les sentiers. Le vent ne souffle „pas dans le tas et elles ne s'envolent pas en bruissant. On les „dirait mortes. Le sol est comme une pierre. Les chiens peu- „vent-ils flairer le gibier? Et, à force de sécheresse, les bêtes „se sont fourrées au fond de la forêt.

„— Je pense, petit père, qu'au changement de la lune le „temps changera.

„Ils levèrent tous les deux les yeux vers la pleine lune qui „tamisait comme un voile d'argent sur le village répandu sur „le versant et envoyait un éclair sur les embranchements de la „rivière Moldova.

„Le père Calixte secoua ses boucles blanches.

„— Non, pas encore, dit-il, le temps ne change pas. Le vieux „livre des signes écrit que, pendant ces jours, vents et tempêtes „sont retenus jusqu'à ce que l'alcyon aura couvé ses oeufs dans „les rochers de la mer.

„Boghean ne répondit pas.

„— Cette année, l'hiver viendra tard, ajouta le vieillard.

„Le jeune homme exprima son avis avec quelque timidité.

„— Aussitôt que la terre se revêtira d'hiver, nous sommes „prêts, petit père, nous montons vers nos places.

„— Si Dieu nous aide, mon garçon, c'est ma seule passion, „les autres m'ont été épargnées. Cette année, je me sens plus „faible, après la maladie en été. Ma fin s'approche, mais peut-

„être aurai-je encore la grâce d'entendre les chiens aboyer dans „le taillis.

„Sur le seuil, dans l'ombre du corridor, on entendit tout-à-coup „la voix mécontente de la mère Barbare.

„— Tu ne penses pas encore à te tenir coi, vieillard?

„Le père Calixte sourit:

„— Non, petite mère. Jusqu'à ce que je croiserai les mains „sur la poitrine, je t'apporterai le chevreuil pour que tu te „plaignes, comme chaque année."

Et voici qu'ils partent; et, à un certain moment, le vieillard s'aperçoit que la montagne a grandi et qu'il ne peut plus la gravir. Alors il s'arrête et le petit David lui demande:

„— Qu'est-ce qu'il y a donc, petit père?

„— Mon garçon, répondit difficilement, d'une voix entre- „coupée, le vieillard, fais saillir de la pierre un rien de lumière. „J'ai froid, je ne me sens pas bien...

„— Qu'as-tu donc, petit père?

„— Je n'ai rien, seulement mon heure est venue."

David a sonné du cor. Tout le monde s'est rassemblé pour voir ce qu'il y a, quel est le danger que le cor annonce. Et, lorsque les chasseurs arrivent, ils aperçoivent le père Calixte et ils comprennent sans un mot.

„Boboc, le forestier à la taille courte, s'empressa; il arracha „du feu une brindille de pin enflammé et la posa dans la „main étendue du vieillard pour qu'il mourût en chrétien.

„Puis, en silence, ils se découvrirent, retirant de la main gau- „che le bonnet de laine sur leurs boucles, alors que, dans la fo- „rêt assombrie par les ombres du soir, dans de lointaines ca- „chettes silencieuses, sonnaient les appels fantastiques des lé- „vriers mettant en branle les chevreuils."

Le père Calixte finissait sa carrière.

J'arrive maintenant au Transylvain représentatif de sa région et de sa race. C'est un prêtre: il s'appelle Jean Agârbiceanu. Maintenant député, il rédige un journal, mais, cependant, il est resté le prêtre de village et le fils de paysan, d'une très ancienne race, fixée à cette place. Il a, en plus de l'héritage du paysan, héritage qui est dans toutes ses fibres et dont la complexité, d'apparence si simple, s'exprime dans chaque ligne qu'il

écrit, l'expérience toute particulière du prêtre.

Tout un monde a passé devant lui; il a confessé ces vieillards et ces vieilles femmes dont il parle, il a assisté à leurs humbles et calmes tragédies; son émotion s'est rassérénée après les premiers chocs que doit provoquer dans toute âme humaine la douleur du prochain. Il en est arrivé à considérer d'un point de vue plus élevé, qui n'est pas celui de la religion seule, mais celui d'une large religion de l'humanité qui touche au ciel sans se détacher de la terre, il en est arrivé à considérer fraternellement toute la misère humaine.

Et alors toute cette Transylvanie, que je disais être, dès la présentation de l'oeuvre de Slavici, une terre de servage, une terre de douleur, une terre de malheur, mais une terre de résignation, n'ayant rien du contentement, de l'énergie, de l'essor conquérant de la terre colonisée, à côté, toute cette Transylvanie vit, avec lui, dans ses prêtres, dans ses maîtres d'école, dans ses jeunes gars et ses jeunes filles, dans ses vieillards et ses vieilles femmes. Elle vit avec l'oeuvre, qui se poursuit sans cesse, sans aucun signe de fatigue et de ralentissement, d'Agârbiceanu.

Une oeuvre qui n'est pas toujours appréciée. Il y a des personnes qui ne lui trouvent pas de style, mais je m'aperçois que ceux dont la critique est plus acérée à l'égard d'Agârbiceanu sont ceux qui en ont le moins.

On cherche dans cette oeuvre des idées philosophiques énoncées dans le langage de la pensée abstraite, mais, aussitôt que dans une oeuvre littéraire elles sont, et sous ce rapport, l'oeuvre elle-même est manquée. Car il faut que le sens philosophique soit dans l'oeuvre elle-même et inséparable de cette oeuvre. Dans ce sens il y a bien une philosophie qui inspire Agârbiceanu, et il suffit d'en présenter des fragments pour qu'on s'en rende compte.

La Transylvanie est une région sur laquelle l'administration autrichienne, continuée par l'administration magyare, a laissé son cachet. Il y a des villes florissantes, il y a des champs mieux cultivés que beaucoup de champs de la Moldavie et de la Valachie voisines, mais il y a, en même temps, des régions tout-à-fait abandonnées, tout-à-fait isolées. Dans nul autre district, la nature roumaine n'a ce caractère de primitivité drama-

tique. L'homme lui-même, dans ces régions, a un cachet archaïque qu'on chercherait vainement ailleurs.

Agârbiceanu sait bien rendre cet isolement et cette solitude:

„Dans les vieux bois, en marge du village, il y a maintes fos-
„ses aveugles, maintes vallées profondes, maints précipices s'ou-
„vrent comme des bouches d'enfer. Mais, si on passe sur leurs
„bords, le cheval lève un peu la tête au vent, dresse les oreil-
„les, et se calme.

„Puis arrivent les chiens de chasse, à grands sauts, poursui-
„vant le gibier; ils découvrent ces failles, ils en flairent un peu
„les bords, puis glissent à la poursuite de la bête, sans crainte.

„Mais là, au coeur de la forêt, les taillis s'épaississent, s'en-
„tortillent; les rayons du soleil ne pénètrent pas la voûte de
„feuillage. Ils la traversent comme des fils blancs de soie, ne
„pouvant plus poursuivre leur chemin. Et, lorsque votre cheval
„est là, il renifle, il frappe du sabot, puis, comme pétrifié au
„sol, il commence à trembler. Les lévriers piaillent de toute
„leur voix, mais laissent le gibier se perdre dans le taillis
„impénétrable, sans plus le poursuivre, et, de l'obscurité froide,
„viennent des sons bizarres, indistincts, des frissons mystérieux."

Dans ces régions vit un paysan roumain qui ne ressemble pas à celui d'ailleurs. C'est un rude pâtre, c'est un forestier, ayant comme l'âme de la forêt qu'il garde. Ce sont des chevriers qui rêvent à des imaginations incompréhensibles pour les autres. Et voici la façon dont Agârbiceanu arrive à rendre ces êtres humains d'un caractère tout-à-fait particulier:

„Le temps aussi était triste. Une pluie fine tombait des grands
„brouillards qui flottaient lentement au-dessus des champs et
„descendait lourdement sur les épaules des bois. Des boeufs pais-
„saient, calmes et, parfois, il y en avait un qui mugissait longue-
„ment, ou fouillait la terre humide du pied, prêt au combat.

„Le bouvier regardait, dès le jour, paître son troupeau, et
„s'endormait à la fraîche chanson de l'herbe coupée nette par
„tant de gueules."

Ou bien:

„La clairière à l'herbe soyeuse, rare, pleine de mousses, était
„remplie de monde le samedi avant la Sainte Marie. La voûte
„bleue se courbait au loin dans l'émeraude du feuillage. Au-

„dessus, par les lourdes couronnes, les lignes de chaleur se „coupaient comme l'éclair d'argent d'épées invisibles.

„Les oiseaux, près des ruisseaux, au frais, restaient muets; „les merles seuls sifflaient, tantôt ici, tantôt là, avec des siffle- „ments qu'il n'y a que les haïdoucs à comprendre.

„Des nuées de mouches bourdonnaient sans cesse, points d'ar- „gent brillant dans la grande lumière."

Une interprétation mystique se glisse alors sur les lèvres du croyant, du prêtre:

„Dans le calme du soir tardif je me sens léger, comme élevé „au-dessus de la terre. Depuis longtemps s'est tu le dernier „son de l'oiseau de nuit. Ce doux calme descend dans l'âme, rem- „plit chaque partie de l'être. Un parfum délicat, à peine saisis- „sable, comme de miel frais pénètre les sens en même temps „que le silence.

„La lune est cachée derrière la côte des cornouilliers. Dans l'air „s'égrène une poussière de lumière astrale, froide, presque sans „réalité, une simple illusion. Et à ce moment tout l'univers pa- „raît immobile, le temps lui-même s'est arrêté, semblant ne plus „exister. Alors dans cette pétrification de tout il me sembla pas- „ser légèrement, voler et se perdre dans l'infini un soupir pro- „fond, prolongé: Aaah, aah. Le soupir partait de je ne sais où „et volait sur une onde du vent. L'écoutant, il me parut être „la voix même du monde qui passe torturée par l'éternel mys- „tère, par le poids, éternel, de l'existence fermée à tout commen- „taire.

„Mais, après un moment de contemplation plénière, d'absorption, „on se sent tout à coup indiciblement intense soi-même, dans „cet empire du silence. L'âme se réveille, se sent. Dans le calme „du dehors commence à murmurer la parole intérieure, un mi- „racle surgit plus grand que celui qui dort, un miracle qui regarde „tout autour, au-dessus, sous nos pieds. Tout un monde, dans „le grand apaisement, paraît ne plus durer et toi, nouveau Dieu, „créateur nouveau, tu en bâtis un autre, plus merveilleux que „tout. Car, en effet, comment peut-on interpréter cette vie qui „est en nous, cette vie extraordinairement haute, brillante, éter- „nelle, que nous ne portons ni dans notre main, ni dans notre „tête, ni dans un autre organe et que cependant nous portons „avec nous partout, concentrée peut-être dans un seul point, dans

„un miraculeux point d'or ou dans rien de matériel? Comment „peut-on comprendre ce principe de vie, totalement différent de „la vie des plantes, du soleil, des vents, sinon par ce fait que „nous nous la créons de nous-mêmes, nous, les dieux de la terre, les „hommes?"

Voici le pâtre, voici le chevrier ou même le brigand saillir de ce monde. Ils sont de pair avec l'aspect de cette nature.

„Ce Jean était une nature fermée. Enfant encore, il évitait son „père et s'isolait de tout le monde. Il avait cinq ou six boeufs à „lui, qu'il menait aux meilleurs pacages. Il leur donnait large-„ment à manger, les caressait sous le menton, les dorlottait. Et „ses boeufs étaient toujours les plus beaux. Ses amis, c'étaient „eux. Et, le jour de la Saint Jean, il les ornait de guirlandes de „fleurs et dérobait du sel dans la chaumière pour le placer dans „le feuillage, à couvert.

„Son père cherchait souvent à lui apprendre quelque chose „pour ne pas rester comme l'ours des forêts, mais l'enfant avait „des yeux de diable. Et il jetait des regards foudroyants de „tous côtés, pour s'apercevoir tout-à-coup qu'un boeuf s'était „détaché, et il courait après. Il n'aimait pas être avec le vieillard, „mais, resté seul, il se plaçait de côté et écoutait le lointain „murmure du bois. Et, lorsque le vent soufflait, il s'étendait sur „le dos, ses yeux brillaient et sa poitrine se soulevait, pleine „de vigueur."

En voici un autre au service d'un comte magyar. Parmi les chiens du maître, il y en a un qui ne le suit pas; il le tue. A la rencontre avec le maître offensé, il parle fort et dur, invincible dans sa cuirasse de volonté:

„Une fois, cherchant ainsi, s'approche de lui, par le fouillis „du bois, un chien de chasse que le comte avait acheté chère-„ment, des montagnes des Szekler, je crois. Il lui fit signe de „le suivre, mais le chien seigneurial ne le reconnut pas comme „maître. Alors Élie épaula, et le chien tomba à la renverse. Le „garde-forestier ne chercha plus les traces du loup; il prit le „chien par un pied et le traîna jusque sous le nez du maître.

„— En voici un qui ne te demandera plus à manger, seigneur.

„Alors le comte se mit en fureur, le menaça de le frapper „cent fois du bâton, lui promit de le chasser, de le pendre. Les

„chasseurs s'étaient groupés et avaient commencé à attaquer „Élie de paroles, de malédictions.

„Il persista à se taire, alors que ses yeux brûlants étaient de „plus en plus passionnés.

„— Trop parler appauvrit, dit-il à la fin. Si quelqu'un ose, „qu'il décharge son fusil sur moi.

„Et il montrait sa poitrine puissante.

„— Non, je te pendrai, misérable, dit le comte.

„— La potence est ancienne et pourrie, seigneur, elle ne sup- „porte pas un fort comme moi. Pour en avoir une nouvelle, il „te faut du bois de la forêt. Et, de ce bois, je ne t'en donnerai „pas.

„Tous se turent, et Élie le Mauvais, parlant, ajouta:

„— Mieux vaudrait vous taire une fois. Je pourrais croire en- „suite que vous êtes des loups, et alors je ne réponds pas de „mon fusil."

Leur amour même a quelque chose de gêné et de douloureux:

„— Toi, frère petit Jean, lui disait-elle, tu a pris encore un mouchoir aux filles.

Et elle se serrait étroitement les deux mains.

„— J'en ai pris encore, disait le bouvier, souriant.

„— Et ne crains-tu rien? Ne viendront-ils pas les gars du village et leurs parents pour te tomber dessus?

„— Je ne le crains pas!

„— Et ne sens-tu pas le péché de faire l'amour avec tout le monde?

„— Je ne le sens guère.

„La jeune fille fait crier les dents les uns sur les autres et „dit :

„— Alors, je viens avec toi à la chaumière.

„— Non, ne viens pas!"

A côté du bouvier, à côté du chevrier, à côté de cette espèce de gardien de la forêt qui fait tressaillir son maître, il y a de bonnes gens saints, dont le prêtre connaît les profondeurs de l'âme les plus mystérieuses. On voit des vieillards qui passent tout l'hiver cachés dans leur maison et qui surgissent, au printemps, comme les insectes rouges qui paraissent sur l'écorce des arbres. On les voit se placer en marge du chemin, on les voit écouter le premier son des cloches, on les voit envahir l'é-

glise. Il y a des vieilles femmes qui sont les conseillères des nouveaux prêtres qui arrivent, qui les consolent de leur abandon momentané, qui leur donnent le courage nécessaire pour affronter les difficultés de leur situation.

„Mes péchés", dit telle vieille, „sont nombreux comme le sable „dans la mer et les feuilles dans le bois, les étoiles au ciel. Tant „ai-je péché moi, père. Je pense à la mort moi aussi et la mort „à moi... Désormais je suis conjuguée à la mort.

„Veuillez bien écrire que la vieille Ilina a tant de péchés que „les étoiles au ciel et les feuilles au bois et le sable dans la mer „et que le diable ne lui a pas permis même à ses derniers moments „de faire une bonne action entière et que par sa dernière volonté „elle laisse tout son pauvre petit bien et sa maisonnette pour „la sainte église de Luncuşoara, pour qu'on orne d'images la „maison du seigneur, qu'on achète un grosse cloche et un sé„mantère d'acier."

Ou cette autre tragédie, grimaçante, de la mort:

„Des nuits avant la bénédiction, la vieille réveillait le vieux: „Entends-tu, Nicolas ? L'entends-tu siffler, miauler comme un „chant, chanter comme un coq? Elle se lève dans le lit sur son „séant et le montre au vieux de la main, effrayée: „Le vois-tu „là? Il s'est placé sur mon oreiller. Il a des griffes d'épervier, „une tête de fouine et la langue fourchue du serpent"...

„Le vieillard se tut, s'approcha du lit et huma fortement la „pipe: une lumière surgit et éclaira le visage de Sandoutza. Elle „restait droite, un sourire de contentement sur les lèvres. Un peu „après, jusqu'à un autre effort de la pipe, le corps se refroidis„sait déjà, et le père Nicolas, faisant une large croix, alluma „un cierge. Et il regardait ébahi les croix de cire formées par „les doigts de la vieille qui sautaient et paraissaient se pencher „avec les murailles elles-mêmes."

Il y en a qui demandent qu'on leur confie l'église et alors on les voit passer des journées entières, dans cette église, enfermées, et le prêtre qui doute un peu de sa mission, se faisant ouvrir une fois l'église, y voit la vieille femme en prière. Elle a commencé par prier pour le prêtre, puis pour la femme du prêtre et enfin pour elle-même. Et ce prêtre cultivé, ce prêtre savant, qui doutait de sa mission, s'arrête devant la vieille créature qui, jour par jour, s'attarde là-bas, dans l'église à prier pour lui aussi; il

se sent comme régénéré et poursuit avec d'autant plus d'énergie l'oeuvre qu'il avait commencée.

On voit le sonneur de cloches malade qui meurt, et qui, ayant trop bu, est considéré par les siens comme presque damné. Il arrive cependant qu'au moment où on l'enterre, les cloches ne doivent pas sonnner, car c'est dans la Semaine Sainte; et tout le village se dit:

— Voyez, le sonneur de cloches, qui a mené une autre vie que celle qui convenait à son métier: il n'aura pas de cloches à son enterrement.

Mais les agneaux de la campagne arrivent avec un tintement de clochettes, et les mêmes disent:

— Cependant, Dieu a eu pitié de son âme, et, s'il n'a pas la cloche de la tour, il a les petites clochettes qui sont au cou des agneaux.

Jamais l'idylle roumaine n'a été rendue avec ce mélange de doux charme et d'émotionnante tragédie qui est dans les récits d'Agârbiceanu.

La guerre a demandé à tous ces écrivains une attitude. Cette attitude était un peu difficile à prendre. Ceux qui ont le mieux raconté la guerre n'ont pas été les écrivains. Il y a toute une bibliographie de récits et de nouvelles concernant la guerre qui sont dûs à des officiers. L'écrivain est resté un peu à côté, en quelque sorte déconcerté par cette grande chose nouvelle qui paraissait et qui demandait une sincérité qu'on ne trouve pas dans les habitudes du professionnel.

Il y a eu ce fait tout-à-fait caractéristique que les simples, les nouveaux en fait de littérature, ceux qui ignoraient les pratiques du style, les règles de l'harmonie d'un récit, ont été de beaucoup supérieurs aux autres. Seul, Agârbiceanu, chroniqueur inlassable de tout ce qui se passe sous ses yeux, a su rendre, dans des pages inoubliables, certains moments de cette guerre, à laquelle il a participé.

Prêtre de Transylvanie, il a quitté sa région, il est parti avec les siens qui fuyaient la terre inhospitalière du combat, la terre tragique de la défaite. Je l'ai vu pendant toute cette souffrance, et ç'a a été pour moi une consolation de pouvoir, à certains moment, lui être utile. Le prédicateur qu'il y a en lui s'est ré-

veillé devant les affres de la nation et il y a certaines pages qui, s'adressant à la nation entière, de la part de ce pauvre prêtre errant, accompagné de toute une famille malheureuse, ont contribué essentiellement à maintenir l'équilibre moral d'une race soumise aux plus dures épreuves.

Ce qu'il a vu mauvais, comme la dureté d'âme de certains dans ce nouveau milieu, il l'a fixé aussi, pour toujours; ce qu'il a vu de profond, d'aimant, d'émotionnant dans le sacrifice des humbles, il l'a fixé dans d'autres pages qui vivront.

Après la guerre, il y a eu ces années de manque d'équilibre, de manque de direction, de passions fortes, de solidarité nationale menacée, d'aspirations vaines, que les qualités ne viennent pas soutenir et de qualités qui n'osent pas se présenter en lice avec ces prétentions.

La littérature avait une mission à accomplir. Je ne dirai pas la façon dont elle a accompli cette mission dans d'autres pays: je ne suis pas ici, ni pour exposer, ni pour critiquer des choses qui ne tiennent pas à mon pays, à ma race et à cette partie de l'activité de mon pays et de ma race qui est la littérature conçue comme l'expression d'un état de choses changeant. Mais il faut bien dire que, dans la production très abondante, et, parfois, non dénuée de talent de ceux qui sont venus après la guerre, il y a le roman à thèse, il y a le roman à clé, il y a la caricature des acteurs, des principaux acteurs et des acteurs secondaires, de la grande guerre.

Il n'y a rien, dans le monde politique roumain, après 1916, qui n'ait trouvé sa place au cours de ces romans dans lesquels on peut saisir jusqu'aux vrais noms des personnes; il n'y a rien des faits généraux, des situations morales qui n'ait gagné dans ces romans son expression. Mais cette expression est très souvent médiocre.

Et, en même temps, il y a la tentative de donner un autre roman, un roman de large étendue, mais pas de conception, un roman de détails accumulés, méprisant le style et méprisant aussi le sens moral.

Je doute que le roman à clé, que le roman à thèse, que le roman de petits détails accumulés puissent être l'oeuvre caractéristique des conteurs roumains de demain. Cette oeuvre, qui va venir, doit participer de la spontanéité populaire d'un Creangă, de l'élé-

vation morale d'un Agârbiceanu, de la franchise, de la simplicité de ce Transylvain, et doit avoir cependant, en même temps, la large culture, la puissance de présenter de grandes lignes de conception et la hardiesse de tirer des conclusions définitives qui est le caractère dominant de Duilius Zamfirescu.

L'avoir dit ici peut contribuer à la formation de cette oeuvre grande et saine dont toute nation a besoin après la guerre, pour avoir une âme à la hauteur du sacrifice qu'elle a accompli.

VERIFICAT
BIBLIOTECA CENTRALA UNIVERSITARA BUCUREȘTI
VERIFICAT 2007

TABLE DES MATIÈRES

Pag.

I. — Introduction 5

II. — Patriarcalisme moldave et transylvain chez les conteurs roumains entre 1870 et 1880 29

III. — Nouveaux problèmes sociaux dans les conteurs roumains du XIX-e siècle 59

IV. — Nouveaux courants et nouveaux conteurs roumains après 1890, conteurs valaques 83

V. — Nouveaux courants et nouveaux conteurs roumains après 1890: conteurs moldaves et transylvains 109

IMPRIMERIE
„DATINA ROMÂNEASCĂ"
VĂLENII-DE-MUNTE
(ROUMANIE)

Prix : 8 francs.